

https://t.me/livres_2020

J. M. Coetzee

PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE

Foe

J. M. Coetzee

FOE

Roman

Traduit de l'anglais (Afrique du Sud)
par Sophie Mayoux

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

Foe

ÉDITEUR ORIGINAL

Martin Secker & Warburg, Londres

ISBN original : 0-436-10298-6

© J. M. Coetzee, 1986

ISBN 978-2-02-047693-5

(ISBN : 2-02-010296-X, 1^{er} publication)

© Éditions du Seuil, septembre 1988,
pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

J. M. Coetzee, né en 1940, a fait ses études en Afrique du Sud et aux États-Unis. Professeur de littérature américaine, il est également traducteur, critique littéraire et spécialiste de linguistique. Il est l'auteur de nouvelles et de romans dont *Au cœur de ce pays*, *En attendant les barbares*, *Michael K.*, *sa vie*, *son temps*, *Foe*, *L'Âge de fer*, *Le Maître de Pétersbourg*, *Disgrâce*, *L'Homme ralenti*, *Journal d'une année noire*, et de deux récits autobiographiques, *Scènes de la vie d'un jeune garçon* et *Vers l'âge d'homme*, traduits dans vingt-cinq langues et abondamment primés. Deux de ces romans, *Michael K*, *sa vie*, *son temps* et *Disgrâce*, ont été couronnés par le prestigieux Booker Prize et qualifiés de chefs-d'œuvre par la critique internationale. J. M. Coetzee a reçu le prix Nobel de littérature en 2003.

I

« Il me fut enfin impossible de continuer à ramer. Mes mains étaient couvertes de cloques, mon dos était brûlé, j'avais mal dans tout le corps. Poussant un soupir, je me laissai glisser par-dessus bord, et c'est à peine si je fis une éclaboussure. À lentes brasses, mes longs cheveux flottant autour de moi, pareille à une fleur de la mer, pareille à une anémone, pareille à une méduse, de celles que l'on voit dans les eaux du Brésil, je nageai vers l'île inconnue, d'abord contre le courant, comme j'avais ramé, puis libérée d'un seul coup de son emprise, portée par les vagues jusqu'à la baie et sur la plage.

« Là, je restai étendue sur le sable brûlant, la tête emplie de l'éblouissement orange du soleil, mon jupon (seul vêtement que j'avais sur moi en quittant le navire) séchant sur moi dans la chaleur de fournaise, lasse, reconnaissante, comme quiconque est sauvé.

« Une ombre noire s'étendit sur moi, et ce n'était pas celle d'un nuage mais celle d'un homme nimbé d'un halo lumineux. "Naufragée, dis-je, la langue épaisse et sèche. Je suis naufragée. Je suis toute seule." Et je tendis mes mains douloureuses.

« L'homme s'accroupit près de moi. Il était noir : un Nègre aux cheveux laineux et crépus, nu à l'exception d'un caleçon grossier. Je me soulevai et examinai le visage plat, les petits yeux ternes, le nez large, les lèvres épaisses, la peau non pas noire mais d'un gris sombre, comme enduite de poussière. "Agua", dis-je, essayant le portugais, et je fis le geste de boire. Il ne répondit pas, mais m'observa comme si j'avais été un phoque ou un marsouin rejeté par les vagues, destiné à expirer prochainement et propre à être alors dépecé et mangé. Il portait à son côté un épieu. Je n'ai pas abordé dans la bonne île, pensai-je, et ma tête s'affaissa : j'ai abordé dans une île de cannibales.

« Il tendit le bras et du revers de la main toucha mon propre bras. Il juge de ma chair, pensai-je. Mais peu à peu ma respiration se ralentit et je me calmai. Il sentait le poisson, et la laine de mouton par temps chaud.

« Puis, car nous ne pouvions rester ainsi éternellement, je me redressai et me remis à faire signe que je voulais boire. J'avais ramé toute la matinée, je n'avais rien bu depuis la veille au soir, et peu m'importait désormais qu'il me tuât si du moins j'avais d'abord de l'eau.

« Le Nègre se leva et me fit signe de le suivre. Il me conduisit, engourdie et meurtrie, à travers des dunes de sable et le long d'un chemin qui montait vers les collines de l'intérieur de l'île. Mais à peine avions-nous commencé à gravir la pente que je sentis une douleur violente et tirai de mon talon une longue épine à la pointe noire. J'eus beau frotter, le talon enfla rapidement et le mal devint tel qu'enfin je ne pus plus marcher, fût-ce en boitant. Le Nègre me tendit son dos, indiquant qu'il me porterait. J'hésitai à accepter, car c'était un homme frêle et plus petit que moi. Mais je ne pouvais rien y faire. Ce fut tantôt à cloche-pied, tantôt juchée sur son dos, mon jupon relevé, le menton contre ses cheveux drus, que je gravis la colline, la crainte que j'avais de lui s'atténuant dans cette bizarre étreinte à rebours. Il ne se souciait point du lieu où il posait les pieds, à ce que je remarquai, mais écrasait sous ses plantes des touffes entières de ces épines qui m'avaient percé la peau.

« Pour les lecteurs nourris de récits de voyageurs, il se peut que les mots *île déserte* évoquent un lieu aux sables moelleux, aux arbres ombreux, où les ruisseaux se hâtent d'étancher la soif du naufragé, où les fruits mûrs lui tombent entre les mains, où rien d'autre n'est exigé de lui que de somnoler jour après jour jusqu'à ce qu'un navire fasse escale et le ramène chez lui. Mais l'île sur laquelle je fus jetée ne ressemblait en rien à cette image : c'était une vaste colline rocheuse au sommet aplati, dominant la mer par une pente abrupte de tous côtés sauf un, parsemée de tristes buissons qui ne fleurissaient jamais et ne perdaient jamais leurs feuilles. L'île était entourée de bancs d'algues brunes qui, entraînées sur le rivage par les vagues, dégageaient une puanteur fétide et sur lesquelles

grouillaient de grosses puces blanchâtres. Des fourmis couraient partout, de la même espèce que celles que nous avions à Bahia, et un autre insecte nuisible vivait dans les dunes : une bestiole minuscule qui se cachait entre les orteils et rongeaient la chair. Même la peau coriace de Vendredi n'était pas à l'épreuve de ce fléau : ses pieds portaient des écorchures sanglantes, bien qu'il n'y prît pas garde. Je ne vis pas de serpents, mais des lézards sortaient aux heures les plus chaudes du jour pour se chauffer au soleil, certains petits et agiles, d'autres gros et balourds, avec autour des ouïes des collerettes bleues qu'ils déployaient quand ils prenaient peur, poussant des sifflements et les yeux flamboyants. Il y avait aussi des singes (dont je parlerai davantage plus loin) et des oiseaux, des oiseaux partout : non seulement des nuées de moineaux (ou du moins leur donnais-je ce nom) qui voletaient tout le jour en gazouillant d'un buisson à l'autre, mais, sur les falaises qui surplombaient la mer, de grands rassemblements de mouettes, de goélands, de fous, de cormorans, si nombreux que les rochers étaient blancs de leur fiente. Et dans la mer, des marsouins, des phoques, des poissons de toute espèce. De la sorte, si la compagnie des bêtes sauvages m'avait suffi, j'aurais pu mener sur mon île l'existence la plus heureuse. Mais comment, accoutumé à la richesse de la parole humaine, pourrait-on se contenter de croassements, de pépiements, de glapissements, de l'aboïement des phoques et de la plainte du vent ?

« Nous parvînmes enfin au bout de notre escalade et mon porteur s'arrêta pour reprendre son souffle. Je me trouvai sur un plateau à la surface égale, non loin d'une sorte de campement. De tous côtés s'étendait la mer scintillante, cependant qu'à l'est le navire qui m'avait portée s'éloignait toutes voiles dehors.

« Je n'avais qu'une pensée : boire. Peu m'importait le destin qui m'attendait pourvu que l'on me donnât de l'eau. À l'entrée du campement se tenait un homme à la peau sombre et à la barbe fournie. "*Agua*", dis-je en joignant le geste à la parole. Il fit signe au Nègre, et je m'aperçus que je m'adressais à un Européen. "*Fala inglez ?*" demandai-je comme j'avais appris à le faire au Brésil. Il hocha la tête. Le Nègre m'apporta

un bol plein d'eau. Je bus ; il m'en apporta d'autre. C'était la meilleure eau que j'eusse jamais bue.

« L'inconnu avait les yeux verts ; le soleil avait brûlé ses cheveux, leur donnant la couleur de la paille. J'estimai qu'il avait soixante ans. Il portait (autant le décrire d'emblée sous tous ses aspects) un justaucorps, une culotte qui lui descendait en dessous des genoux, comme celles que l'on voit porter aux marins de la Tamise, un haut bonnet en forme de cône, le tout fait de peaux assemblées par des lacets, le poil tourné au dehors, et une forte paire de sandales. Un bâton court et un couteau étaient glissés dans sa ceinture. Un matin, pensai-je d'abord : encore un mutin, débarqué par un capitaine miséricordieux, avec un des Nègres de l'île, dont il a fait son serviteur. "Mon nom est Susan Barton, dis-je. L'équipage de ce navire, là-bas, m'a laissée aller à la dérive. Ils ont tué leur maître, et à moi, ils m'ont fait cela." Et tout à coup, bien que j'eusse subi les yeux secs les outrages que l'on m'avait infligés à bord du navire et les heures de désespoir passées dans la solitude, sur les vagues, avec à mes pieds le cadavre du capitaine, un aspect enfoncé dans l'orbite, je me mis à pleurer. Je m'assis sur la terre nue, tenant entre mes mains mon pied blessé, me balançai d'avant en arrière et sanglotai comme un enfant, tandis que l'homme (qui était, bien entendu, ce Cruso dont je vous ai parlé) me dévisageait plus comme si j'avais été un poisson rejeté par les vagues qu'une malheureuse congénère.

« Je vous ai décrit l'habillement de Cruso ; il convient maintenant que je vous parle de son habitation.

« Au centre du sommet plat de la colline se dressait un amas de rochers de la hauteur d'une maison. Dans l'angle formé par deux de ces rochers, Cruso s'était construit une hutte de perches et de roseaux, les roseaux étant adroitement assemblés à la façon d'un chaume et entrelacés aux perches mêlées de palmes qui composaient le toit et les murs. Une palissade munie d'une porte aux charnières de cuir complétait ce campement triangulaire que Cruso appelait son château. Derrière la palissade, à l'abri des singes, il cultivait un carré de laitues sauvages et amères. Avec du poisson et des œufs

d'oiseaux, cette laitue constituait toute notre nourriture sur l'île, comme vous l'apprendrez.

« Dans la hutte, Cruso avait un lit étroit ; c'était là son seul meuble. La terre nue formait le sol. Vendredi avait pour lit une pailleasse sous l'avant-toit.

« Séchant enfin mes larmes, je demandai à Cruso une aiguille ou un instrument similaire pour extraire l'épine de mon pied. Il m'apporta une aiguille faite d'une arête de poisson percée d'un trou à l'extrémité la plus large, je ne sais par quel moyen, et m'observa en silence pendant que je retirais l'épine.

« “Permettez-moi de vous conter mon histoire, dis-je ; car je suis sûre que vous vous demandez qui je suis et quelles circonstances m'ont amenée ici.

« “Mon nom est Susan Barton, et je suis une femme seule. Mon père, un Français, s'enfuit vers l'Angleterre pour échapper aux persécutions des Flandres. Son nom exact était Berton, mais, comme il advient souvent, il se corrompit sur les lèvres des étrangers. Ma mère était anglaise.

« “Il y a deux ans, ma fille unique a été enlevée et emportée dans le Nouveau Monde par un Anglais, cosignataire et agent dans le commerce des transports. Je pris le même chemin dans l'espoir de la retrouver. Arrivée à Bahia, je me heurtai à des dénégations puis, comme je persistais, à de la brutalité et à des menaces. Les officiers de la Couronne ne me furent d'aucune aide ; selon eux, il s'agissait d'une affaire entre Anglais. Je pris un logement, je fis des travaux de couture, je cherchai, j'attendis, mais je ne trouvai pas trace de mon enfant. Comme je finissais par désespérer et que j'arrivais au bout de mes ressources, je m'embarquai pour Lisbonne sur un navire marchand.

« “À dix jours du port, comme si mes malheurs n'avaient pas été assez grands, l'équipage se mutina. Ils se ruèrent dans la cabine de leur capitaine et l'abattirent impitoyablement alors même qu'il plaidait pour sa vie. Ceux de leurs compagnons qui ne prenaient pas leur parti, ils les enchaînèrent. Ils me mirent dans une barque, déposant près de moi le cadavre du

capitaine, et nous envoyèrent à la dérive. Je ne sais pourquoi ils décidèrent de me chasser du navire. Mais il est fréquent que nous en venions à haïr ceux que nous avons outragé, et que nous désirions ne jamais les revoir. Le cœur de l'homme est une forêt obscure – c'est un des dictons des gens du Brésil.

« “Le hasard voulut – ou peut-être la mutinerie avait-elle été combinée de la sorte – que je fusse mise à dériver en vue de cette île. « *Remos !* » cria le matelot du haut du pont, me sommant ainsi de prendre les avirons et de ramer. Mais je tremblais de terreur. Et sous leurs quolibets et leurs rires, je dérivai donc de-ci, de-là sur les vagues, jusqu'au moment où le vent se leva.

« “Tout le matin, pendant que le navire s'éloignait (je crois que les mutins songeaient à devenir des pirates au large d'Hispaniola), je ramai, le capitaine mort à mes pieds. Mes paumes se couvrirent bientôt de cloques – voyez ! – mais je n'osais me reposer, craignant que le courant ne m'entraînât au-delà de votre île. Il était douloureux de ramer, mais il était pire, et de loin, de m'imaginer dérivant la nuit sur le vaste désert de la mer, aux heures où, à ce que l'on m'a dit, les monstres des profondeurs émergent pour trouver des proies.

« “Il me fut enfin impossible de continuer à ramer. Mes mains étaient à vif, mon dos était brûlé, j'avais mal dans tout le corps. Poussant un soupir, je me laissai glisser par-dessus bord, et c'est à peine si je fis une éclaboussure. J'entrepris de nager vers votre île, puis les vagues me prirent et me portèrent jusqu'à la plage. Vous savez le reste.”

« Ce fut par ces paroles que je me présentai à Robinson Cruso, du temps où il régnait encore sur son île, et devint son deuxième sujet, le premier étant son serviteur Vendredi.

« Ce serait volontiers que je vous relaterais maintenant l'histoire de Cruso, cet homme singulier, telle que je l'ai recueillie de ses lèvres. Mais les histoires qu'il m'a contées sont si diverses, et si difficiles à concilier, que je fus à la longue forcée d'en conclure que l'âge et l'isolement avaient été funestes à sa mémoire, et qu'il ne savait plus distinguer à coup sûr la vérité de la fantaisie. Ainsi, il disait un jour que son père avait été un riche marchand dont il avait quitté

l'établissement pour chercher l'aventure. Mais le lendemain il me racontait qu'il avait été un pauvre garçon sans famille qui avait embarqué comme mousse, été capturé par les Maures (il avait au bras une cicatrice qui était, disait-il, la marque du fer rouge), s'était échappé puis avait fait route vers le Nouveau Monde. Il disait parfois qu'il y avait quinze ans qu'il demeurait sur son île avec Vendredi, personne sauf eux n'en ayant réchappé quand leur navire avait coulé.

« “Vendredi était-il donc un enfant, quand le navire a coulé ? demandai-je.

« — Oui, un enfant, rien qu'un enfant, un petit esclave”, répondit Cruso.

« Mais d'autres fois, par exemple lorsqu'il était aux prises avec la fièvre (et n'est-il pas à croire que dans la fièvre comme dans l'ivresse la vérité s'exprime, fût-ce involontairement ?), il parlait de cannibales, racontant que Vendredi était un cannibale à qui il avait sauvé la vie en empêchant les autres cannibales de le faire rôtir et de le dévorer. “Les cannibales ne risquent-ils pas de revenir s'emparer de Vendredi ?” demandais-je, et il acquiesçait. “Est-ce pour cette raison que vos yeux sont toujours tournés vers la mer : pour être averti du retour des cannibales ?” poursuivais-je ; et il acquiesçait à nouveau. Je ne savais donc jamais, pour finir, où était la vérité, où étaient les mensonges, où était le pur délire.

« Mais il faut que je revienne à mon récit.

« Exténuée jusqu'à la moelle des os, je demandai à m'allonger, et sombrai aussitôt dans un sommeil profond. Le soleil déclinait quand je me réveillai, et Vendredi nous préparait à souper. Bien que cela ne fût que du poisson grillé sur la braise et servi avec de la laitue, je savourai mon repas. Reconnaisante d'avoir le ventre plein et les pieds de nouveau sur la terre ferme, je formulai mes remerciements à mon singulier sauveur. Je lui en aurais volontiers dit plus sur mon propre compte, sur ma quête de ma fille volée, sur la mutinerie. Mais il ne demandait rien, il regardait au loin dans le soleil couchant, hochant la tête comme si une voix secrète avait parlé en lui et qu'il l'avait écoutée.

« “Puis-je vous demander, monsieur, dis-je au bout d’un moment, pourquoi au cours de tant d’années n’avez-vous pas construit un bateau afin de vous échapper de cette île ?

« — Et dans quelle direction me serais-je échappé ? répondit-il, souriant comme si aucune réponse n’avait été possible.

« — Ma foi, vous auriez pu voguer jusqu’aux côtes du Brésil, ou croiser un navire qui vous aurait sauvé.

« — Le Brésil est à des centaines de milles d’ici, et plein de cannibales, dit-il. Quant aux voiliers, nous les verrons aussi bien et mieux en restant chez nous.

« — Permettez-moi de n’être pas d’accord, dis-je. J’ai passé au Brésil deux longues années et je n’y ai vu aucun cannibale.

« — Vous étiez à Bahia, dit-il. Bahia n’est qu’une île à la lisière des forêts brésiliennes.”

« Je vis donc assez tôt que je perdrais mon souffle à vouloir persuader Cruso de se sauver. À vieillir sur son royaume insulaire, sans personne pour lui dire non, son horizon s’était rétréci – alors que tout autour de nous l’horizon était si vaste et si majestueux ! –, si bien qu’à la longue il s’était convaincu de savoir tout ce que l’on pouvait savoir sur le monde. En outre, comme je le découvris plus tard, le désir de s’échapper avait diminué en lui. Il s’était résolu à être jusqu’à la fin de ses jours roi de son minuscule royaume. En vérité, ce n’était pas la peur des pirates ou des cannibales qui le retenait d’allumer des brasiers ou de danser au sommet de la colline en agitant son chapeau ; c’était plutôt l’indifférence au salut, l’habitude, et l’obstination de la vieillesse.

« L’heure du coucher était venue. Cruso offrit de me laisser son lit, mais je ne l’acceptai pas, préférant que Vendredi me dispose une couche d’herbe sur le sol. Ce fut là que je m’étendis, à une longueur de bras de Cruso (car la hutte était petite). La nuit d’avant, j’avais été en route vers mon pays ; cette nuit-là, j’étais une naufragée. De longues heures durant, je restai éveillée, incapable de croire au revirement de ma fortune, incommodée aussi par la douleur de mes mains

couvertes de cloques. Enfin je m'endormis. Je m'éveillai une fois au cours de la nuit. Le vent était tombé ; j'entendais le chant des criquets et, dans le lointain, la rumeur des vagues. "Je suis en sécurité, je suis sur une île, tout ira bien", me murmurai-je à moi-même, puis, serrant étroitement mes bras autour de moi, je me rendormis.

« Je fus éveillée par la pluie qui tambourinait sur le toit. C'était le matin ; Vendredi, accroupi devant le fourneau (je ne vous ai pas encore parlé du fourneau de Cruso, qui était fait de pierres et fort proprement bâti), entretenait le feu et lui donnait vie de son souffle. J'eus d'abord honte qu'il me vît au lit, mais je me remémorai ensuite les libertés que les dames de Bahia prenaient devant leurs serviteurs, et je me sentis mieux. Cruso entra, et nous fîmes un bon déjeuner d'œufs d'oiseaux pendant que la pluie gouttait çà et là à travers le toit et chuintait sur les pierres chaudes. Au bout de quelque temps, la pluie cessa et le soleil apparut, faisant monter de la terre des nuages de vapeur ; le vent se leva à nouveau et souffla sans répit jusqu'à l'accalmie et à la pluie suivantes. Vent, pluie, vent, pluie : ainsi se déroulaient les journées en ce lieu, ainsi, pour autant que je susse, s'étaient-elles déroulées depuis le commencement des temps. S'il y eut une circonstance qui me déterminât plus particulièrement à m'échapper, à n'importe quel prix, ce ne fut pas la solitude, ni la dureté de la vie ni la monotonie du régime, mais bien le vent qui jour après jour me sifflait aux oreilles, me tirait les cheveux, me soufflait du sable dans les yeux, au point que parfois je m'agenouillais dans un coin de la hutte, la tête entre les bras, et gémissais toute seule longuement, pour entendre un autre bruit que la cadence du vent ; plus tard, lorsque j'eus pris l'habitude de me baigner dans la mer, il m'arrivait de retenir mon souffle et de plonger ma tête sous l'eau dans le seul dessein de savoir ce que c'était que le silence. Sans doute vous direz-vous : En Patagonie le vent souffle toute l'année sans relâche, et les Patagons ne se cachent pas la tête, pourquoi donc le fait-elle ? Mais les Patagons, qui ne connaissent d'autre séjour que la Patagonie, n'ont nulle raison de penser que le vent ne souffle pas sans relâche à toutes saisons dans toutes les parties du globe ; alors que je sais, moi, qu'il n'en est rien.

« Avant de partir effectuer ses tâches sur l'île, Cruso me donna son couteau et me recommanda de ne pas m'éloigner de son château ; car les singes, disait-il, se défieraient moins d'une femme qu'ils ne le faisaient de lui et de Vendredi. Je m'étonnai de cela : une femme, aux yeux d'un singe, appartenait-elle à une autre espèce qu'un homme ? J'obéis cependant par prudence, restai à la maison, et me reposai.

« Hormis le couteau, tous les outils, sur l'île, étaient faits de bois ou de pierre. La bêche avec laquelle Cruso aplanissait ses terrasses (j'en aurai davantage à dire sur les terrasses plus loin) était un engin de bois étroit pourvu d'un manche tordu, taillé tout d'une pièce et durci au feu. Sa pioche était une pierre tranchante attachée à un bâton. Les bols dans lesquels nous mangions et buvions étaient des blocs de bois grossiers, raclés et brûlés afin d'y ménager un creux. Il n'y avait en effet sur l'île pas de glaise que l'on pût modeler et faire cuire ; quant aux arbres que l'on y trouvait, ils étaient chétifs, rabougris par le vent, et leurs troncs tordus étaient rarement plus larges que ma main. Il semblait vraiment regrettable que, dans l'épave, Cruso n'eût rien pris d'autre qu'un couteau. S'il avait sauvé même les outils de charpentier les plus simples, ainsi que des anspects, des barres et autres de même espèce, il aurait pu façonner de meilleurs outils, et avec de meilleurs outils se donner une vie moins laborieuse, ou même construire un bateau et fuir vers la civilisation.

« Il n'y avait dans la hutte rien d'autre que le lit, fait de perches reliées par des lanières, d'un ouvrage grossier mais robuste et, dans un coin, une pile de peaux de singes nettoyées, qui donnaient à la hutte l'odeur d'un entrepôt de tanneur (avec le temps, je m'habituai à cette odeur, et elle me manqua lorsque j'eus quitté l'île ; même aujourd'hui, une langueur s'empare de moi lorsque je sens du cuir neuf) ; enfin, le fourneau, dans lequel les braises du feu précédent restaient toujours amoncelées, car c'était un travail fastidieux que de rallumer le feu.

« Ce que je désirais trouver par-dessus tout n'était pas là. Cruso ne tenait pas de journal, peut-être parce qu'il manquait de papier et d'encre, mais plus certainement, à ce que je crois maintenant, parce que lui manquait l'inclination à le faire, ou

que, s'il avait jamais eu cette inclination, il l'avait perdue. J'examinai les pieux qui soutenaient le toit, et les pieds du lit, mais je n'y trouvai aucune entaille, pas la moindre encoche pour indiquer qu'il dénombrerait ses années de bannissement ou les cycles de la lune.

« Plus tard, lorsque je me sentis plus libre avec lui, je lui parlai de ma surprise.

« “Supposez, lui dis-je, qu'un jour nous soyons sauvés. Ne regretteriez-vous pas de ne pouvoir emporter avec vous aucune relation de vos années d'isolement, afin que ce que vous avez enduré ne périsse pas à la mémoire ? Et si nous ne sommes jamais sauvés, si nous mourons un par un, comme cela est possible, ne souhaiteriez-vous pas que subsiste un mémorial, afin que les prochains voyageurs à faire escale ici, quels qu'ils soient, puissent en le lisant apprendre notre histoire, et peut-être verser une larme ? Car il est sûr qu'à chaque jour qui passe nos mémoires deviennent moins certaines : même une statue de marbre subit l'usure de la pluie jusqu'au jour où nous ne pouvons plus dire quelle forme lui a donnée la main du sculpteur. Quels souvenirs gardez-vous encore aujourd'hui de la tempête fatale, des prières de vos compagnons, de votre terreur quand les vagues vous ont englouti, de votre gratitude quand vous avez été rejeté sur le rivage, vos premières explorations tâtonnantes, votre peur des bêtes sauvages, l'inconfort de ces premières nuits (ne m'avez-vous pas dit que vous aviez dormi dans un arbre) ? N'est-il pas possible de manufacturer du papier et de l'encre et d'inscrire les traces qui subsistent de ces souvenirs, de façon qu'elles vous survivent ; ou, faute de papier et d'encre, de marquer au feu ce récit sur du bois, ou de le graver sur une pierre ? Nous manquons sans doute de bien des choses sur cette île, mais à coup sûr le temps n'est pas du nombre.”

« Je crois avoir parlé avec ferveur, mais Cruso n'en fut pas ébranlé.

« “Rien n'est oublié”, dit-il ; et ensuite : “Rien de ce que j'ai oublié ne vaut d'être remémoré.

« — Vous vous trompez ! m'écriai-je. Je ne souhaite pas vous contredire, mais vous avez beaucoup oublié, et à chaque

jour qui passe vous en oubliez plus ! Il n'y a pas de honte à oublier : c'est notre nature d'oublier, comme c'est notre nature de vieillir et de disparaître. Mais si on l'examine d'un point de vue trop distant, la vie commence à perdre sa particularité. Tous les naufrages deviennent un même naufrage, tous les naufragés un même naufragé, brûlé par le soleil, solitaire, vêtu de la peau des bêtes qu'il a tuées. La vérité grâce à laquelle votre histoire est à vous seul, et qui vous distingue du vieux matelot assis au coin du feu à débiter des fables sur les monstres marins et les sirènes, tient à mille détails qui peuvent aujourd'hui paraître insignifiants, comme ceux-ci : quand vous avez fabriqué votre aiguille (l'aiguille que vous gardez à votre ceinturon), par quel moyen avez-vous percé le chas ? Quand vous avez cousu votre chapeau, qu'est-ce qui vous a servi de fil ? De tels détails persuaderont un jour vos concitoyens que tout est vrai, jusqu'au moindre mot, qu'il y a réellement eu un jour une île en plein océan où le vent soufflait, où les mouettes criaient sur les falaises, arpentées par un homme nommé Cruso, vêtu de peaux de singes, qui scrutait l'horizon, y cherchant une voile."

« La grande chevelure fauve de Cruso et sa barbe jamais taillée luisaient aux derniers rayons du jour. Il ouvrait et refermait les mains, des mains noueuses à la peau rêche, durcies par le labeur.

« "Il y a la bile des oiseaux de mer, insistai-je. Il y a les os de seiche. Il y a les plumes de mouette."

« Cruso leva la tête et me jeta un regard de défi.

« "Je laisserai derrière moi mes terrasses et mes murettes, dit-il. Cela suffira. Cela suffira amplement."

« Et il retomba dans le silence. Pour moi, je me demandai qui traverserait l'océan pour voir des terrasses et des murettes, que nous avions assurément en quantité au pays, mais je me tus.

« Nous continuions à dormir ensemble dans la hutte, lui et moi, lui sur son lit, moi sur la couche d'herbe que Vendredi disposait à mon intention et changeait tous les trois jours, couche fort épaisse et confortable. Quand les nuits se firent

froides, je tirais sur moi une couverture de peaux, car de tout ce temps je n'eus d'autres habits que le jupon dont j'étais vêtue lorsque je fus jetée sur le rivage ; mais je préférais ne pas avoir les peaux sur moi, car leur odeur était encore bien forte pour mes narines.

« Cruso me tenait parfois éveillée à cause des bruits qu'il faisait en dormant, surtout en grinçant des dents. Car il avait les dents si cariées qu'il était devenu habituel pour lui de faire grincer constamment celles qui lui restaient pour calmer la douleur. En vérité, ce n'était pas un beau spectacle de le voir prendre ses aliments de ses mains souillées et les ronger du côté gauche, qui lui faisait moins mal. Mais Bahia, et la vie que j'y avais vécue, m'avaient enseigné à ne pas être délicate.

« Je rêvai du capitaine assassiné du navire. Dans mon rêve, je le voyais flotter vers le sud dans son misérable bateau, les rames croisées sur la poitrine, la barre hideuse enfoncée dans son œil. La mer était agitée d'immenses vagues, le vent hurlait, la pluie tombait lourdement ; pourtant le bateau ne coulait pas, il dérivait lentement vers la province des banquises, et il y dériverait, me semblait-il, pris dans les glaces, jusqu'au jour de notre résurrection. C'était un homme bienveillant – je le dis maintenant, de peur d'oublier – qui méritait une meilleure fin.

« Comme Cruso m'avait dit de prendre garde aux singes, j'hésitais à quitter le camp. Cependant, trois jours après avoir été abandonnée en mer, Cruso et Vendredi étant partis s'occuper à leurs tâches, je me hasardai au dehors et explorai la pente pour y retrouver le sentier que Vendredi avait gravi en me portant, et que je descendis jusqu'au rivage, en regardant bien où je mettais les pieds, car je n'avais toujours pas de souliers. Je flânai un moment le long de la plage, non sans jeter un regard vers la mer, bien qu'il fût apparemment un peu tôt pour que vînt du secours. Je m'avançai dans l'eau, amusée par les petits poissons bigarrés qui s'arrêtaient pour me mordiller les orteils et découvrir d'après le goût quelle espèce d'animal j'étais. Si l'on doit être abandonné sur une île, pensai-je, l'île de Cruso n'est pas la pire. Puis, vers midi, je montai la pente et j'entrepris de ramasser du bois à brûler,

comme j'avais décidé de le faire ; j'étais vraiment enchantée de mon excursion.

« Dès que Cruso revint, il sut que j'étais partie en exploration, et il explosa de rage.

« “Tant que vous vivrez sous mon toit, vous vous conformerez à mes instructions !” s'écria-t-il, plantant brutalement sa bêche dans la terre, sans même attendre que Vendredi fût à l'écart.

« Mais s'il croyait que des regards furieux m'inspireraient de la peur et une obéissance servile, il s'aperçut vite qu'il se trompait.

« “Si je suis sur votre île, M. Cruso, ce n'est pas de mon propre gré, mais par malchance, répondis-je en me dressant tout debout (or j'étais presque aussi grande que lui). Je suis la victime d'un abandon, et non une captive. Si j'avais des souliers, ou que vous me donniez le moyen de fabriquer des souliers, je n'aurais pas à me déplacer furtivement comme une voleuse.”

« Plus tard dans la journée, quand mon humeur se fut apaisée, je demandai pardon à Cruso de ces mots aigres, et il sembla me pardonner, bien qu'à contrecœur. Puis je demandai à nouveau une aiguille et du boyau, afin de me fabriquer des souliers. À cette requête il répondit qu'on ne faisait pas des souliers en un éclair, comme des mouchoirs, et qu'il me ferait lui-même des souliers au moment opportun. Mais les jours passèrent, et je n'avais toujours pas de souliers.

« J'interrogeai Cruso sur les singes. Lors de son arrivée, me dit-il, ils erraient sur toute l'île, hardis et malicieux. Il en avait tué beaucoup, et le reste avait battu en retraite vers les falaises qu'il appelait le Promontoire du nord. Pendant mes promenades, j'entendais parfois leurs cris et je les voyais sauter de rocher en rocher. Ils étaient pour la taille entre un chat et un renard, gris, le visage noir, les pattes noires. Je ne voyais rien à leur reprocher ; mais Cruso les considérait comme nuisibles, et lui et Vendredi les tuaient toutes les fois qu'ils en avaient la possibilité, à coups de massue, les

écorchaient, tannaient leurs peaux qu'ils cousaient ensemble pour en faire des vêtements, des couvertures et ainsi de suite.

« Un soir, tandis que je préparais notre souper, comme j'avais les mains occupées, je me tournai vers Vendredi et lui dis :

« “Va chercher du bois, Vendredi.”

« Vendredi m'entendit, j'aurais pu en jurer, mais il ne bougea point. Aussi répétai-je de nouveau le mot “bois” en indiquant le feu ; ce à quoi il se mit debout, sans rien faire de plus. Cruso parla alors.

« “Du bois à brûler, Vendredi”, dit-il.

« Vendredi partit aussitôt chercher du bois sur le bûcher.

« Je crus d'abord que Vendredi était comme ces chiens qui n'obéissent qu'à un seul maître ; mais ce n'était pas le cas.

« “L'expression que je lui ai enseignée est *bois à brûler*, dit Cruso. Il ne connaît pas le mot *bois*.”

« Il me parut étrange que Vendredi ne comprît pas que le bois à brûler était une sorte de bois, de même que le bois de pin est une sorte de bois, ou le bois de peuplier ; mais je m'en tins là. Ce ne fut qu'après notre repas, comme nous étions assis à regarder les étoiles, habitude que nous avions prise, que je parlai à nouveau.

« “Combien de mots d'anglais Vendredi connaît-il ? demandai-je.

« — Autant qu'il lui en faut, répondit Cruso. Nous ne sommes pas en Angleterre ; nous n'avons pas besoin d'une grande abondance de mots.

« — Vous parlez comme si le langage était un des fléaux de la vie, comme l'argent ou la vérole, dis-je. Votre solitude n'en aurait-elle pourtant pas été allégée si Vendredi avait maîtrisé l'anglais ? Vous auriez pu éprouver, vous et lui, au long de toutes ces années, les plaisirs de la conversation ; vous auriez pu faire pénétrer en lui certains des bienfaits de la civilisation et le rendre ainsi meilleur. Qu'y a-t-il à gagner à une vie de silence ?”

« À ces mots Cruso ne répondit rien ; il fit simplement signe à Vendredi de s’approcher.

« “Chante, Vendredi, dit-il. Chante pour Dame Barton.”

« Là-dessus, Vendredi leva le visage vers les étoiles, ferma les yeux, et, obéissant à son maître, commença à fredonner d’une voix basse. J’eus beau écouter, je ne pus distinguer aucune mélodie. Cruso me tapota le genou.

« “La voix de l’homme”, dit-il.

« Le sens de ces paroles m’échappait ; mais il porta un doigt à ses lèvres pour me faire taire. Dans le noir, nous écoutions Vendredi fredonner.

« Enfin Vendredi s’arrêta.

« “Vendredi est-il un imbécile incapable de parler ? demandai-je. Est-ce là ce que vous voulez me dire ?”

« (En effet, je le répète. Vendredi me semblait manquer de vivacité en toutes choses.)

« D’un geste, Cruso demanda à Vendredi de s’approcher.

« “Ouvre la bouche”, lui dit-il, et il ouvrit la sienne.

« Vendredi ouvrit la bouche.

« “Regardez”, dit Cruso.

« Je le fis, mais je ne vis dans le noir que l’éclat de dents aussi blanches que de l’ivoire.

« “La-la-la”, dit Cruso, puis il fit signe à Vendredi de répéter.

« “Ha-ha-ha”, fit Vendredi du fond de sa gorge.

« “Il n’a pas de langue”, dit Cruso.

« Attrapant Vendredi par les cheveux, il approcha son visage du mien.

« “Voyez-vous ? dit-il.

« — Il fait trop noir, dis-je.

« — La-la-la, dit Cruso.

« — Ha-ha-ha », fit Vendredi.

« Je m'écartai, et Cruso lâcha les cheveux de Vendredi.

« “Il n'a pas de langue, dit-il. Voilà pourquoi il ne parle pas. Ils lui ont coupé la langue.”

« J'écarquillai les yeux, stupéfaite.

« “Qui lui a coupé la langue ?

« — Les marchands d'esclaves.

« — Les marchands d'esclaves lui ont coupé la langue et l'ont vendu comme esclave ? Les chasseurs d'esclaves de l'Afrique ? Mais il n'était qu'un petit enfant quand ils l'ont capturé, n'est-ce pas ? Pourquoi auraient-ils coupé la langue à un enfant ?”

« Cruso soutint mon regard. Je ne pourrais en jurer maintenant, mais je crois qu'il souriait.

« “Les marchands d'esclaves, qui sont des Maures, considèrent peut-être la langue comme une friandise, dit-il. Ou peut-être se sont-ils lassés d'écouter les gémissements désolés de Vendredi, qui continuaient jour et nuit. Peut-être voulaient-ils l'empêcher de raconter un jour son histoire : qui il était, d'où il venait, ce qui avait amené sa capture. Ils coupaient peut-être la langue de tous les cannibales qu'ils prenaient, à titre de punition. Comment saurons-nous jamais la vérité ?

« — C'est une terrible histoire », dis-je. Il y eut un silence. Vendredi prit notre vaisselle et disparut dans l'obscurité. “Où est la justice dans cette affaire ? D'abord esclave, puis abandonné sur une île déserte. On lui a volé son enfance, on l'a condamné à une vie de silence. La Providence dormait-elle ?

« — Si la Providence devait veiller sur nous tous, dit Cruso, qui resterait-il pour cueillir le coton et couper la canne à sucre ? Pour que les affaires du monde prospèrent, il convient que la Providence soit tantôt éveillée, tantôt endormie, à la façon des créatures inférieures.” Il vit que je secouais la tête, aussi poursuivit-il. “Vous pensez que je me moque de la Providence. Mais c'est peut-être par l'effet de la Providence que Vendredi se trouve sur cette île, sous les ordres

d'un maître clément, et non au Brésil, sous le fouet du planteur, ou en Afrique, où les forêts regorgent de cannibales. Peut-être est-il pour le mieux, bien que cela ne nous apparaisse pas, qu'il soit ici, que je sois ici, et que maintenant vous soyez vous-même ici."

« Jusqu'alors, Vendredi, à mes yeux, n'avait guère été qu'une ombre, et je ne lui accordais pas beaucoup plus d'attention que je ne l'aurais fait à un domestique au Brésil. Mais je commençais maintenant, sans pouvoir m'en empêcher, à éprouver vis-à-vis de lui l'horreur que nous réservons aux mutilés. Il n'y avait pas d'avantage à ce que sa mutilation fût secrète, cachée derrière ses lèvres (comme d'autres mutilations sont dissimulées par les vêtements), à ce qu'il fût extérieurement pareil à n'importe quel Nègre. Non ; c'était à vrai dire le caractère secret de son infirmité qui me répugnait. Je ne pouvais parler, lorsqu'il était alentour, sans remarquer la vivacité des mouvements de la langue dans ma propre bouche. Je voyais en esprit l'image de pinces serrées sur sa langue, d'un couteau qui la tranchait, comme cela avait dû se faire, et je frémissais. Je l'observais en cachette pendant qu'il mangeait, je l'entendais avec dégoût toussoter de temps à autre pour s'éclaircir la gorge, je voyais sa façon de mâcher entre ses dents de devant, comme un poisson. Je me surpris à tressaillir quand il s'approchait, ou à retenir mon souffle pour ne pas avoir à sentir son odeur. Derrière son dos, j'essuyais les ustensiles qu'il avait touchés de ses mains.

J'avais honte de me conduire ainsi, mais il y eut une période où je ne fus pas maîtresse de mes propres actes. J'avais un bien vif regret que Cruso m'eût jamais raconté cette histoire.

« Le lendemain de notre conversation, quand Cruso revint de ses terrasses, je marchais chaussée de sandales. Mais si je m'attendais à des remerciements pour lui avoir épargné un travail. Je n'en reçus aucun.

« "Avec un peu de patience, vous auriez eu de meilleures chaussures que cela", dit-il.

« C'était très certainement vrai, car les sandales étaient gauchement fabriquées. Pourtant je ne pus laisser passer ses

paroles.

« “La patience a fait de moi une prisonnière”, répliquai-je.

« Ce sur quoi Cruso fit volte-face rageusement, ramassa les peaux dans lesquelles j’avais découpé mes souliers et les lança de toute sa force par-dessus la palissade.

« Voyant qu’il était impossible d’adoucir son humeur, je m’éloignai par le chemin qui menait au rivage, et j’errai jusqu’à un endroit où la plage était couverte d’algues apportées par le flot qui pourrissaient là en tas, et d’où s’élevaient à chaque pas des nuages de puces, ou plutôt de puces de mer. Je m’arrêtai là, sentant le calme revenir en moi. Il est amer, me dis-je, et pourquoi ne le serait-il pas ? Après des années de règne incontesté et solitaire, il voit son royaume envahi par une femme qui lui impose des corvées. Je fis le vœu de tenir un peu mieux ma langue. J’aurais pu être victime d’un sort pire que celui d’être abandonnée sur une île gouvernée par un compatriote assez prévoyant pour rejoindre la côte avec un couteau à sa ceinture et un esclave à ses côtés. J’aurais pu aussi bien être rejetée sur une île infestée de lions et de serpents, sur une île où la pluie ne serait jamais tombée, sur une île habitée par un aventurier étranger rendu fou par la solitude, nu, bestial, vivant de chair crue.

« Ce fut donc avec repentir que je revins ; j’allai voir Cruso et lui demandai pardon pour avoir pris les peaux, et j’acceptai avec reconnaissance les aliments que Vendredi avait mis de côté. Cette nuit-là, quand je m’allongeai pour dormir, je crus sentir la terre osciller sous moi. Je me dis que c’était un souvenir du balancement du navire qui me revenait involontairement. Mais il n’en était rien : c’était le balancement de l’île elle-même qui flottait sur la mer. Je pensai : c’est un signe, le signe que je deviens peu à peu une insulaire. J’oublie ce que c’est que vivre sur la terre ferme. J’étendis les bras et posai mes paumes sur la terre : oui, le balancement persistait, le balancement de l’île qui fendait les flots et la nuit, portant vers l’avenir son fret de mouettes, de moineaux, de puces, de singes et de naufragés, tous inconscients pour l’heure, sauf moi. Je m’endormis en

souriant. Je crois que c'était la première fois que je souriais depuis que je m'étais embarquée pour le Nouveau Monde.

« On dit que la Grande-Bretagne est elle aussi une île, une grande île. Mais ce n'est là qu'une notion de géographes. La terre en Grande-Bretagne est ferme sous nos pieds comme elle ne l'a jamais été sur l'île de Cruso.

« Maintenant que j'avais des souliers, je pris l'habitude de longer tous les jours le rivage aussi loin que je le pouvais dans les deux directions. Je me disais à moi-même que j'étais à l'affût d'une voile. Mais trop souvent, mes yeux se posaient sur l'horizon dans une sorte de fixité jusqu'au moment où, bercée par le souffle du vent, le grondement des vagues, le crissement du sable sous mes pieds, je sombrais tout éveillée dans la somnolence. Je découvris un creux dans les rochers où je pouvais m'allonger à l'abri du vent et tourner le regard vers la mer. À la longue, j'en vins à voir en ce lieu mon refuge privé, le seul endroit qui me fût réservé sur une île qui appartenait à un autre ; et pourtant, à la vérité, l'île n'appartenait pas plus à Cruso qu'au roi du Portugal, voire à Vendredi ou aux cannibales d'Afrique.

« Je pourrais vous en dire plus, beaucoup plus, sur la vie que nous vivions : comment nous entretenions les braises du feu jour et nuit ; comment nous préparions le sel ; comment, faute de savon, nous nous nettoyions à l'aide de cendres. Je demandai un jour à Cruso s'il ne connaissait pas de moyen de confectionner une lampe ou une chandelle pour que nous ne fussions pas contraints d'aller nous coucher sitôt la nuit tombée, comme des bêtes. Cruso répondit en ces termes : “Qu'est-ce qui est le plus facile : apprendre à voir dans le noir, ou tuer une baleine et la faire fondre pour en tirer une chandelle ?” Bien des répliques acerbes auraient pu me venir, mais me rappelant mon vœu, je tins ma langue. La vérité était bien simple : Cruso ne supportait aucun changement sur son île.

« Je m'y trouvais depuis environ un mois lorsqu'un matin Cruso revint des terrasses en se plaignant de se sentir mal. Le voyant trembler, je le mis au lit et le couvris chaudement.

“C’est la vieille fièvre qui est venue avec moi, dit-il. Il n’y a pas moyen de la soigner, elle doit suivre son cours.”

« Pendant douze jours et douze nuits je veillai sur lui, le maîtrisant parfois lorsque des accès de délire s’emparaient de lui ; il sanglotait alors, ou battait l’air de ses poings et lançait des exclamations en portugais à des personnages qu’il voyait dans l’ombre. Une nuit, même, comme il gémissait et tremblait depuis des heures, les mains et les pieds aussi froids que de la glace, je m’allongeai près de lui, le tenant dans mes bras pour le réchauffer, car je craignais, sinon, de le voir mourir. Ainsi étreint, il finit par s’endormir, et je dormis aussi, mais mal à mon aise.

« De tout ce temps, Vendredi ne fit aucun effort pour m’aider ; au contraire, il évitait la hutte comme si nous avions été tous deux atteints de la peste. Il partait dès l’aube avec son harpon ; à son retour, il posait sa pêche près du fourneau, vidée et écaillée, puis il se retirait dans un coin éloigné du jardin, où il dormait pelotonné sur lui-même comme un chat, ou alors jouait et rejouait sur sa petite flûte de roseau un air de six notes, toujours le même. Cet air, dont il ne semblait jamais se lasser, finit par m’agacer tant qu’un jour je me ruai sur lui et lui arrachai la flûte des mains ; et je l’aurais volontiers tancé, qu’il me comprît ou pas, si je n’avais craint d’éveiller Cruso. Vendredi se leva d’un bond, les yeux écarquillés de surprise, car je n’avais jamais perdu patience avec lui auparavant, ni même fait vraiment attention à lui.

« Puis Cruso commença à se remettre. L’éclat délirant qui brillait dans ses yeux s’éteignit, les rides qui marquaient son visage s’adoucirent, ses accès de démence cessèrent ; il dormait paisiblement. Son appétit revint. Il fut bientôt en état de marcher sans aide de la hutte au jardin et de donner des ordres à Vendredi.

« Je saluai avec joie son retour à la santé. Au Brésil, j’avais vu des hommes plus jeunes emportés par la fièvre ; il y avait eu, en vérité, une nuit et un jour où j’avais été sûre que Cruso allait mourir, et m’étais trouvée désespérée à l’idée de rester seule avec Vendredi. Ce fut, je crois, sa vie vigoureuse qui

sauva Cruso – sa vie vigoureuse et la simplicité de sa nourriture, et non un quelconque savoir-faire de ma part.

« Peu après, nous eûmes une grosse tempête : le vent hurlait et il tombait des torrents de pluie. Une partie du toit de la hutte fut arrachée par une rafale et le feu que nous préservions si jalousement fut noyé. Nous déplaçâmes le lit vers le dernier endroit sec de la hutte ; même là, le sol se transforma bientôt en boue.

« J'aurais cru que Vendredi serait terrifié par la rage des éléments (je n'avais jamais vu une telle tempête, et je plaignais les pauvres marins en mer). Mais non : Vendredi s'assit sous l'avant-toit, la tête sur les genoux, et dormit comme un bébé.

« Au bout de deux nuits et un jour, la pluie cessa, et nous sortîmes pour nous dégourdir les bras et les jambes. Nous vîmes que le jardin avait été presque complètement emporté par l'eau, et, là où le sentier suivait naguère la pente de la colline, s'ouvrait maintenant un ravin où je me serais enfoncée jusqu'à la taille. La plage était couverte d'algues apportées par les vagues. Puis la pluie se remit à tomber, et pour la troisième nuit nous nous retirâmes sous notre misérable abri, affamés, gelés, sans pouvoir faire de feu.

« Cette nuit-là, Cruso, qui avait semblé tout à fait remis, se plaignit d'avoir chaud, rejeta ses vêtements et resta à haleter sur sa couche. Puis il commença à délirer et à se jeter d'un côté sur l'autre comme s'il avait été incapable de respirer, au point que je m'attendais à voir le lit se briser. Je l'empoignai par les épaules et m'efforçai de le calmer, mais il m'écarta violemment. De grands frissons le parcouraient ; puis il devint aussi raide qu'une planche et se mit à hurler *Masa* ou *Massa*, mot dont je n'ai pu découvrir le sens. Réveillé par ce vacarme, Vendredi prit sa flûte et se mit à jouer son air maudit, tant et si bien qu'entre la pluie, le vent, les cris de Cruso et la musique de Vendredi, j'aurais pu me croire dans une maison de fous. Je continuai pourtant à tenir Cruso et à le calmer, et il finit par se taire, Vendredi cessa de se faire entendre, enfin la pluie elle-même s'apaisa. Je m'allongeai contre Cruso pour réchauffer son corps avec le mien ; à la longue, le tremblement prit fin, et nous dormîmes, aussi bien lui que moi.

« Lorsque je repris conscience, il faisait jour, et il régnait un silence inhabituel, car la tempête s'était enfin calmée. Une main explorait mon corps. J'avais l'esprit si confus que je crus d'abord être encore à bord du navire, dans le lit du capitaine portugais. Mais je me tournai et vis les cheveux hirsutes de Cruso, sa grande barbe qu'il ne taillait jamais, ses yeux jaunes, et je sus que tout était vrai, que j'étais vraiment échouée sur une île avec un homme nommé Cruso, qui, bien qu'Anglais, m'était aussi étranger qu'un Lapon. J'écartai sa main et esquissai le geste de me lever, mais il me retint. À coup sûr j'aurais pu me dégager, car j'étais plus forte que lui. Mais je pensai : Il y a quinze ans qu'il n'a pas connu de femme, pourquoi n'assouvirait-il pas son désir ? Aussi ne résistai-je plus mais le laissai-je faire ce qu'il voulait. Quand je quittai la hutte, Vendredi n'était pas visible ; je m'en réjouis. Je parcourus à pied une certaine distance, puis je m'assis pour reprendre mes esprits. Sur les buissons qui m'entouraient vint se poser une volée de moineaux qui remuaient la tête avec curiosité, sans aucune crainte, n'ayant jamais souffert des mains de l'homme depuis le commencement des temps. Devais-je regretter ce qui s'était passé entre Cruso et moi ? Aurait-il mieux valu que nous continuions à vivre comme frère et sœur, ou comme hôte et invitée, ou comme maître et servante, quoi qu'il en eût été de notre relation ? Le hasard m'avait rejetée sur son île, le hasard m'avait jetée entre ses bras. Dans un monde régi par le hasard, y a-t-il un meilleur et un pire ?

Nous nous abandonnons aux étreintes d'un inconnu ou nous nous laissons entraîner par les flots ; au moindre battement de paupière, notre vigilance se relâche ; nous voilà endormis ; et à notre réveil, nous avons perdu la conduite de nos vies. Que sont ces battements de paupière, contre lesquels la seule défense est une vigilance éternelle et inhumaine ? Ne seraient-ce pas les fentes et crevasses par lesquelles une autre voix, d'autres voix se font entendre dans nos vies ? De quel droit leur faisons-nous la sourde oreille ? Ces questions résonnaient dans ma tête sans trouver de réponse.

« Je flânais un jour à l'extrémité nord de l'île, au sommet du Promontoire, lorsque j'aperçus Vendredi en dessous de

moi ; il portait sur son épaule une bûche ou madrier d'une taille presque égale à la sienne. Tandis que je l'observais, il traversa la plateforme rocheuse qui s'étendait au bas de la falaise, lança sa bûche sur l'eau, profonde à cet emplacement, et s'y installa à califourchon.

« J'avais souvent regardé Vendredi pêcher : debout sur un rocher, il attendait de voir un poisson passer à ses pieds et lui décochait alors son harpon avec une grande dextérité. Comment ferait-il pour harponner le poisson à plat ventre sur sa grossière embarcation, voilà qui ne m'apparaissait pas clairement.

« Mais Vendredi ne pêchait pas. Après avoir payé sur quelques centaines d'aunes, s'éloignant de la plate-forme pour gagner le lieu où la couche d'algues était le plus fournie, il plongeait la main dans un sac pendu à son cou et en sortait des poignées de flocons blancs qu'il se mit à éparpiller sur l'eau. Je crus d'abord que c'était un appât destiné à attirer les poissons vers lui ; mais non, quand il eut semé tous ses flocons, il fit faire volte-face à son radeau et le gouverna jusqu'à la corniche, où il le fit aborder avec beaucoup de peine au milieu du ressac.

« Curieuse de savoir ce qu'il avait jeté sur les vagues, j'attendis, ce soir-là, qu'il s'en allât remplir les bols à eau. Je fouillai alors sous sa paillasse et découvris un petit sac muni d'une coulisse ; le retournant, je trouvai quelques pétales et boutons blancs cueillis aux ronces qui fleurissaient à cette époque en certains endroits de l'île. J'en conclus donc qu'il avait fait une offrande au dieu des vagues dans le dessein d'obtenir une abondance de poissons, ou qu'il s'était livré à quelque rite superstitieux de cette espèce.

« Le lendemain, la mer étant toujours calme, je traversai les rochers au pied du Promontoire comme Vendredi l'avait fait, et me trouvai enfin debout au bord de la plate-forme. L'eau était froide et sombre ; quand je songeai à m'abandonner à ces profondeurs et à partir vers le large, sur une bûche ou autrement, parmi les bras tournoyants des algues, où certainement des pieuvres dissimulées rôdaient dans l'attente des proies qui s'égareraient à leur portée, je fus prise d'un

frémissement. Quant aux pétales de Vendredi, il n'en restait pas trace.

« Je n'avais pas jusqu'alors accordé à la vie de Vendredi plus d'attention que je n'en aurais eu pour celle d'un chien ou de toute autre bête brute – moins, en fait, car sa mutilation m'inspirait une telle horreur que je lui fermais mon esprit, et que je m'écartais lorsqu'il s'approchait de moi. Avant ce jet de pétales, aucun signe n'était venu m'indiquer qu'un esprit ou une âme – appelez cela comme vous voudrez – s'agitait sous cet extérieur morne et rebutant.

« “Où a coulé le navire sur lequel vous naviguiez, Vendredi et vous ?” demandai-je à Cruso.

« Il indiqua une partie de la côte où je ne m'étais jamais rendue.

« “Si nous pouvions plonger jusqu'à l'épave, même maintenant, dis-je, peut-être nous y procurerions-nous des outils de la plus grande utilité. Une scie, par exemple, ou une hache, deux objets qui nous manquent. Des planches, aussi : nous pourrions les détacher et les rapporter. N'y a-t-il pas moyen d'explorer l'épave ? Vendredi ne pourrait-il pas nager jusqu'à elle, ou bien y aller sur une bûche, puis plonger, une corde nouée autour de sa taille par mesure de sécurité ?

« — Le navire gît au fond de l'océan, fracassé par les vagues et recouvert de sable, répondit Cruso. Ce qui a survécu au sel et aux vermines de mer ne vaudrait pas d'être recueilli. Nous avons au-dessus de nos têtes un toit confectionné sans scie et sans hache. Nous dormons, nous mangeons, nous vivons. Nous n'avons pas besoin d'outils.”

« À l'entendre, on aurait cru que les outils étaient des inventions impies. Je savais pourtant que si j'avais nagé jusqu'au rivage avec une scie attachée à ma cheville il l'aurait prise et s'en serait bien volontiers servi.

« Il est temps que je vous parle des terrasses de Cruso.

« Les terrasses occupaient une bonne partie de la colline à l'extrémité est de l'île, où elles étaient le mieux abritées du vent. Lors de mon arrivée, elles étaient établies sur douze

niveaux, chacune étant profonde d'environ vingt pas et remblayée d'un mur d'une aune d'épaisseur, de la taille d'un homme à son point le plus haut. Le sol de chaque terrasse était nivelé et défriché ; les pierres dont étaient construits les murs avaient été extraites de la terre ou apportées une par une de quelque autre lieu. Je demandai à Cruso combien il avait fallu de pierres pour faire les murs. Cent mille ou davantage, répondit-il. Quel énorme labeur, dis-je. Mais en moi-même je pensai : De la terre nue, cuite par le soleil et entourée de murs, est-elle préférable à des cailloux, à des broussailles et à des volées d'oiseaux ?

« “Avez-vous le projet de défricher toute l'île et de la transformer en terrasses ? demandai-je.

« — Il faudrait bien plus d'un homme et bien plus d'une vie pour défricher toute l'île, répondit-il (je vis à cela qu'il choisissait de ne comprendre que la lettre de ma question).

« — Et que planterez-vous quand vous planterez ? demandai-je.

« — Ce n'est pas à nous de planter, dit-il. Nous n'avons rien à planter – là est notre infortune.” Et il me jeta un regard si plein de dignité triste que j'aurais voulu me mordre la langue. “La tâche de planter reviendra à ceux qui viendront après nous et qui auront la prévoyance d'apporter des graines. Je ne fais que défricher pour eux. Défricher le sol, empiler des pierres, c'est peu de chose, mais cela vaut mieux que de rester oisif.” Puis, avec beaucoup de gravité, il continua : “Je vous demande de vous en souvenir : ce n'est pas parce qu'un homme porte la marque du naufrage qu'au fond de son cœur il est un naufragé.”

« J'eus beau réfléchir longuement à ces paroles, elles restèrent obscures pour moi. Lorsque, passant devant les terrasses, je voyais cet homme qui n'était plus jeune s'évertuer dans la pleine chaleur du jour à extraire du sol une grosse pierre ou cisailer patiemment l'herbe, tandis qu'il attendait année après année l'arrivée d'un sauveur lâché à la dérive dans une barque avec un sac de blé à ses pieds, il me semblait que c'était là une forme stupide d'agriculture. Je trouvais qu'il aurait aussi bien occupé son temps à chercher de l'or, ou à

creuser des tombes d'abord pour lui-même et pour Vendredi, puis, s'il le désirait, pour tous les naufragés de l'histoire future de l'île, et aussi pour moi.

« Le temps passait, et l'ennui croissait. Lorsque j'eus épuisé mes questions à Cruso sur les terrasses, sur le bateau qu'il refusait de fabriquer, sur le journal qu'il refusait de tenir, sur les outils qu'il refusait d'aller chercher dans l'épave, sur la langue de Vendredi, il ne resta d'autre sujet de conversation que le temps qu'il faisait. Cruso n'avait rien à raconter sur sa vie de commerçant et de planteur, avant le naufrage. Il ne s'intéressait pas à ce qui m'avait amenée à Bahia, ni à ce que j'avais fait là-bas. Quand je parlais de l'Angleterre et de tout ce que je comptais voir et faire lorsque j'aurais été sauvée, il ne semblait pas m'entendre. C'était comme s'il avait voulu que son histoire commence au moment de son arrivée sur l'île, que la mienne commence au moment de mon arrivée, et que notre histoire commune se termine également sur l'île. Pourvu, pensais-je, pourvu que Cruso ne soit jamais sauvé ; car le monde espère des récits de la part de ses aventuriers, des récits plus intéressants que le décompte des pierres qu'ils ont déplacées en quinze ans, avec l'endroit où ils les ont prises et l'endroit où ils les ont portées ; une fois sauvé, Cruso sera une grosse déception pour le monde ; un Cruso imaginaire sur son île est préférable à un véritable Cruso, les lèvres serrées, maussade, dans une Angleterre étrangère.

« Je passais mes journées à marcher sur les falaises ou le long du rivage, ou bien à dormir. Je ne proposai pas à Cruso de prendre part à son travail sur les terrasses, car ce labeur me paraissait stupide. Je me fis un bonnet avec des oreillettes que je pouvais nouer ; je le portais, et parfois, de surcroît, je me bouchais les oreilles à l'aide de tampons, pour ne pas entendre le bruit du vent. Je devins donc sourde, de même que Vendredi était muet ; quelle différence cela faisait-il sur une île où personne ne parlait ? Le jupon que j'avais sur moi lorsque j'avais nagé jusqu'au rivage était en haillons. J'avais la peau aussi brune qu'une Indienne. J'étais dans la fleur de l'âge, et voilà le sort qui m'était échu. Je ne pleurais pas ; mais parfois je me retrouvais assise sur le sol nu, les mains sur les yeux, à me balancer d'avant en arrière et à gémir en moi-même, et je

ne savais pas comment j'étais arrivée là. Quand Vendredi posait de la nourriture devant moi, je m'en emparais de mes mains sales et je l'engloutissais comme un chien. Je m'accroupissais dans le jardin, sans m'inquiéter d'être vue par quiconque. Et j'observais l'horizon ; je l'observais sans cesse. Il pouvait venir n'importe qui, des Espagnols, des Moscovites, des cannibales, tout ce que je voulais, c'était m'échapper.

« Ce fut pour moi la période la plus sombre, ce temps de désespoir et de léthargie ; j'étais maintenant pour Cruso un fardeau aussi lourd qu'il l'avait été pour moi lorsqu'il délirait de fièvre.

« Puis, peu à peu, je recouvrai mes esprits et je commençai à m'appliquer de nouveau à de menus travaux. J'avais beau ne pas me sentir animée à l'égard de Cruso de sentiments plus chaleureux, je lui étais reconnaissante d'avoir toléré mes humeurs et de ne pas m'avoir chassée.

« Cruso ne fit plus usage de moi. Au contraire, il se tint à distance, tout autant que si rien ne s'était passé entre nous. Je n'en eus pas de regret. Je le confesserai pourtant : eussé-je été convaincue que je devais rester sur l'île jusqu'à la fin de mes jours, je me serais de nouveau offerte à lui, je l'aurais importuné, j'aurais fait le nécessaire pour concevoir et porter un enfant ; car le silence morose qu'il imprimait à nos vies m'aurait rendue folle, sans parler de la perspective de passer mes dernières années seule avec Vendredi.

« Je demandai un jour à Cruso s'il y avait des lois sur son île, et quelle en était alors la nature ; ou s'il préférait suivre ses injonctions intérieures, se fiant à son cœur pour le guider sur le droit chemin.

« “Les lois, me dit-il, servent un seul objet : nous réfréner quand nos désirs deviennent immodérés. Tant que nos désirs sont modérés, nous n'avons pas besoin de lois.

« — J'ai un désir d'être sauvée dont je dois reconnaître qu'il est immodéré, dis-je. Il brûle en moi nuit et jour, je ne peux penser à rien d'autre.

« — Je ne veux pas entendre parler de votre désir, répliqua Cruso. Il porte sur d'autres choses, il ne porte pas sur l'île, ce

n'est pas une affaire de l'île. Sur l'île il n'y a pas de lois, sauf la loi qui nous impose de gagner notre pain en travaillant, et celle-là est un commandement.”

« Sur ces mots, il partit à grands pas.

« Cette réponse ne me donna pas satisfaction. Si je n'étais qu'une troisième bouche à nourrir, ne me livrant sur les terrasses à aucun labeur utile, qu'est-ce qui empêchait Cruso de me lier pieds et poings et de me jeter à la mer du haut des falaises ? Qu'est-ce qui avait empêché Vendredi, au long de toutes ces années, de défoncer la tête de son maître à coups de pierre pendant son sommeil, mettant ainsi fin à l'esclavage et inaugurant le règne de l'oisiveté ? Et qu'est-ce qui empêchait Cruso d'attacher Vendredi à un poteau tous les soirs, comme un chien, afin que son sommeil en fût mieux protégé, ou de l'aveugler, comme ils aveuglent les ânes au Brésil ? Il me semblait que tout était possible sur l'île, toutes les tyrannies, toutes les cruautés, à petite échelle ; et si, en dépit de ce qui était possible, nous vivions en paix les uns avec les autres, c'était sans doute la preuve que certaines lois qui nous étaient inconnues s'exerçaient, ou alors que nous avions suivi tout ce temps ce que nous inspiraient nos cœurs, et que nos cœurs ne nous avaient pas trahis.

« “Comment punissez-vous Vendredi, lorsque vous le punissez ? demandai-je une autre fois.

« — Il n'est pas nécessaire de punir Vendredi, répondit Cruso. Cela fait des années que Vendredi vit avec moi. Il n'a pas connu d'autre maître. Il me suit en toutes choses.

« — Et pourtant Vendredi a perdu sa langue, dis-je, les mots se formant d'eux-mêmes dans ma bouche.

« — Vendredi a perdu sa langue avant d'être à moi.”

« Cruso me jeta un regard de défi. Je restai muette. Mais je songeai : Nous sommes tous punis, chaque jour. Cette île est notre punition, cette île est notre compagnie mutuelle, jusqu'à la mort.

« Le jugement que je portais sur Cruso n'était pas toujours aussi dur. Un soir, le voyant debout sur le Promontoire, sa

silhouette se détachant sur la lumière rouge et violacée du soleil, le regard tourné vers la mer, son bâton à la main, coiffé de son grand chapeau conique, je pensai : C'est véritablement un personnage royal ; c'est le vrai roi de son île. Je songeai à nouveau à l'abîme de mélancolie que j'avais traversé, au temps où je m'étais traînée, dépourvue de toute volonté, pleurant sur mon infortune. Si j'avais alors connu le malheur, le malheur de Cruso n'avait-il pas dû être encore bien plus profond au commencement ? Ne pouvait-on le considérer à juste titre comme un héros qui avait bravé le désert, abattu le monstre de la solitude, et qui était revenu fortifié par sa victoire ?

« Je crus pendant quelque temps, lorsque je voyais Cruso dans cette posture vespérale, que, tout comme moi, il scrutait l'horizon en y cherchant une voile. Mais je me trompais. Il avait coutume de se perdre dans la contemplation des étendues stériles de l'eau et du ciel, et ses expéditions au Promontoire se rattachaient à cette pratique. Vendredi ne l'interrompait jamais au cours de ces retraites ; une fois où je m'approchais innocemment de lui, je fus chassée par des paroles pleines de colère, et ensuite, pendant des jours, nous n'échangeâmes pas un mot. Pour moi, la mer et le ciel restaient la mer et le ciel, vides et mornes. Mon tempérament ne m'inclinait pas à aimer ces déserts.

« Je dois vous parler de la mort de Cruso, et de notre sauvetage.

« Un matin, un an et plus après que je fus devenue une îlienne, Vendredi ramena son maître des terrasses ; il était faible et presque évanoui. Je vis aussitôt que la fièvre était revenue. Non sans inquiétude, je le déshabillai, le mis au lit et me préparai à me consacrer à ses soins, regrettant de ne pas en savoir plus sur les ventouses et les saignées.

« Cette fois, il n'y avait ni délire, ni cris, ni agitation. Cruso gisait pâle comme un fantôme, le corps couvert d'une sueur froide, les yeux grands ouverts, remuant parfois les lèvres, bien qu'il me fût impossible de percevoir un mot. Je pensai : Il est mourant, je ne peux pas le sauver.

« Le lendemain même, comme si le sort jeté par le regard de Cruso sur la mer avait été rompu, un bâtiment de commerce appelé le *John Hobart*, faisant route vers Bristol avec un chargement de coton et d'indigo, mouilla au large de l'île et envoya à terre un petit détachement. Je n'en sus rien, jusqu'au moment où Vendredi fit irruption dans la hutte, s'empara précipitamment de ses harpons et repartit en courant vers les escarpements habités par les singes. Je sortis alors, je vis le navire en contrebas, les marins dans le gréement, les rames de la chaloupe plongeant dans les vagues, et, poussant un grand cri de joie, je tombai à genoux.

« Des étrangers étaient entrés dans le royaume de Cruso, mais il en eut le premier indice lorsque trois marins le soulevèrent de son lit, le posèrent sur une litière et entreprirent de le descendre le long du chemin jusqu'au rivage ; même alors, sans doute crut-il que tout cela n'était qu'un rêve. Mais lorsqu'il fut hissé à bord du *Hobart*, lorsqu'il sentit l'odeur du goudron, lorsqu'il entendit le craquement des membrures, il revint à lui et s'efforça de se libérer avec une telle vigueur qu'il fallut des hommes forts pour le maîtriser et le porter en bas.

« “Il y a une autre personne sur l'île, dis-je au capitaine. C'est un esclave noir, il se nomme Vendredi, et il s'est réfugié dans les escarpements au-dessus de la pointe nord. Rien de ce que vous direz ne le persuadera de se rendre, car il ne comprend pas les mots et n'a pas l'usage de la parole. Il faudra déployer beaucoup d'efforts pour s'emparer de lui. Néanmoins, je vous supplie d'envoyer de nouveau vos hommes à terre ; attendu que Vendredi est un esclave et un enfant, nous avons le devoir de prendre soin de lui en toutes choses, et de ne pas l'abandonner à une solitude pire que la mort.”

« Mon plaidoyer en faveur de Vendredi fut entendu. Un nouveau détachement fut envoyé à terre sous le commandement du second lieutenant, avec la consigne de ne faire aucun mal à Vendredi, qui n'était qu'un malheureux simple d'esprit, mais d'employer tous les moyens requis pour l'amener à bord.

Je proposai d'accompagner les hommes, mais le capitaine Smith ne le permit pas.

« Je restai donc assise avec le capitaine dans sa cabine, mangeai une assiettée de porc salé et de biscuit, ce qui me parut excellent après toute une année de poisson, bus un verre de madère, et lui contai mon histoire, comme je vous l'ai contée, récit qu'il écouta avec une grande attention.

« “C'est une histoire que vous devriez coucher par écrit et proposer aux libraires, insista-t-il ; jamais à ma connaissance il n'y a eu avant vous de femme de notre nation abandonnée sur une île déserte. Cela fera sensation.”

« Je secouai tristement la tête.

« “Telle que je vous la rapporte, mon histoire fait assez bien passer le temps, répondis-je ; mais le peu que je sais de l'écriture des livres me dit que son charme s'évanouira entièrement dès qu'elle sera imprimée dans toute sa simplicité. On perd en écrivant tout un aspect de vivacité que l'art seul peut remplacer, et de l'art, je n'en ai point.

« — Pour ce qui est de l'art, je ne peux me prononcer, n'étant qu'un marin, reprit le capitaine Smith ; mais vous pouvez y compter, les libraires engageront un homme pour arranger votre histoire, et ajouter aussi, çà et là, une touche de couleur.

« — Je ne veux pas que l'on dise de mensonges”, affirmai-je.

« Le capitaine sourit.

« “Sur ce point, je ne peux me porter garant d'eux, dit-il : ils font commerce de livres, et non de vérité.

« — J'aimerais mieux être l'auteur de ma propre histoire que de voir des mensonges dits à mon sujet, persistai-je ; si je ne peux pas me présenter comme l'auteur et jurer que mon histoire est vraie, quelle en sera la valeur ? J'aurais aussi bien pu l'avoir rêvée dans un lit douillet de Chichester.”

« À ce moment-là, nous fûmes appelés sur le pont. Les hommes du détachement étaient sur le chemin du retour, et à ma joie, je discernai parmi les marins la silhouette sombre de

Vendredi. “Vendredi, Vendredi !” lançai-je tandis que la barque accostait, tout en souriant pour lui montrer que tout allait bien, que les matelots étaient des amis et non des ennemis. Mais quand il fut amené à bord. Vendredi évita de croiser mon regard. Les épaules courbées, la tête baissée, il attendait le sort qui lui serait infligé. “Ne peut-on le conduire auprès de son maître ? demandai-je au capitaine ; quand il verra que l’on prend bien soin de M. Cruso, peut-être comprendra-t-il que nous n’avons pas de mauvais desseins.”

« Ainsi, cependant que l’on hissait les voiles et que l’on appareillait, j’emmenai Vendredi en bas, dans la cabine où reposait Cruso. “Voici ton maître, Vendredi, dis-je. Il dort ; il a pris une potion qui fait dormir. Tu le vois, ce sont de bonnes gens. Ils vont nous remmener en Angleterre, au pays de ton maître, et là-bas, tu seras libéré. Tu découvriras que la vie en Angleterre est préférable à tout ce que tu as connu sur l’île.”

« Je savais, bien sûr, que Vendredi ne comprenait pas le sens des mots. Mais je m’étais convaincue très tôt que Vendredi comprenait les inflexions, qu’il percevait la bienveillance d’une voix humaine quand cette bienveillance était sincère. Aussi continuai-je à lui parler, répétant sans cesse les mêmes mots, posant la main sur son bras pour l’apaiser ; je le guidai vers le chevet de son maître et je le fis mettre à genoux jusqu’au moment où je sentis le calme fondre sur nous, et où le marin qui nous escortait se mit à bâiller et à s’agiter.

« On convint que je dormirais dans la cabine de Cruso. Quant à Vendredi, j’intervins pour qu’il ne fût pas logé avec les matelots. “Il dormirait plus volontiers sur le plancher aux pieds de son maître que sur le lit le plus moelleux de la Chrétienté”, dis-je. Aussi Vendredi fut-il autorisé à dormir sous les traverses, à quelques pas de la porte de la cabine de Cruso ; ce fut à peine s’il quitta cette petite tanière pendant toute la durée du voyage, sauf lorsque je l’amenaïs auprès de son maître. À chaque fois que je lui parlais, je veillais à sourire et à lui toucher le bras, le traitant comme nous traitons un cheval effrayé. Car, je le voyais, le navire et les marins devaient réveiller en lui les souvenirs les plus sombres du temps où il avait été arraché au pays de ses pères et déporté comme captif vers le Nouveau Monde.

« On témoigna d'une grande civilité à notre égard pendant tout le voyage. Le chirurgien du navire visitait Cruso deux fois par jour, et, en le saignant, lui apporta beaucoup de soulagement. Mais en privé avec moi, il secouait la tête. "Votre mari s'affaiblit, disait-il ; je crains que nous ne soyons arrivés trop tard."

« (Il faut que je vous dise que le capitaine Smith m'avait suggéré d'appeler Cruso mon mari et d'affirmer que nous avions fait naufrage ensemble, afin de m'aplanir la voie aussi bien à bord que lorsque nous débarquerions en Angleterre. Si l'histoire de Bahia et des mutinés se répandait, disait-il, on ne comprendrait pas facilement quelle sorte de femme j'étais. Je ris lorsqu'il dit cela – quelle sorte de femme étais-je, en vérité ? –, mais je suivis son conseil, et tous, à bord, me connurent donc sous le nom de Mme Cruso.

« Un soir, au dîner – je mangeais tout ce temps à la table du capitaine –, il me murmura à l'oreille qu'il serait honoré si je consentais à lui rendre visite ensuite dans sa cabine, pour y prendre un verre de cordial. Je feignis de considérer son offre comme une simple galanterie, et je n'y allai pas. Il ne me pressa pas davantage, et continua de se conduire aussi courtoisement qu'auparavant. En toutes choses, je trouvai en lui un véritable gentilhomme, bien qu'il ne fût que simple patron d'un navire de commerce et, me dit-il, fils de colporteur.)

« J'apportais ses repas à Cruso dans son lit et je le persuadais de manger comme s'il avait été un enfant. Il semblait parfois savoir où il était, d'autres fois non. Une nuit, l'entendant se lever, j'allumai une chandelle et je le vis debout à la porte de la cabine, s'y appuyant de tout son poids, ne comprenant pas qu'elle s'ouvrait vers l'intérieur. J'allai à lui et le touchai ; son visage était trempé de larmes. "Viens, mon Cruso", murmurai-je ; je le ramenai à sa couchette, et l'apaisai jusqu'au moment où il se rendormit.

« Je crois que, sur l'île, Cruso aurait pu se défaire encore une fois de la fièvre, comme tant de fois auparavant. Car bien qu'il ne fût plus jeune, il était vigoureux. Mais là, il se mourait de tristesse, de la tristesse la plus extrême. À chaque jour qui

passait il se trouvait porté plus loin du royaume après lequel il languissait, dont il ne retrouverait plus jamais le chemin. Il était prisonnier, et moi, malgré moi, j'étais sa geôlière.

« Parfois, dans son sommeil, il marmonnait en portugais, comme il semblait toujours le faire quand le passé ancien lui revenait. Je lui prenais alors la main, ou je m'allongeais à son côté et je lui parlais. “Te rappelles-tu, mon Cruso, lui disais-je, quand la grande tempête avait emporté notre toit, comment, la nuit, de notre lit, nous regardions les étoiles filantes, et comment nous nous réveillions dans la lumière éclatante de la lune, croyant qu'il faisait jour ? En Angleterre, nous aurons au-dessus de nos têtes un toit qu'aucun vent ne pourra arracher. Mais ne te semblait-il pas que la lune de notre île était plus grande que la lune d'Angleterre, telle que tu te la rappelles, et que les étoiles étaient plus nombreuses ? Peut-être, là-bas, étions-nous plus proches de la lune, de même que nous étions à coup sûr plus proches du soleil.

« “Pourtant, poursuivais-je, si là-bas nous étions plus près des cieux, pourquoi y avait-il sur l'île si peu de chose que l'on pût qualifier d'extraordinaires ? Pourquoi n'y avait-il pas de fruits étranges, pas de serpents, pas de lions ? Pourquoi les cannibales ne sont-ils jamais venus ? Que dirons-nous aux gens de l'Angleterre quand ils nous demanderont de les divertir ?

« “Cruso”, dis-je (ce n'est pas la même nuit, c'est une autre nuit, nous sillonnons les vagues, le rocher d'Angleterre se rapproche d'instant en instant), “n'y a-t-il pas quelqu'un que tu as oublié au Brésil ? N'y a-t-il pas une sœur qui attend ton retour sur tes terres brésiliennes, et un intendant fidèle qui continue à tenir les comptes ? Ne pouvons-nous retourner auprès de ta sœur au Brésil, et dormir côte à côte dans des hamacs sous le grand ciel brésilien plein d'étoiles ?” Je m'allonge contre Cruso ; du bout de la langue, je suis le contour spiralé et velu de son oreille. Je frotte mes joues contre ses moustaches rudes ; je m'étale sur lui, je caresse son corps de mes cuisses. Je murmure ; “Je nage en toi, mon Cruso” ; et je nage. Il est grand, je suis grande. Ainsi nous accouplons-nous : nage, escalade maladroite, murmures.

« Quelquefois, je parle de l'île. "Nous irons voir un marchand de grains, je te le promets, mon Cruso, dis-je. Nous achèterons un sac de blé, du meilleur blé. Nous embarquerons à nouveau pour les Amériques, une tempête nous fera dévier, et nous jettera sur ton île. Nous ensemerons les terrasses et nous les ferons fleurir. Tout cela, nous le ferons."

« Ce ne sont pas tant les mots que la ferveur que je mets à les prononcer : Cruso me prend la main entre ses énormes mains osseuses, il la porte à ses lèvres, il pleure.

« Nous étions encore à trois jours du port lorsque Cruso mourut. Je dormais près de lui dans la couchette étroite, et dans la nuit je l'entendis pousser un long soupir ; ensuite je sentis ses jambes se refroidir, j'allumai la chandelle et je me mis à frictionner ses tempes et ses poignets ; mais il était déjà parti. Je sortis alors pour parler à Vendredi. "Ton maître est mort, Vendredi", murmurai-je.

« Vendredi était couché dans son petit réduit, enveloppé dans la vieille capote que le chirurgien lui avait trouvée. Ses yeux brillèrent à la lueur de la chandelle, mais il ne bougea pas. Savait-il ce que c'était que la mort ? Aucun homme n'était mort sur son île depuis le commencement des temps. Savait-il que, comme les bêtes, nous étions sujets à la mort ? Je tendis une main, mais il ne voulut pas la prendre. Je sus donc qu'il savait quelque chose ; mais ce qu'il savait, je n'en savais rien.

« Les funérailles de Cruso eurent lieu le lendemain. L'équipage se tenait debout, tête nue ; le capitaine dit une prière, deux marins firent basculer la civière, et les restes de Cruso, enfermés dans un linceul de toile cousue dont le dernier point passait dans son nez (je vis un homme faire ce dernier point, et Vendredi aussi le vit), le tout entouré d'une grosse chaîne, glissèrent dans les vagues. D'un bout à l'autre de la cérémonie, je sentis posés sur moi les yeux curieux des marins (j'étais rarement venue sur le pont). À coup sûr, j'offrais un étrange spectacle, avec la capote d'une couleur foncée que j'avais empruntée au capitaine, un pantalon de marin et des sandales en peau de singe. Me prenaient-ils vraiment pour la femme de Cruso, ou avaient-ils déjà entendu parler – les racontars vont bon train dans les tavernes de marins – de

l'Anglaise de Bahia abandonnée en plein Atlantique par des mutinés portugais ? À vos yeux, M. Foe, suis-je Mme Cruso ou une audacieuse aventurière ? Pensez-en ce que vous pourrez penser, je suis celle qui a partagé le lit de Cruso et qui a fermé les yeux de Cruso, et je suis aussi celle qui a la disposition de tout ce que Cruso laisse derrière lui, c'est-à-dire l'histoire de son île. »

II

15 avril

« Nous sommes maintenant établis dans un logement de Clock Lane, près de Long Acre. Je suis connue sous le nom de Mme Cruso, ce dont il faut que vous vous souveniez. J'ai une chambre au deuxième étage. Vendredi a un lit au cellier, où je lui apporte ses repas. Je n'aurais pu en aucun cas l'abandonner sur l'île. Cependant, il n'a que faire dans une grande ville. Son trouble et sa détresse quand je l'ai guidé à travers les rues samedi dernier m'ont fendu le cœur.

« Notre logement coûte en tout cinq shillings par semaine. Quelle que soit la somme que vous enverrez, je vous en serai reconnaissante.

« J'ai rédigé aussi bien que j'ai pu le récit du temps que nous avons passé sur l'île, et je le joins à cette lettre. C'est une piètre chose, qui va clopin-clopat (je parle du récit, et non du temps qu'il évoque) : "le lendemain", tel en est le refrain, "le lendemain... le lendemain", mais vous saurez l'arranger.

« Vous vous demanderez comment je vous ai choisi, alors que voici une semaine je ne connaissais même pas votre nom. Je l'avoue, la première fois que j'ai posé les yeux sur vous, je vous ai pris pour un homme de loi ou un négociant. Mais une autre servante m'a dit à ce moment-là que vous étiez M. Foe, l'auteur qui avait recueilli tant de confessions, et que vous aviez la réputation de préserver les secrets. Il pleuvait (vous rappelez-vous ?) ; vous vous êtes arrêté sur le seuil pour attacher votre cape, et je suis sortie à mon tour, fermant la porte derrière moi.

« "Vous me trouverez bien audacieuse, monsieur", dis-je (telles furent mes paroles, des paroles audacieuses).

« Vous m'avez dévisagée sans me répondre, et je me suis dit : quel art y a-t-il à entendre des confessions ? – il y a autant

d'art chez l'araignée qui guette et qui attend.

« “Me donnerez-vous un instant de votre temps : je cherche une nouvelle situation.

« — Nous cherchons tous de même une nouvelle situation, répondîtes-vous.

« — Mais j'ai un serviteur qui est à ma charge, un Nègre, qui ne trouvera jamais de situation parce qu'il n'a plus de langue, dis-je ; j'espérais que vous auriez une place pour moi, et pour lui aussi, dans votre établissement.”

« Mes cheveux se trouvaient maintenant trempés, je n'avais même pas de châte. La pluie dégoulinait du bord de votre chapeau.

« “Je suis employée ici, mais j'ai connu des jours meilleurs, poursuivis-je ; jamais auparavant vous n'avez entendu une histoire comme la mienne. Je suis nouvellement revenue de régions lointaines. J'ai été abandonnée sur une île déserte. Et là, j'ai été la compagne d'un homme singulier.”

« Le sourire qui m'est venu alors ne vous était pas destiné ; je souriais de ce que j'allais dire.

« “Je suis une incarnation de la fortune, M. Foe. Je suis la bonne fortune que nous espérons toujours.”

« Était-ce de l'effronterie de dire cela ? Était-ce de l'effronterie de sourire ? Était-ce cette effronterie qui a suscité votre intérêt ? »

20 avril

« Je vous remercie des trois guinées. J'ai acheté à Vendredi un justaucorps de charretier, en laine, ainsi que des chausses de laine. Si vous avez du linge de corps en trop, il serait le bienvenu. Vendredi supporte les vêtements sans protester, mais refuse encore de porter des souliers.

« Ne pouvez-vous nous accueillir dans votre maison ? Pourquoi me tenez-vous à l'écart ? Ne pouvez-vous me prendre pour votre service particulier et engager Vendredi comme jardinier ?

« Je monte l'escalier (c'est une haute maison, haute et spacieuse, avec plusieurs volées d'escalier) et je frappe à la porte. Vous êtes assis à une table, le dos tourné vers moi, une couverture sur les genoux, les pieds chaussés de pantoufles, contemplant les prés au-dehors, plongé dans vos pensées, vous caressant le menton de votre plume, attendant que je pose le plateau et que je me retire. Sur le plateau, il y a un verre d'eau chaude dans lequel j'ai pressé un cédrat, et deux rôties beurrées. Vous appelez ce repas votre premier déjeuner.

« La chambre est à peine meublée. À la vérité, ce n'est pas une chambre, mais une partie du grenier où vous vous retirez par amour du silence. La table et la chaise sont posées sur une estrade faite de planches, devant la fenêtre. De la porte du grenier jusqu'à cette estrade, des planches forment une passerelle étroite.

Il n'y a autrement que les solives, sur lesquelles on marche à ses risques et périls, les poutres et, au-dessus, les ardoises grises du toit. Le sol est couvert d'une couche épaisse de poussière ; quand le vent s'engouffre sous l'avancée du toit, il se forme des tourbillons de poussière, et l'on entend comme des gémissements provenant des coins de la pièce. Il y a aussi des souris. Avant de descendre, vous devez serrer vos papiers pour les préserver des souris. Le matin, vous balayez les crottes qu'elles ont laissées sur la table.

« Le verre de la vitre est marqué d'une onde. En remuant la tête, vous pouvez déplacer cette onde, la faire passer sur les vaches qui broutent dans la pâture, sur les labours qui s'étendent plus loin, sur la rangée de peupliers, et la faire monter dans le ciel.

« Je vois en vous un timonier qui guide la maison, ce grand ponton, à travers les nuits et les jours, et cherche à l'horizon des signes de tempête.

« Vos papiers sont rangés dans un coffre, près de la table. L'histoire de l'île de Cruso ira là, page après page, à mesure que vous l'écrirez, rejoignant un tas de papiers divers : un recensement des mendiants de Londres, des décomptes de la mortalité au temps de la grande peste, des récits de voyages aux confins de l'Écosse, la relation d'apparitions étranges et

surprenantes, des bilans du commerce lainier, un mémoire portant sur la vie et les opinions de Dickory Cronke (qui est-ce ?) ; également, des récits de navigations vers le Nouveau Monde, des souvenirs de captivité chez les Maures, des chroniques des guerres aux Pays-Bas, les confessions de criminels illustres, et une multitude de récits de naufragés, dont la plupart, à ce que je devine, sont criblés de mensonges.

« Quand j'étais sur l'île, je n'aspirais qu'à être ailleurs, ou, pour reprendre le mot que j'utilisais alors, à être sauvée. Mais aujourd'hui, je me sens animée d'un désir que je pensais ne jamais devoir ressentir. Je ferme les yeux et mon âme prend congé de moi, elle vole par-dessus les maisons et les rues, les bois et les prés, pour regagner notre ancien foyer, celui que je partageais avec Cruso. Vous ne pourrez comprendre ce désir, après tout ce que j'ai dit sur la vie morne que nous menions là-bas. J'aurais peut-être dû parler plus longuement du plaisir que je prenais à marcher pieds nus dans le sable frais de l'enclos, parler davantage des oiseaux, des petits oiseaux de maintes espèces dont je n'ai jamais su le nom, et que j'appelais moineaux faute d'un meilleur nom. Qui, sinon Cruso qui n'est plus, pourrait vous conter véridiquement l'histoire de Cruso ? J'aurais dû moins parler de lui, et plus de moi-même. Comment, pour commencer, est-il advenu que ma fille fût perdue, et comment, à sa suite, ai-je atteint Bahia ? Comment ai-je survécu parmi des étrangers au long de ces deux longues années ? Ai-je vécu seulement dans une chambre meublée, comme je l'ai dit ? Bahia était-elle une île dans l'océan de la forêt brésilienne, et ma chambre une île solitaire au cœur de Bahia ? Qui était le capitaine à qui il échut de dériver pour toujours dans les mers australes, revêtu de glace ? Je n'ai rien rapporté de l'île de Cruso, pas une plume, pas un dé à coudre de sable. Je n'ai gardé que mes sandales. Quand je réfléchis à mon histoire, j'ai l'impression de n'avoir existé que comme celle qui vint, celle qui fut témoin, celle qui voulait partir : un être sans substance, un fantôme côtoyant le corps véritable de Cruso. Est-ce que tel est le sort de tous les conteurs ? J'étais pourtant un corps, tout autant que Cruso. Je mangeais, je buvais ; je dormais, je m'éveillais ; je désirais. L'île était à Cruso (mais de quel droit ? selon la loi des îles ? cette loi existe-t-elle ?) ; pourtant je vivais là, moi aussi, je n'étais pas

un oiseau de passage, un fou ou un albatros, pour survoler l'île une fois, plonger le bout de l'aile dans ses eaux, et prendre à nouveau mon essor au-dessus de l'océan sans limites. Rendez-moi la substance que j'ai perdue, M. Foe : voilà ma prière. Car, bien que mon récit dise la vérité, il ne donne pas la substance de la vérité (je le vois clairement, inutile de prétendre qu'il en est autrement). Pour dire la vérité avec toute sa substance il faut avoir la paix, et un fauteuil confortable loin de toute distraction, et une fenêtre par laquelle le regard peut porter au loin ; et puis il faut ce don qui permet de voir des vagues quand ce sont des prés qui s'étendent devant vous, et de sentir le soleil des tropiques alors qu'il fait froid ; et trouver au bout de ses doigts les mots qui peuvent s'emparer de la vision avant qu'elle ne s'évanouisse. Tout cela, je ne l'ai pas, tout cela, vous l'avez. »

21 avril

« Dans ma lettre d'hier, j'ai semblé, peut-être, me moquer de l'art d'écrire. Je vous demande pardon : j'ai été injuste. Croyez-moi, quand je vous imagine peinant dans votre grenier pour donner la vie à vos voleurs, à vos courtisanes, à vos grenadiers, il y a des fois où mon cœur est étreint d'une pitié douloureuse et où mon seul désir est de servir. Je vous vois (pardonnez-moi la comparaison) comme une bête de somme, et votre maison comme un lourd chariot que vous êtes condamné à traîner, un chariot plein de tables, de chaises, d'armoires, et par-dessus tout cela une femme (je ne sais même pas si vous avez une femme !), des enfants ingrats, des domestiques oisifs, des chats, des chiens, qui, tous, mangent vos victuailles, brûlent votre charbon, bâillent et rient, indifférents à votre labeur. Tôt le matin, couchée dans la tiédeur de mon lit, il me semble entendre le bruit de vos pas traînants tandis que, drapé dans une couverture, vous gravissez l'escalier qui mène à votre grenier. Vous vous asseyez, respirant péniblement, vous allumez la lampe, vous fermez vos yeux d'un froncement et vous entreprenez de retrouver à tâtons votre chemin jusqu'au lieu où vous étiez la veille au soir, dans l'obscurité et le froid, sous la pluie, par-dessus les prés où des moutons sont blottis les uns contre les autres, par-

dessus les forêts, par-dessus les mers, jusqu'aux Flandres ou en tout autre endroit où vos capitaines et grenadiers doivent maintenant se mettre en mouvement et entamer un nouveau jour de leur vie, tandis que dans chaque coin du grenier les souris vous regardent, remuant leurs moustaches. Même le dimanche, le travail continue comme si des régiments entiers de fantassins risquaient de sombrer dans un sommeil éternel s'ils n'étaient pas réveillés chaque jour et envoyés au combat. En proie à un refroidissement vous allez de l'avant, vaille que vaille, emmitouflé dans des écharpes, ne cessant de vous moucher, de cracher, de tousser. Vous êtes quelquefois si las que la lumière de la bougie ondule devant vos yeux. Vous posez votre tête sur vos bras et, en un instant, vous voilà endormi ; une balafre noire marque le papier, là où la plume vous a échappé des mains. Votre bouche s'ouvre mollement, vous faites entendre un léger ronflement, votre odeur (pardonnez-moi encore une fois) est celle d'un vieil homme. Comme je voudrais qu'il soit en mon pouvoir de vous aider, M. Foe ! Fermant les yeux, je rassemble mes forces et je produis une vision de l'île que je destine à se former devant vous comme un corps substantiel, avec ses oiseaux, ses puces, ses poissons de toutes les nuances, ses lézards prenant le soleil, faisant jaillir leur langue noire, ses rochers couverts d'anatifes, la pluie qui tambourine sur les palmes du toit, et le vent, le vent incessant : de façon que vous puissiez vous en inspirer chaque fois que le besoin s'en fera sentir. »

25 avril

« Vous avez demandé comment il se pouvait que Cruso n'eût pas pris un seul mousquet dans l'épave ; comment un homme qui avait si peur des cannibales avait pu négliger de s'armer.

« Cruso ne m'a jamais montré l'endroit où gisait l'épave, mais j'ai la conviction qu'elle se trouvait, et qu'elle se trouve encore, dans les eaux profondes du nord de l'île, au pied des falaises. Au plus fort de la tempête, Cruso se jeta à la mer en compagnie du jeune Vendredi, et peut-être aussi d'autres camarades de bord ; mais ils furent tous deux les seuls à être

sauvés, grâce à une grande vague qui les prit et les porta jusqu'au rivage. Je pose maintenant la question : Comment garder de la poudre au sec en plein cœur d'une vague ? Et de plus : Pourquoi un homme s'efforcerait-il de garder un mousquet quand c'est à peine s'il espère garder la vie sauve ? Quant aux cannibales, je ne suis pas persuadée, malgré les craintes de Cruso, qu'il y ait des cannibales dans ces océans. Vous pourrez répondre à juste titre que, de même que nul ne s'attend à voir des requins danser dans les vagues, de même nous ne devrions pas nous attendre à voir des cannibales danser sur la plage ; que les cannibales appartiennent à la nuit de même que les requins appartiennent aux profondeurs. Je dirai simplement ceci : J'écris ce que j'ai vu. Je n'ai pas vu de cannibales ; s'ils venaient après la tombée de la nuit pour repartir avant l'aube, ils ne laissaient pas de traces derrière eux.

« La nuit dernière j'ai rêvé de la mort de Cruso, et je me suis éveillée les joues ruisselantes de larmes. Longtemps je suis restée étendue sans que le chagrin se dissipe de mon cœur. Puis je suis descendue jusqu'à notre petite cour, derrière Clock Lane. Il ne faisait pas encore jour ; le ciel était clair. Sous ces mêmes étoiles tranquilles, songeais-je, flotte l'île où nous vivions ; et sur cette île il y a une hutte, et dans la hutte une couche d'herbe moelleuse qui porte peut-être encore l'empreinte, plus faible chaque jour, de mon corps. Jour après jour, le vent grignote le toit et les herbes envahissent les terrasses. Dans un an, dans dix ans, plus rien ne restera debout, rien que des bouts de bois disposés en rond, indiquant l'endroit où se dressait la hutte, et, pour les terrasses, rien que les murs. De ces murs, ils diront : Voici des murs cannibales, les ruines d'une ville cannibale, remontant à l'âge d'or des cannibales. Qui en effet pourrait croire qu'ils ont été bâtis par un homme et un esclave, dans l'espoir qu'un jour un voyageur leur apporterait un sac de blé à semer ?

« Selon vous, il aurait mieux valu que Cruso préserve non seulement un mousquet, de la poudre et des balles, mais aussi un coffre de charpentier, et qu'il fabrique un bateau. Je ne voudrais pas me montrer chicaneuse, mais nous vivions sur une île si balayée par le vent qu'on n'y trouvait pas un arbre

qui ne fût tordu et penché. Nous aurions pu bâtir un radeau, et encore aurait-il été tout de guingois, mais certainement pas un bateau.

« Vous avez aussi demandé à voir le costume en peau de singe de Cruso. Hélas, ces habits ont été pris dans notre cabine et jetés par-dessus bord par des marins ignorants. Si vous le désirez, je ferai des dessins nous représentant tels que nous étions sur l'île, vêtus de nos vêtements.

« Quant à la vareuse et au pantalon de marin que je portais sur le navire, je les ai donnés à Vendredi. Il a de surcroît son justaucorps et sa capote. Son cellier donne sur la cour : il est donc libre de se promener comme il lui plaît. Mais il ne sort que rarement, étant trop craintif. Je ne sais comment il occupe son temps, car le cellier est vide à l'exception de sa couchette, de la caisse à charbon et de quelques morceaux de meubles brisés.

« De toute évidence, pourtant, le bruit selon lequel il y aurait un cannibale dans Clock Lane s'est répandu, car j'ai trouvé hier à la porte du cellier trois petits garçons qui épiaient Vendredi. Je les ai chassés, après quoi ils se sont campés au bout de la ruelle en fredonnant ce qui suit : "Vendredi le cannibale, as-tu mangé ta maman aujourd'hui ?"

« Vendredi vieillit avant l'heure, comme un chien qui passe sa vie enfermé. Moi aussi, ayant vécu avec un vieillard et dormi dans son lit, je suis devenue vieille. Il m'arrive de penser que je suis veuve. S'il avait laissé une épouse au Brésil, nous serions sœurs, elle et moi, en quelque sorte.

« J'ai l'usage de la buanderie deux matinées par semaine, et je transforme Vendredi en blanchisseur : sinon, l'oisiveté le détruira. Je l'installe devant le lavoir, vêtu de ses habits de marin, pieds nus, comme toujours, sur le sol froid (il refuse de porter des souliers). "Regarde-moi, Vendredi !" dis-je : je commence à savonner un jupon (il faut lui faire découvrir le savon, il n'y a jamais eu de savon dans sa vie auparavant : sur l'île, nous utilisions de la cendre ou du sable) et je le frotte sur la planche à laver. "Et maintenant *fais*, Vendredi !" dis-je en m'écartant. *Regarde* et *Fais* : ce sont mes deux mots principaux avec Vendredi, et j'obtiens grâce à eux beaucoup de

résultats. C'est une déchéance terrible, je le sais, après la liberté de l'île où il pouvait errer tout le long du jour, dénicher des œufs d'oiseaux, harponner du poisson, lorsqu'il n'était pas requis aux terrasses. Mais n'est-il pas préférable d'acquérir des savoir-faire utiles que de passer la journée couché dans un cellier à penser à je ne sais quoi ?

« Cruso refusait de l'instruire parce que, disait-il, Vendredi n'avait pas besoin des mots. Mais Cruso se trompait. La vie sur l'île, avant mon arrivée, aurait été moins morne s'il avait appris à Vendredi à comprendre ce qu'il voulait dire, et s'il avait élaboré des procédés par lesquels Vendredi pût exprimer ce qu'il voulait lui-même dire, au moyen par exemple de certains gestes des mains ou en disposant des galets selon des motifs représentant des mots. Cruso aurait pu alors parler à Vendredi à sa façon, et Vendredi lui aurait répondu à la sienne, et bien des heures vides auraient été occupées. Il m'est en effet impossible de croire que la vie menée par Vendredi avant de tomber entre les mains de Cruso était dénuée d'intérêt, même s'il n'était qu'un enfant. Je donnerais beaucoup pour savoir la vérité sur sa capture par les marchands d'esclaves et sur la façon dont il a perdu sa langue.

« Il s'est pris d'un grand amour pour la bouillie d'avoine, dont il avale autant en l'espace d'une journée qu'il en faudrait pour nourrir une douzaine d'Écossais. À trop manger et à rester au lit, il devient stupide. Quand on le voit, la peau du ventre aussi tendue que celle d'un tambour, le jarret maigre, indolent, jamais on ne croirait que ce même homme, il y a si peu de mois, se tenait en équilibre sur les rochers, entouré d'embruns dansants, les membres luisants au soleil, le harpon levé, prêt à frapper un poisson en un instant.

« Pendant qu'il travaille, je lui enseigne le nom des choses. Je brandis une cuiller en disant : "Cuiller, Vendredi !" après quoi je lui mets la cuiller en main. Je dis ensuite : "Cuiller !" tout en tendant la main pour recevoir la cuiller, espérant qu'ainsi, avec le temps, le mot *cuiller* lui résonnera dans l'esprit qu'il le veuille ou non chaque fois qu'il aura une cuiller sous les yeux.

« Ce que je crains surtout, c'est qu'au bout de tant d'années sans langage la notion même de langage lui ait échappé. Quand je lui retire la cuiller des mains (mais pour lui, est-ce vraiment une cuiller, ou une chose parmi tant d'autres ? – je ne sais), comment puis-je être sûre que, pour lui, je ne caquette pas à la façon d'une pie ou d'un singe, pour le plaisir d'entendre le bruit que je fais, de sentir le libre mouvement de ma langue, comme il trouvait lui-même naguère du plaisir à jouer de la flûte ? Et lorsqu'on a affaire à un enfant engourdi, on peut lui tordre le bras ou lui pincer l'oreille jusqu'à ce qu'enfin il répète après nous : *Cuiller*, mais que puis-je faire avec Vendredi ? Je dis : "Cuiller, Vendredi !" ; je dis : "Fourchette ! Couteau !" Je pense à la racine de sa langue, enfermée derrière ces lèvres épaisses comme un crapaud dans un éternel hiver, et je frémis. "Balai, Vendredi !" : je fais le geste de balayer, et je lui mets de force le balai dans la main.

« Ou bien : j'apporte un livre dans la buanderie. "Ceci est un livre. Vendredi, dis-je. On y trouve une histoire écrite par le célèbre M. Foe. Tu ne connais pas ce monsieur, mais en ce moment même il est occupé à écrire une autre histoire, qui est ton histoire, celle de ton maître, et la mienne. M. Foe ne t'a pas rencontré, mais il sait qui tu es, parce que je lui ai parlé de toi, en me servant de mots. C'est un aspect de la magie des mots. Par l'intermédiaire de mots, j'ai donné à M. Foe des renseignements sur toi, sur M. Cruso, sur l'année que j'ai passée sur l'île et sur les années que vous y avez passées seuls, M. Cruso et toi, aussi bien que je pouvais le faire ; et doté de tous ces renseignements, M. Foe les assemble pour créer une histoire qui nous rendra célèbres dans tout le pays, et riches de surcroît. Tu n'auras plus besoin de vivre dans un cellier. Tu auras de l'argent, de quoi t'offrir le voyage d'Afrique ou du Brésil, selon ce que ton désir te dictera, chargé de cadeaux magnifiques, et tu retrouveras tes parents, s'ils se souviennent de toi, tu te marieras enfin et tu auras des enfants, des fils et des filles. Et je te donnerai ton exemplaire personnel de notre livre, relié en peau, pour que tu l'emportes avec toi. Je te montrerai comment y tracer ton nom, page après page, pour que tes enfants voient que leur père est connu dans toutes les parties du monde où l'on lit des livres. L'écriture n'est-elle pas

une belle chose, Vendredi ? N'es-tu pas plein de joie à l'idée qu'en quelque sorte tu vivras éternellement ?

« Vous ayant ainsi présenté, j'ouvre votre livre et j'en fais la lecture à Vendredi : "C'est l'histoire de Mme Veal, une autre personne obscure que M. Foe a rendue célèbre grâce à l'écriture, dis-je. Hélas, nous ne rencontrerons jamais Mme Veal, car elle est décédée ; quant à son amie, Mme Barfield, elle vit à Cantorbéry, ville située à quelque distance au sud du lieu où nous sommes sur cette île nommée la Grande-Bretagne ; je doute que nous nous y rendions un jour."

« Tout au long de mon bavardage, Vendredi ne cesse de travailler à la planche à laver. Je ne m'attends pas à ce qu'il donne des signes de compréhension. Il me suffit d'espérer que, si je bourre de mots l'air qui l'entoure, des souvenirs qui avaient disparu sous le règne de Cruso renaîtront en lui, et que retrouvant ces souvenirs il reconnaîtra que, vivre en silence, c'est vivre comme les baleines, ces énormes forteresses de chair qui flottent à des lieues les unes des autres, ou comme les araignées, dont chacune est seule au cœur de sa toile, qui représente pour elle le monde entier. Vendredi a peut-être perdu sa langue, mais il n'a pas perdu ses oreilles – c'est ce que je me dis. Vendredi peut encore capter par l'oreille toute la richesse accumulée dans les contes et les histoires et apprendre ainsi que le monde n'est pas, comme l'île aurait pu le lui faire croire, un lieu désert et silencieux (les conteurs sont-ils les comptables d'un trésor de souvenirs ? Qu'en pensez-vous ?).

« Je regarde ses orteils se recroqueviller sur les planches ou sur les dalles et je sais qu'il se languit de la douceur de la terre sous les pieds. Comme je voudrais qu'il y ait un jardin où je puisse l'emmener ! Ne pourrions-nous pas, lui et moi, nous rendre à votre jardin de Stoke Newington ? Nous serions aussi discrets que des fantômes. "Bêche, Vendredi !" murmurerai-je en lui tendant la bêche ; et ensuite : "Creuse !" – c'est un mot que son maître lui a enseigné. "Retourne la terre, empile les mauvaises herbes pour les brûler. Tâte la bêche. N'est-ce pas un bel outil bien affûté ? C'est une bêche anglaise, fabriquée dans une forge anglaise."

« Regardant alors sa main empoigner la bêche, regardant ses yeux, je cherche un signe, aussi ténu soit-il, qui m'indique qu'il comprend mon dessein : il ne s'agit pas de faire désherber les plates-bandes (je suis sûre que vous avez votre propre jardinier), ni même de l'arracher à l'oisiveté, ou, dans l'intérêt de sa santé, de le sortir de l'humidité de son cellier, mais de bâtir un pont de mots qui sera assez solide un jour pour qu'il puisse y passer et retourner au temps d'avant Cruso, au temps où il avait encore une langue, où il vivait immergé dans un brouhaha de mots sans plus y penser qu'un poisson dans l'eau ; et de là il pourra, dans la mesure de ses moyens, revenir par étape à l'univers de mots dans lequel nous vivons, vous, M. Foe et moi, et les autres.

« Ou bien : j'apporte vos cisailles et je lui montre comment les utiliser. "Ici, en Angleterre, dis-je, nous avons coutume de planter des haies pour marquer les limites de notre propriété. Sans doute cela ne serait-il pas possible dans les forêts d'Afrique. Mais ici nous plantons des haies et nous les taillons droit, pour que nos jardins soient nettement bornés." Je rogne la haie jusqu'à ce que Vendredi perçoive clairement ce que je fais ; je ne coupe pas la haie pour y frayer un passage, je ne la coupe pas à ras du sol, je coupe un de ses côtés de façon qu'il soit droit. "Et maintenant, Vendredi, prends les cisailles, dis-je. Coupe !" ; et Vendredi prend les cisailles et coupe suivant une ligne nette, comme je sais qu'il peut le faire, car il creuse de façon impeccable.

« Je me raconte à moi-même que je parle à Vendredi pour l'instruire et l'arracher ainsi aux ténèbres et au silence. Mais est-ce la vérité ? Certaines fois, la bienveillance m'abandonne et je me sers des mots simplement comme du moyen le plus rapide pour le soumettre à ma volonté. Ce sont des moments où je comprends pourquoi Cruso préférerait ne pas troubler son mutisme. Je comprends, à vrai dire, pourquoi d'aucuns choisissent de posséder des esclaves. Avez-vous moins bonne opinion de moi après cette confession ? »

28 avril

« Ma lettre du 25 m'est revenue sans avoir été ouverte. Il y a eu, je l'espère, une erreur facilement explicable. Je vous prie de la trouver ci-jointe. »

1^{er} mai

« Je me suis rendue à Stoke Newington et j'ai trouvé votre maison occupée par les huissiers. C'est une chose cruelle à dire, mais j'ai failli rire en découvrant que telle était la raison de votre silence, que vous ne vous désintéressiez pas de nous, que vous ne nous tourniez pas le dos. Je suis pourtant forcée de m'interroger : Où vais-je envoyer mes lettres ? Continuerez-vous à écrire notre histoire alors que vous vous cachez ? Subviendrez-vous toujours à nos besoins ? Sommes-nous, Vendredi et moi, les seuls personnages que vous ayez établis dans un logement pendant que vous écrivez leur histoire, ou y a-t-il un grand nombre de nos semblables dispersés dans tout Londres – vétérans des guerres d'Italie, maîtresses abandonnées, bandits repentants, voleurs prospères ? Comment ferez-vous pour vivre caché ? Avez-vous quelqu'un pour préparer vos repas et laver votre linge ? Vos voisins sont-ils dignes de confiance ? Souvenez-vous-en : les huissiers ont des espions partout. Prenez garde aux tavernes. Si vous êtes pourchassé, venez à Clock Lane. »

8 mai

« Je dois vous avouer qu'au cours de cette dernière semaine je suis allée deux fois chez vous dans l'espoir d'avoir des nouvelles. Soyez sans inquiétude. Je n'ai pas révélé mon identité à Mme Thrush. Je dis simplement que j'ai des messages pour vous, des messages de la plus haute importance. Lors de ma première visite, Mme Thrush m'a clairement laissé entendre qu'elle ne me croyait pas. Mais mon insistance ardente l'a convaincue. Elle a accepté mes lettres en me promettant d'en prendre le plus grand soin, ce qui est, je suppose, une façon de dire qu'elle va vous les envoyer. Ai-je raison ? Vous atteignent-elles ? Elle me confie le souci qu'elle a de votre santé et sa hâte de voir les huissiers partir.

« Les huissiers se sont installés dans votre bibliothèque. L'un d'eux dort sur le sofa, l'autre, apparemment, sur deux fauteuils assemblés. Ils se font apporter leurs repas du "King's Arms". Ils sont prêts à attendre un mois, deux mois, un an, disent-ils, pour intimer leur assignation. Un mois, je veux bien le croire, mais un an, non – ils ne savent pas comme cela peut être long, un an. Ce fut l'un d'eux, un odieux personnage nommé Wilkes, qui m'ouvrit la porte la deuxième fois. Il se figure que j'achemine des messages entre vous et Mme Thrush. Il m'a attrapée dans le couloir avant que je m'en aille et m'a parlé de la prison du Fleet, des hommes qui y ont passé leur vie entière abandonnés par leur famille, relégués sur une île déserte en plein cœur de la ville. Qui vous sauvera, M. Foe, si vous êtes arrêté et envoyé au Fleet ? Je croyais que vous aviez une femme, mais Mme Thrush dit que vous êtes veuf depuis bien des années.

« Votre bibliothèque pue la fumée de pipe. La porte du meuble le plus vaste est brisée, et le verre n'est même pas balayé. Mme Thrush dit que Wilkes et son ami ont passé la nuit dernière en compagnie d'une femme.

« Je suis rentrée à Clock Lane fort abattue. Parfois, j'ai le sentiment que ma force n'a pas de limites, que je peux vous porter sur mon dos, vous et vos infortunes, et les huissiers aussi, s'il le faut, et Vendredi, et Cruso, et l'île. Mais d'autres fois, une chape de lassitude s'abat sur moi, et je rêve d'être emportée vers une vie nouvelle dans une ville lointaine où je n'entendrais plus jamais votre nom ni celui de Cruso. Ne pouvez-vous pas vous hâter d'écrire, M. Foe, pour que Vendredi puisse être bientôt renvoyé en Afrique, pour que je sois, moi, libérée de la terne existence que je mène ? Il y a sûrement bien de l'ennui à vivre en cachette des huissiers, et l'écriture est une façon de passer le temps préférable à beaucoup d'autres. Le mémoire que j'ai rédigé à votre intention, je l'ai écrit assise sur mon lit, le papier posé sur un plateau que je tenais sur mes genoux, et je ne cessais en mon cœur de craindre que Vendredi ne décampât du cellier auquel il avait été consigné, qu'il ne partît se promener pour se perdre dans les dédales et les replis obscurs de Covent Garden. J'ai pourtant achevé ce mémoire en trois jours. L'enjeu du récit que

vous écrivez est plus grand, je l'admets, puisqu'il doit non seulement dire la vérité sur nous mais aussi plaire à ses lecteurs. Pourriez-vous cependant vous souvenir que ma vie reste tristement en suspens tant que vous n'aurez pas achevé d'écrire ? »

19 mai

« Les jours passent sans que j'aie de nouvelles de vous. Un parterre de pissenlits (ce sont toutes les fleurs que nous avons à Clock Lane) s'épanouit au pied du mur en dessous de ma fenêtre. Dès midi, il fait chaud dans ma chambre. J'étoufferai si, l'été venu, nous sommes encore enfermés. Je voudrais retrouver le plaisir de me promener en chemise, comme je le faisais sur l'île.

« Les trois guinées que vous aviez envoyées sont dépensées. Les vêtements pour Vendredi m'ont coûté cher. Le loyer de cette semaine n'a pas été payé. J'ai honte de descendre préparer notre pauvre souper de pois salés.

« À qui est destiné ce que j'écris ? Je sèche l'encre des pages et je les jette par la fenêtre. Que les lise qui voudra.

« La maison de Newington est fermée, Mme Thrush et les domestiques sont partis. Quand je prononce votre nom, les lèvres des voisins se resserrent. Que s'est-il passé ? Les huissiers ont-ils retrouvé votre trace ? Pourrez-vous continuer à écrire en prison ? »

29 mai

« Nous avons élu domicile dans votre maison, et c'est de là que j'écris. Cette nouvelle vous surprend-elle ? Il y avait déjà des toiles d'araignée sur les fenêtres ; nous les avons balayées. Nous ne dérangerons rien. À votre retour, nous disparaîtrons comme des fantômes, sans la moindre plainte.

« J'ai votre table pour m'y asseoir, votre fenêtre pour regarder au-dehors. J'écris sur votre papier avec votre plume,

et les feuilles, une fois terminées, vont dans votre coffre. Votre vie continue donc à être vécue, bien que vous soyez parti.

« Je ne manque que de lumière. Il ne reste pas une chandelle dans toute la maison. Mais c'est peut-être une bénédiction. Puisque nous devons garder les rideaux tirés, nous nous habituerons à vivre le jour dans la pénombre, la nuit dans l'obscurité.

« Ce n'est pas en tous points comme je l'imaginais. La table sur laquelle je pensais que vous écriviez n'est pas une table mais un bureau. La fenêtre ne donne pas sur des bois et des prés, mais sur votre jardin. Aucune onde ne marque la vitre. Le coffre n'est pas un vrai coffre, mais une écritoire de voyage. La ressemblance est cependant assez grande. Est-ce que cela vous étonne autant que moi, cette correspondance entre les choses telles qu'elles sont et l'image que nous nous en faisons dans notre esprit ?

« Nous avons, Vendredi et moi, exploré votre jardin. Les massifs de fleurs sont tout à fait envahis par les mauvaises herbes, mais les carottes et les haricots sont prospères. Je mettrai Vendredi au désherbage.

« Nous vivons ici comme les plus humbles des parents pauvres. Votre beau linge est rangé à l'écart ; nous mangeons dans la vaisselle des domestiques. Voyez en moi la nièce d'un cousin issu de germain ayant subi des revers de fortune, à l'égard de qui vous n'avez que bien peu d'obligations.

« Je prie pour que vous n'ayez pas pris la décision de vous embarquer pour les colonies. Ma peur la plus terrible, c'est qu'une tempête atlantique dresse votre navire sur un de ces écueils qu'aucune carte ne signale et vous jette sur une île déserte.

« Il y a eu à Clock Lane, je l'avoue, une période où j'ai éprouvé beaucoup d'amertume à votre égard. Il s'est détourné de nous, me disais-je, aussi facilement que si nous étions deux de ses grenadiers des Flandres, en oubliant que, si ses grenadiers sombrent dans un sommeil enchanté à chaque fois qu'il s'absente, nous continuons, Vendredi et moi, à manger, à

boire et à nous ronger d'inquiétude. Il ne semblait exister pour moi d'autre issue que d'aller vivre dans la rue en mendiant, ou en volant, ou pire encore. Mais maintenant que nous sommes dans votre maison, la paix est revenue. Pourquoi en est-il ainsi, je n'en sais rien, mais j'éprouve vis-à-vis de cette maison – sur laquelle je n'avais jamais posé les yeux jusqu'au mois dernier – les sentiments que nous avons pour le foyer qui nous a vu naître. Tous ses renforcements, ses recoins, les cachettes inattendues que recèle son jardin ont pour moi quelque chose de familier, comme si au cours d'une enfance oubliée j'avais joué ici à cache-cache.

« Il y a dans ma vie une si grande part d'attente ! À Bahia, je ne faisais à peu près qu'attendre, bien qu'il m'arrivât quelquefois de ne pas savoir ce que j'attendais. Sur l'île, j'ai passé mon temps à attendre d'être sauvée. Ici, j'attends de vous voir apparaître, ou que soit écrit le livre qui me délivrera de Cruso et de Vendredi.

« Ce matin, je me suis assise à votre bureau (c'est l'après-midi maintenant, je suis assise au même bureau, j'y suis restée assise toute la journée) ; j'ai pris une feuille de papier vierge, j'ai plongé la plume dans l'encre – c'est votre plume, c'est votre encre, je le sais, mais la plume se met en quelque sorte à m'appartenir quand je m'en sers pour écrire, comme si c'était un prolongement de ma main –, et j'ai écrit en tête de la feuille : “La Naufragée. Ou la Narration Véridique d'une Année Passée sur une île Déserte. Avec Maints Détails Curieux Jamais Encore Relatés.” Puis j'ai fait une liste de tous les événements et détails curieux que je pouvais me remémorer au cours de cette année : la mutinerie et le meurtre sur le navire portugais, le château de Cruso, Cruso lui-même avec sa crinière de lion et ses vêtements en peau de singe, Vendredi, son esclave muet, les vastes terrasses qu'ils avaient édifiées, toutes dépourvues de végétation, la tempête terrible qui avait arraché le toit de notre maison et jonché les plages de poissons à l'agonie. Saisie d'un doute, j'ai pensé : Cela fait-il assez de détails curieux pour en tirer une histoire ? Combien de temps s'écoulera-t-il avant que je sois amenée à inventer d'autres détails encore plus curieux : la quête d'outils et de

mousquets dans le navire de Cruso ; la fabrication d'un bateau, ou au moins d'une embarcation, et une tentative pour voguer jusqu'au Continent ; le débarquement de cannibales sur l'île, suivi par une échauffourée et de nombreuses morts sanglantes ; enfin, l'arrivée d'un étranger aux cheveux d'or porteur d'un sac de blé, et l'ensemencement des terrasses ? Hélas, le jour viendra-t-il où nous pourrons narrer une histoire dénuée de détails curieux ?

« Il y a aussi l'affaire de la langue de Vendredi. Sur l'île, je m'étais résignée à ne jamais savoir comment Vendredi avait perdu sa langue, de même que je m'étais résignée à ne jamais savoir comment les singes avaient traversé la mer. Mais autant ce genre de résignation est possible dans la vie, autant il est impossible pour le conteur. Si je raconte mon histoire en gardant le silence sur la langue de Vendredi, cela ne vaudra pas mieux que si l'on mettait en vente un livre où des pages auraient tout bonnement été laissées en blanc. Mais la seule langue qui pourrait révéler le secret de Vendredi est la langue qu'il a perdue !

« Aussi ai-je fait ce matin deux dessins. Sur le premier, on voyait un homme vêtu d'un justaucorps, d'une culotte et d'un chapeau conique, avec des moustaches ébouriffées et de grands yeux de chat. On y voyait aussi, agenouillé devant lui, un homme noir nu à l'exception d'un caleçon, les mains derrière le dos (les mains étaient liées, mais on ne pouvait le voir). De la main gauche, le personnage moustachu tenait la langue vivante de l'autre ; de la main droite, il brandissait un couteau.

« Je vous décrirai le deuxième dessin dans un moment.

« J'ai descendu mes dessins dans le jardin pour les montrer à Vendredi. "Examine ces images, Vendredi, ai-je dit, et réponds-moi : Où est la vérité ?" J'ai tendu le premier. "Maître Cruso", ai-je dit en indiquant le personnage moustachu. "Vendredi", ai-je dit en indiquant le personnage agenouillé. "Couteau", ai-je dit en indiquant le couteau. "Cruso coupe la langue de Vendredi", ai-je dit ; et, tirant moi-même la langue, j'ai fait le geste de la couper. "Est-ce la vérité. Vendredi ?" ai-

je insisté en le regardant au fond des yeux : “Maître Cruso a coupé ta langue ?”

« (Vendredi ne savait peut-être pas le sens du mot *vérité*, ai-je réfléchi ; cependant, si mon dessin évoquait en lui un quelconque souvenir de la vérité, un nuage ne manquerait pas de voiler son regard ; car les yeux ne sont-ils pas dénommés à juste titre miroirs de l’âme ?)

« Pourtant, je parlais encore que je me mis à douter de moi-même. Car même si le regard de Vendredi se troublait, ne serait-ce pas parce que j’étais sortie de la maison à grands pas pour le forcer à regarder des images, chose que je n’avais jamais faite auparavant ? Le dessin lui-même ne risquait-il pas de semer en lui la confusion ? (En le regardant à nouveau, je m’aperçus à mon désarroi qu’on pouvait y voir en Cruso un père bienveillant mettant un morceau de poisson dans la bouche du petit Vendredi.) Et comment interpréterait-il le geste que j’avais eu de lui tirer la langue ? Qu’en serait-il si, parmi les cannibales de l’Afrique, tirer la langue avait le même sens que, chez nous, de tendre les lèvres ? Est-ce qu’à voir une femme vous tirer la langue sans que, de votre côté, vous ayez une langue à tirer pour lui répondre, il n’y aurait pas de quoi s’empourprer de honte ?

« Je sortis mon deuxième dessin. De nouveau, le petit Vendredi y était représenté, les bras tendus derrière lui, la bouche grande ouverte ; mais l’homme au couteau était maintenant un marchand d’esclaves, un grand homme noir portant un burnous, et le couteau était en forme de faucille. On voyait derrière ce Maure ondoyer les palmiers de l’Afrique. “Marchand d’esclaves, dis-je en indiquant l’homme. Un homme qui attrape les garçons et les vend comme esclaves. Est-ce un marchand d’esclaves qui t’a coupé la langue, Vendredi ? Est-ce un marchand d’esclaves ou est-ce Maître Cruso ?”

« Mais le regard de Vendredi était toujours aussi vide, et je commençai à me décourager. Comment savoir, après tout, s’il n’avait pas perdu sa langue à l’âge où l’on coupe les petits garçons chez les Juifs ; et, dans ce cas, comment aurait-il pu se rappeler sa mutilation ? Comment savoir s’il n’existe pas en

Afrique des tribus entières chez qui les hommes sont muets alors que le langage est réservé aux femmes ? Pourquoi n'en serait-il pas ainsi ? Le monde est plus divers que nous ne saurions jamais l'imaginer – c'est une des leçons que Bahia m'a apprises. Pourquoi n'existerait-il pas de telles tribus, pourquoi ne procréeraient-elles pas, ne prospéreraient-elles pas, ne connaîtraient-elles pas le bonheur ?

« Et même s'il y a vraiment eu un marchand d'esclaves, un marchand maure avec un couteau recourbé, est-ce que l'image que je donnais de lui ressemblait le moins du monde au Maure dont Vendredi se souvenait ? Les Maures sont-ils tous grands et vêtus de burnous blancs ? Peut-être le Maure donna-t-il à un fidèle esclave l'ordre de couper la langue aux captifs, un vieil esclave tout ratatiné vêtu d'un pagne. "Ceci représente-t-il avec exactitude l'homme qui t'a coupé la langue ?" – est-ce que Vendredi, à sa façon, a compris ainsi ma question ? Dans ce cas, pouvait-il répondre autre chose que Non ? Et même si l'homme qui lui coupa la langue fut réellement un Maure, son Maure mesurait sans doute un pouce de plus que le mien, ou un pouce de moins ; il était vêtu de noir ou de bleu, et non de blanc ; il était barbu et non glabre ; et ainsi de suite.

« Debout devant Vendredi, je déchirai donc lentement mes dessins. Un long silence s'abattit. Pour la première fois, je remarquai la longueur des doigts de Vendredi, pliés sur le manche de la bêche. "Ah, Vendredi ! m'exclamai-je. Le naufrage est un grand niveleur, et la misère aussi, mais nous ne sommes pas encore de niveau." Ensuite, n'ayant reçu aucune réponse, ne pouvant en attendre aucune, je continuai pourtant, épanchant tout ce que j'avais sur le cœur. "Je gâche ma vie pour toi, Vendredi, pour toi et ta stupide histoire. Je ne le dis pas pour te blesser : c'est la vérité. Quand je serai vieille, tout cela m'apparaîtra comme du temps mal utilisé, un temps où le temps m'a usée. Que faisons-nous ici, toi et moi, parmi les sobres bourgeois de Newington, à attendre un homme qui ne reviendra jamais ?"

« Si Vendredi avait été n'importe qui d'autre, j'aurais voulu qu'il me prît dans ses bras pour me consoler, car je m'étais rarement sentie aussi malheureuse. Mais Vendredi resta figé comme une statue. Je ne doute pas que chez les Africains les

sentiments humains de compassion soient aussi facilement éveillés que chez nous. Mais les années contre nature que Vendredi avait passées avec Cruso lui avaient amorti le cœur, le rendant froid, dépourvu de curiosité, comme un animal qui n'est préoccupé que par lui-même. »

1^{er} juin

« Pendant le règne des huissiers, comme vous le comprendrez, les voisins évitaient votre maison. Mais aujourd'hui il s'est présenté un gentilhomme qui m'a dit s'appeler M. Summers. J'ai jugé prudent de lui dire que j'étais la nouvelle intendante et que Vendredi était le jardinier. Mes paroles ont été, je crois, assez plausibles pour le convaincre que nous ne sommes pas des bohémiens qui, ayant trouvé par hasard une maison vide, s'y seraient installés. La maison elle-même est propre et bien tenue, y compris la bibliothèque, et Vendredi était à l'œuvre dans le jardin, aussi le mensonge ne semblait-il pas trop gros.

« Je me demande quelquefois si vous n'attendez pas impatiemment, dans votre quartier de Londres, d'apprendre que les naufragés se sont enfin esquivés et que vous êtes libre de rentrer chez vous. Avez-vous des espions qui coulent un regard par les fenêtres pour voir si nous occupons encore les lieux ? Passez-vous vous-même tous les jours devant la maison, déguisé de façon à être méconnaissable ? La vérité est-elle que votre cachette n'est pas dans les ruelles de Shoreditch ou de Whitechapel, comme nous le supposons tous, mais au cœur même de ce village ensoleillé ? M. Summers est-il des vôtres ? Avez-vous élu domicile dans son grenier où vous passez le temps à observer à la longue-vue la vie que nous menons ? S'il en est ainsi, vous me croirez quand je vous dirai que cette vie se distingue de moins en moins de la vie que nous menions sur l'île de Cruso. Je me réveille parfois sans savoir où je suis. Le monde est plein d'îles, dit un jour Cruso. Ces mots paraissent plus vrais de jour en jour.

« J'écris mes lettres, je les cache, je les jette dans la boîte. Un jour, quand nous serons partis, vous les en sortirez et vous les parcourrez. "Il aurait mieux valu qu'il n'y ait que

Cruso et Vendredi, marmonnerez-vous : C'eût été mieux sans la femme." Mais où seriez-vous sans la femme ? Cruso serait-il venu vous voir de son propre chef ? Auriez-vous pu inventer Cruso, Vendredi, l'île, ses puces, ses singes et ses lézards ? Je ne crois pas. Vos dons sont nombreux, mais l'invention n'en fait pas partie.

« Une inconnue observe la maison, une jeune fille. Elle passe des heures debout de l'autre côté de la rue, sans faire aucun effort pour se dissimuler. Des passants s'arrêtent et lui adressent la parole, mais elle les dédaigne. Je demande : Est-ce encore un espion des huissiers, ou est-ce vous qui l'avez envoyée pour nous guetter ? Elle porte une capuche et une cape grise, malgré la chaleur de l'été, et elle a un panier au bras.

« Je suis allée la trouver aujourd'hui ; c'est le quatrième jour de sa surveillance. "Voici une lettre pour vos maîtres", ai-je dit sans préambule ; et j'ai laissé tomber une lettre dans son panier. Elle a eu un regard surpris. Plus tard, j'ai trouvé la lettre glissée sous la porte, toujours scellée. Je l'avais adressée à Wilkes, l'huissier. Je me suis tenu le raisonnement suivant : si cette jeune fille était au service des huissiers, elle ne pourrait refuser de leur transmettre une lettre. J'ai donc fait un paquet de toutes les lettres que je vous avais écrites et je suis sortie une deuxième fois.

« C'était la fin de l'après-midi. Elle se dressait devant moi, raide comme une statue, enroulée dans sa cape.

« "Quand vous verrez M. Foe, donnez-lui ceci", dis-je en lui tendant les lettres. Elle secoua la tête. "Ne verrez-vous donc pas M. Foe ?" ai-je demandé. De nouveau, elle secoua la tête. "Qui êtes-vous ? Pourquoi surveillez-vous la maison de M. Foe ?" poursuivis-je, me demandant si j'avais affaire encore une fois à un être frappé de mutisme.

« Elle leva la tête.

« "Ne savez-vous pas qui je suis ?" dit-elle.

« Sa voix était sourde, ses lèvres tremblaient.

« “Je n’ai de ma vie posé les yeux sur vous”, dis-je.

« Le sang reflua de son visage.

« “Ce n’est pas vrai”, murmura-t-elle ; elle laissa tomber sa capuche et, d’un mouvement de tête, libéra ses cheveux qui étaient châains.

« “Apprenez-moi votre nom et j’en saurai plus long, dis-je.

« — Je me nomme Susan Barton”, murmura-t-elle ; je sus ainsi que je conversais avec une folle.

« “Et pourquoi surveillez-vous ma maison toute la journée, Susan Barton ? demandai-je en prenant soin de parler d’une voix égale.

« — Pour vous parler, répondit-elle.

« — Et comment me nomme-t-on ?

« — On vous nomme aussi Susan Barton.

« — Et qui vous envoie surveiller ma maison ? Est-ce que c’est M. Foe ? M. Foe désire-t-il que nous partions ?

« — Je ne connais pas de M. Foe, dit-elle. Je viens uniquement pour vous voir.

« — Et qu’avez-vous donc à voir avec moi ?

« — Ne savez-vous pas, dit-elle d’une voix si assourdie que je l’entendais à peine. Ne savez-vous pas de qui je suis l’enfant ?

« — Je n’ai de ma vie posé les yeux sur vous, dis-je. De qui êtes-vous l’enfant ?”

« Au lieu de répondre, elle inclina la tête et se mit à pleurer, gauchement plantée sur ses jambes, les mains aux côtés, son panier à ses pieds.

« Pensant : Voilà une pauvre enfant perdue qui ne sait pas qui elle est, je passai un bras autour d’elle pour la consoler. Mais je l’avais à peine touchée qu’elle tomba soudain à genoux et m’enlaça, sanglotant comme si son cœur était sur le point de se briser.

« “Que se passe-t-il, mon enfant ? dis-je en essayant de défaire son étreinte.

« — Vous ne me reconnaissez pas, vous ne me reconnaissez pas ! s’écria-t-elle.

« — Il est vrai que je ne vous reconnais pas, mais je connais votre nom, vous me l’avez dit : c’est Susan Barton, et c’est le même nom que le mien.”

« Là-dessus, elle se mit à pleurer de plus belle.

« “Vous m’avez oubliée ! sanglota-t-elle.

« — Je ne vous ai pas oubliée, puisque je ne vous ai jamais connue. Mais il faut vous relever et sécher vos larmes.”

« Elle me laissa la relever, prit mon mouchoir, se sécha les yeux et se moucha. Je pensais : Quelle grande nigaude larmoyante !

« “Et maintenant, vous allez me répondre, repris-je. Comment se fait-il que vous connaissiez mon nom ?”

« (En effet, devant M. Summers je me suis simplement présentée comme la nouvelle intendante ; il n’y a personne à Newington à qui j’aie confié mon nom.)

« “Je vous ai suivie partout, dit la jeune fille.

« — Partout ? dis-je en souriant.

« — Partout, dit-elle.

« — Je connais un endroit où vous ne m’avez pas suivie, dis-je.

« — Je vous ai suivie partout, dit-elle.

« — M’avez-vous suivie de l’autre côté de l’océan ? dis-je.

« — Je suis informée de l’île”, dit-elle.

« Ce fut comme si elle m’avait frappée en plein visage.

« “Vous ne savez rien de l’île, répliquai-je.

« — Je suis aussi informée de Bahia. Je sais que vous avez fouillé tout Bahia à ma recherche.”

« Par ces mots, elle révéla de qui elle tenait ses informations. Embrasée de colère contre elle et contre vous, je tournai les talons et claquai la porte derrière moi. Elle attendit pendant une heure à son poste, puis, vers le soir, elle s'en fut.

« Qui est-ce et pourquoi me l'envoyez-vous ? Représente-t-elle de votre part un signe de vie ? Ce n'est pas ma fille. Croyez-vous que les femmes pondent des enfants et les oublient, comme un serpent le fait avec ses œufs ? Seul un homme peut concevoir pareille notion. Si vous voulez que je quitte la maison, donnez-en l'ordre et j'obéirai. Pourquoi envoyer une enfant habillée en vieille femme, une enfant au visage rond, avec une petite bouche ronde comme un O et une histoire de mère perdue ? C'est votre fille, bien davantage que cela n'a jamais été la mienne.

« Un brasseur. Elle dit que son père était un brasseur. Qu'elle est née à Deptford en mai 1702. Que je suis sa mère. Nous sommes assises dans votre salon, et je lui explique que de ma vie je n'ai habité Deptford, que je n'ai jamais connu de brasseur, que j'ai, il est vrai, une fille, mais que ma fille est perdue : elle n'est pas cette fille. Doucement, elle secoue la tête et recommence pour la deuxième fois l'histoire du brasseur George Lewes, mon mari.

« “Votre nom est donc Lewes, si tel est le nom de votre père, interrompé-je.

« — C'est peut-être mon nom légal, mais ce n'est pas mon nom véritable, dit-elle.

« — S'il nous faut parler de noms véritables, dis-je, je ne devais pas me nommer Barton.

« — Ce n'est pas ce que je veux dire, continue-t-elle.

« — Que voulez-vous donc dire ? reprends-je.

« — Je parle de nos vrais noms, des noms que nous avons en vérité”, dit-elle.

« Elle revient à l'histoire du brasseur. Le brasseur hante les tripots et y laisse jusqu'à son dernier sou. Il emprunte de l'argent qu'il perd également. Pour échapper à ses créanciers,

il fuit l'Angleterre et s'enrôle comme grenadier aux Pays-Bas, où la rumeur veut qu'il ait péri plus tard. Je suis laissée dans la misère, avec une fille à élever. J'ai une servante, nommée Amy ou Emmy. Amy ou Emmy demande à ma fille quel état elle entend adopter quand elle sera grande (c'est son premier souvenir). Elle répond, à sa façon enfantine, qu'elle veut être une dame. Amy ou Emmy rit : Retenez mes paroles, dit Amy, un jour viendra où nous serons toutes trois servantes ensemble.

« “Je n'ai jamais eu de domestique de ma vie, qu'elle se nomme Amy, Emmy ou autrement”, dis-je. (Vendredi était l'esclave de Cruso et non le mien, et aujourd'hui, c'est un homme libre. On ne peut même pas dire que c'est un serviteur, tant sa vie est oisive.) “Vous me confondez avec quelqu'un d'autre.”

« Elle sourit à nouveau et secoue la tête.

« “Voyez par quel signe nous pouvons reconnaître notre véritable mère”, dit-elle. Elle se penche en avant et place sa main près de la mienne. “Regardez, dit-elle, nous avons la même main. La même main et les mêmes yeux.”

« Je regarde les deux mains posées côte à côte. Ma main est longue, la sienne est courte. Ses doigts sont les doigts dodus, à peine formés, d'une enfant. Ses yeux sont gris, les miens sont bruns. Quel genre d'être peut se montrer aussi sereinement aveugle au témoignage de ses sens ?

« “Un homme vous a-t-il envoyée ici ? demandé-je. Un monsieur d'une taille moyenne, avec un grain de beauté au menton, là ?

« — Non, dit-elle.

« — Je ne vous crois pas, dis-je. Je crois que vous avez été envoyée ici, et maintenant je vous renvoie. Je vous prie de partir et de ne plus m'importuner.”

« Elle fait non de la tête et s'agrippe au bras de son fauteuil. Son air de calme disparaît.

« — Je ne me laisserai pas renvoyer ! lance-t-elle entre des dents serrées.

« — Très bien, dis-je, si vous désirez rester, restez.”

« Et je me retire, verrouillant la porte derrière moi et empochant la clé.

« Dans le vestibule, je trouve Vendredi debout dans un coin, l'air morne (il se met toujours dans les coins, jamais au milieu : il se méfie des espaces ouverts). “Ce n'est rien, Vendredi, lui dis-je. Ce n'est qu'une pauvre affolée venue se joindre à nous. Dans la maison de M. Foe, il y a beaucoup de demeures. Nous ne sommes pour l'instant qu'une naufragée, un esclave muet et depuis peu une folle. Il y a encore dans notre ménagerie de la place pour des lépreux, des acrobates, des pirates, des putains. Mais ne prends pas garde à moi. Retourne te coucher et dors.” Et je m'éloigne vivement de lui.

« Je parle à Vendredi comme les vieilles femmes parlent aux chats, par un sentiment de solitude, jusqu'au jour où elles passent pour des sorcières et où on les évite dans la rue.

« Plus tard, je retourne au salon. Assise dans un fauteuil, son panier à ses pieds, la jeune fille tricote.

« “Vous allez vous faire mal aux yeux, à tricoter dans cette lumière”, dis-je. Elle pose son ouvrage. “Un aspect de la situation vous échappe, poursuis-je. Le monde est plein d'histoires de mères qui cherchent les fils et les filles dont elles se sont séparées longtemps auparavant. Mais il n'y a pas d'histoires de filles qui cherchent leur mère. Aucune histoire ne conte de telles quêtes parce qu'elles n'existent pas. Elles ne font pas partie de la vie.

« — Vous vous trompez, dit-elle. Vous êtes ma mère, je vous ai retrouvée, et je ne vous quitterai plus.

« — Je reconnais que j'ai perdu ma fille, en effet. Mais je ne m'en suis pas séparée, on me l'a prise, et vous n'êtes pas elle. Je ne ferme pas la porte à clé. Partez quand vous serez prête.”

« Quand je descends ce matin, elle est encore là, vautrée dans le fauteuil, emmitouflée dans sa cape, endormie. En me penchant sur elle je remarque qu'un de ses yeux est à demi ouvert, la prunelle révulsée. Je la secoue.

« “C'est le moment de partir, dis-je.

« — Non », dit-elle.

« J'entends cependant, de la cuisine, la porte se fermer et la clenche claquer derrière elle.

« “Qui vous a élevée après que je vous ai abandonnée ? demandai-je.

« — Les bohémiens, répondit-elle.

« — Les bohémiens ! raillai-je. Ce n'est que dans les livres que les enfants sont volés par les bohémiens ! Il vous faut trouver une fable plus convaincante !”

« Et voilà, comme si je n'avais pas assez de soucis, que Vendredi est tombé dans une de ses langueurs. Langueurs : c'était le mot qu'employait Cruso lorsque, sans raison, Vendredi posait ses outils et disparaissait dans un coin retiré de l'île, pour revenir un jour plus tard et reprendre ses tâches comme si rien ne s'était passé. Il traîne maintenant dans les couloirs ou se campe près de la porte, rêvant de s'échapper, craignant de s'aventurer au-dehors ; ou bien il reste au lit et fait mine de ne pas entendre quand je l'appelle. “Vendredi, Vendredi”, dis-je, assise à son chevet, secouant la tête, me laissant aller malgré moi à un de ces longs entretiens sans issue que je mène avec lui, “comment aurais-je pu prévoir, quand les vagues m'ont jetée sur ton île et que je t'ai vu, un épieu à la main, le soleil resplendissant comme un halo derrière ta tête, que notre chemin nous conduirait jusqu'à une triste maison anglaise et à une saison d'attente vide ? Ai-je eu tort de choisir M. Foe ? Et qui est cette enfant qu'il nous envoie, cette enfant folle ? L'envoie-t-il pour nous faire signe ? De quoi est-elle le signe ?”

« “Oh, Vendredi, comment te faire comprendre à quel point, nous qui vivons dans un monde de paroles, nous aspirons à recevoir une réponse à nos questions ! C'est comme notre désir, quand nous donnons un baiser à quelqu'un, de sentir les lèvres que nous baisons nous répondre. Sans cela, ne nous contenterions-nous pas de dispenser nos baisers aux statues, aux froides statues des rois et des reines, des dieux et des déesses ? Pourquoi, à ton avis, ne baisons-nous pas les statues, ne partageons-nous pas notre lit avec des statues, les

hommes avec des statues de femmes et les femmes avec des statues d'hommes ; des statues sculptées dans les postures du désir ? Penses-tu que ce soit seulement parce que le marbre est froid ? Reste assez longtemps au lit avec une statue, tous deux recouverts de chaudes couvertures, et le marbre se réchauffera. Non, ce n'est pas parce que la statue est froide mais parce qu'elle est morte, ou plutôt parce qu'elle n'a jamais vécu et ne vivra jamais.

« Sois-en assuré, Vendredi : en m'asseyant à ton chevet et en te parlant de désir et de baisers, je n'entends pas te courtoiser. Ceci n'est pas un jeu dans lequel chaque mot aurait un double sens, dans lequel les mots disent : « Les statues sont froides » et signifient : « Les corps sont chauds », disent : « J'aspire à une réponse » et signifient : « J'aspire à une étreinte ». Quant au démenti que je formule maintenant, ce n'est pas un de ces démentis mensongers comme la modestie en requiert, du moins en Angleterre (j'ignore les coutumes de ton pays). Si je faisais la cour, je la ferais franchement, tu peux en être certain. Mais je ne fais pas la cour. J'essaie de te faire discerner, à toi, qui, pour autant que je sache, n'as de ta vie jamais prononcé un mot, et n'en prononceras à coup sûr jamais, ce que cela représente de parler dans un vide, jour après jour, sans recevoir de réponse. Et j'ai recours à une comparaison : je dis que le désir d'une parole donnée en réponse est semblable au désir de l'étreinte d'un autre être, d'être étreint par un autre être. Me fais-je bien comprendre ? Tu es très probablement vierge. Vendredi. Peut-être n'as-tu même pas connaissance des organes de la génération. Mais à coup sûr tu sens, fût-ce de façon obscure, quelque chose en toi qui te pousse vers une femme de ton espèce, plutôt que vers un singe ou vers un poisson. Et ce que tu veux mener à bien avec cette femme, encore que les moyens d'y parvenir risquent de ne jamais t'apparaître sans une aide de sa part, c'est ce que je veux moi aussi mener à bien, c'est ce que je compare à un baiser donné en réponse.

« Quel destin déplorable ce serait de vivre toute une vie sans recevoir de baiser ! Mais si tu restes en Angleterre, Vendredi, n'est-ce pas le destin qui t'attend ? Où vas-tu rencontrer une femme de ton peuple ? Nous ne sommes pas

une nation riche en esclaves. Je pense à un chien de garde, élevé avec bonté mais enfermé dès sa naissance derrière une barrière cadenassée. Lorsque, enfin, ce chien s'échappe – mettons que l'on ait laissé la barrière ouverte –, le monde lui apparaît si vaste, si étrange, si plein d'odeurs et de spectacles troublants, qu'il montre les dents au premier être qui s'approche de lui, et lui saute à la gorge, après quoi on le juge méchant, et on l'enchaîne à un poteau pour le restant de ses jours. Je ne dis pas que tu es méchant, Vendredi, je ne dis pas que l'on va t'enchaîner : là n'est pas la visée de mon histoire. Je souhaite plutôt souligner à quel point il est peu naturel pour un chien ou toute autre créature d'être tenu à l'écart de ceux de son espèce ; et souligner aussi que l'instinct amoureux, qui nous pousse vers notre propre espèce, dépérit sous l'effet de l'enfermement, ou perd son chemin. Hélas, mes histoires semblent avoir toujours plus d'applications que je ne voulais leur en donner, ce qui me contraint à revenir en arrière, à extraire laborieusement l'application correcte, à présenter mes excuses pour celles qui sont erronées et à les effacer. Certains êtres sont des conteurs nés ; moi, semble-t-il, je ne le suis pas.

« “Et pouvons-nous être sûrs que M. Foe, à qui cette maison appartient, que tu n'as jamais rencontré, et à qui j'ai confié le soin d'écrire l'histoire de l'île, ne s'est pas éteint il y a des semaines dans un sombre trou de Shoreditch ? S'il en est ainsi, nous sommes pour toujours voués à l'obscurité. Sa maison sera vendue pour payer les créanciers, et nous en serons chassés. Il n'y aura plus de jardin. Tu ne verras jamais l'Afrique. La froidure de l'hiver reviendra, et tu seras forcé de porter des souliers. En quel lieu de l'Angleterre trouverons-nous une forme assez large pour tes pieds ?

« “Sinon, il me faut assumer le fardeau de notre histoire. Mais que vais-je écrire ? Tu sais à quel point, en vérité, notre vie était ennuyeuse. Nous n'avons affronté aucun péril, aucune bête vorace, pas même un serpent. Il y avait de quoi manger en abondance, la chaleur du soleil était modérée. Aucun pirate n'a abordé nos rivages, aucun flibustier, pas un cannibale sauf toi, si l'on peut t'appeler cannibale. Cruso croyait-il vraiment, je me le demande, que tu fus jadis un petit cannibale ? Était-il hanté par la peur qu'un jour l'envie de chair humaine te

reviendrait, qu'une nuit tu lui trancherais la gorge pour faire griller son foie et le dévorer ? Quand il parlait de cannibales ramant d'île en île en quête de viande, était-ce une mise en garde déguisée contre toi et tes appétits ? Quand tu montrais tes belles dents blanches, le cœur de Cruso défaillait-il ? Comme je voudrais que tu puisses répondre !

« “Pourtant, tout compte fait, la réponse doit, je pense, être Non. À sa façon, Cruso devait certainement ressentir l'ennui de la vie sur l'île aussi fortement que moi à ma façon, et peut-être que toi à la tienne, et il inventa donc les cannibales en maraude pour aiguïser sa propre vigilance. Car le danger de notre vie insulaire, le danger dont Cruso ne dit jamais un mot, était le danger du sommeil permanent. Comme il aurait été facile de prolonger nos sommes de plus en plus, de leur faire occuper une part de plus en plus grande de la journée jusqu'au moment où, enserrés dans l'étreinte du sommeil, nous serions morts de faim (je parle de Cruso et de moi, mais la maladie du sommeil n'est-elle pas aussi un des fléaux de l'Afrique ?) ! Le premier, le seul meuble que ton maître fabriqua était un lit : cela n'en dit-il pas long ? Comme tout aurait été différent s'il avait confectionné une table et un tabouret, et appliqué ensuite son ingéniosité à la manufacture d'encre et de tablettes ; pour enfin s'asseoir et tenir un journal authentique de son exil, jour après jour, journal que nous aurions pu rapporter avec nous en Angleterre et vendre à un libraire, ce qui nous aurait épargné la situation confuse que nous vivons avec M. Foe !

« “Hélas, nous ne ferons jamais fortune. Vendredi, en étant simplement ce que nous sommes, ou ce que nous étions. Pense au spectacle que nous offrons : ton maître et toi sur les terrasses, moi sur les falaises, guettant l'apparition d'une voile. Qui désirerait lire qu'il y a eu naguère, sur un rocher au milieu de la mer, deux imbéciles qui passaient leur temps à déterrer des pierres ? Quant à moi et à mon espoir d'être sauvée, on est aussi vite gavé d'espoir que de sucre. Nous commençons à comprendre pourquoi M. Foe a tendu l'oreille quand il a entendu le mot *Cannibale*, pourquoi il souhaitait que Cruso eût possédé un mousquet et un coffre de charpentier. Sans doute aurait-il également préféré que Cruso fût plus jeune et que ses sentiments à mon égard fussent plus passionnés.

« “Mais l’heure passe, et il y a beaucoup à faire avant la tombée de la nuit. Je me demande si nous sommes dans toute l’Angleterre les seuls à n’avoir ni lampe ni chandelle ? En vérité, quelle vie extraordinaire nous menons ! Car je t’en assure, Vendredi, ce n’est pas ainsi que vivent les Anglais. Ils ne mangent pas des carottes matin, midi et soir, ni ne vivent terrés dans leur maison comme des taupes, ni ne vont se coucher en même temps que le soleil. Devenons seulement riches et je te montrerai toute la différence qui peut exister entre la vie en Angleterre et la vie sur un rocher au milieu de l’océan. Dès demain, Vendredi, dès demain, il faut que je me mette à écrire, avant que les huissiers ne reviennent nous expulser et que nous nous trouvions privés de carottes à manger et de lits où se coucher.

« “J’ai beau dire pourtant, l’histoire de l’île n’était pas faite que d’ennui et d’attente. Il y avait aussi, si je ne m’abuse, des éléments de mystère.

« “D’abord, les terrasses. Combien de pierres avez-vous déplacées, toi et ton maître ? Dix mille ? Cent mille ? Sur une île sans semences, n’auriez-vous pas, toi et lui, trouvé une occupation aussi fructueuse en arrosant les pierres là où elles se trouvaient et en attendant de les voir germer ? Si ton maître avait vraiment voulu être un colon et laisser une colonie derrière lui, n’aurait-il été mieux avisé (oserai-je le dire ?) de semer sa graine dans la seule matrice qui se trouvât là ? Plus je m’éloigne de ses terrasses, moins elles ressemblent à mes yeux à des champs en attente de semailles, et plus elles ressemblent à des tombes : ces tombes que les empereurs d’Égypte érigeaient pour eux-mêmes dans le désert, et dont la construction a coûté la vie à tant d’esclaves. Cette ressemblance t’est-elle déjà apparue. Vendredi ; ou n’a-t-on jamais entendu parler des empereurs d’Égypte dans ta région de l’Afrique ?

« “Ensuite (je continue à énumérer les mystères) : comment as-tu perdu ta langue ? Ton maître prétend que les négriers l’ont coupée ; mais je n’ai jamais eu vent d’une telle pratique, et au Brésil, je n’ai jamais rencontré d’esclave qui fût muet. La vérité est-elle que ton maître te l’a lui-même coupée et qu’il a imputé cet acte aux négriers ? S’il en est ainsi, ce fut vraiment

un crime contre nature, comme si, rencontrant un inconnu, on le tuait sans autre motif que de l'empêcher de proclamer qui l'a tué. Et comment ton maître s'y serait-il pris ? Assurément aucun esclave n'est servile au point d'offrir au couteau les parties de son corps. T'ayant lié pieds et poings, Cruso a-t-il introduit de force un bloc de bois entre tes dents et t'a-t-il ensuite tranché la langue ? Est-ce ainsi que l'acte a été effectué ? Rappelons-nous qu'un couteau fut le seul outil arraché par Cruso à l'épave. Mais où trouva-t-il la corde pour te ligoter ? Commit-il le crime pendant que tu dormais, t'enfonçant un poing dans la bouche et te coupant la langue alors que tu étais encore hébété ? Ou bien poussait-il sur l'île une baie dont le jus, glissé par ruse dans ta bouche, te plongea dans un sommeil semblable à la mort ? Cruso te coupa-t-il la langue pendant que tu avais perdu toute sensibilité ? Mais comment étancha-t-il le sang du moignon ? Pourquoi ce sang répandu ne t'étouffa-t-il pas ?

« À moins que ta langue n'ait pas été coupée mais simplement fendue, par une incision aussi nette que celle d'un chirurgien, faisant couler peu de sang mais rendant la parole à jamais impossible. Ou mettons que ce qui fut coupé, ce furent les nerfs qui mettent la langue en mouvement et non la langue elle-même ; les nerfs qui sont à la base de la langue. Je ne fais que deviner, je n'ai pas regardé à l'intérieur de ta bouche. Quand ton maître m'a demandé de regarder, je n'ai pas voulu le faire. Il m'est venu une aversion, que nous ressentons pour tous les mutilés. Pourquoi, à ton avis ? Parce qu'ils nous rappellent ce que nous préférerions oublier : comme il est facile, d'un coup d'épée ou de couteau, d'anéantir pour toujours l'intégrité et la beauté d'un corps ? Peut-être. Mais à ton égard, j'ai éprouvé une répugnance plus profonde. Je ne parvenais pas à oublier la douceur de la langue, sa douceur humide, et le fait qu'elle ne vit pas à la lumière ; et aussi sa vulnérabilité devant le couteau, une fois franchie la barrière des dents. La langue, de ce point de vue, est comme le cœur, n'est-ce pas ? Sinon que nous ne mourons pas quand un couteau transperce la langue. Nous pourrions donc dans cette mesure dire que la langue se situe du côté du jeu tandis que le cœur se situe du côté du sérieux.

« “Ce n’est pourtant pas le cœur, mais bien les organes du jeu qui nous élèvent au-dessus des bêtes : les doigts avec lesquels nous touchons le clavecin ou la flûte, la langue avec laquelle nous badinons, mentons, séduisons. Faute des organes du jeu, que reste-t-il à faire aux bêtes quand elles s’ennuient, sinon dormir ?

« “Il y a aussi le mystère de ta soumission. Pourquoi, au long de toutes ces années que tu as passées seul avec Cruso, t’es-tu soumis à sa règle, alors que tu aurais aisément pu le tuer, ou l’aveugler et en faire à son tour ton esclave ? Y a-t-il dans l’esclavage quelque chose qui envahit le cœur et fait de l’esclave un esclave pour la vie, de même que l’odeur de l’encre s’accroche pour toujours à un maître d’école ?

« “Enfin, si j’ose parler franc – et pourquoi ne parlerais-je pas franc, puisque te parler et parler aux murs, c’est la même chose ? – pourquoi ne m’avez-vous pas désirée, ni toi ni ton maître ? Une femme est jetée sur le rivage de votre île, une grande femme aux cheveux noirs et aux yeux sombres, qui était encore quelques heures auparavant la compagne d’un capitaine de marine fou d’amour pour elle. Assurément, des désirs qui étaient restés endigués pendant des années doivent s’être enflammés en vous. Pourquoi ne vous ai-je pas surpris à couler de derrière un rocher des regards furtifs lorsque je me baignais ? Les grandes femmes surgies de la mer vous plongent-elles dans le désarroi ? Semblent-elles des reines exilées venues réclamer les îles que les hommes leur ont volées ? Mais je suis peut-être injuste : peut-être cela est-il une question qui ne concerne que Cruso, car as-tu de ta vie volé quelque chose, toi qui es toi-même volé ? Croyiez-vous cependant, Cruso à sa façon et toi à la tienne, que je venais revendiquer mon empire sur vous, et serait-ce pourquoi vous restiez méfiants à mon égard ?

« “Si je pose ces questions, c’est que tout lecteur de notre histoire les posera. Je ne pensais pas, quand j’ai échoué sur le rivage, à devenir une femme de naufragé. Mais le lecteur demandera nécessairement pourquoi, au long de toutes les nuits où j’ai partagé la hutte de ton maître, nous ne nous sommes pas plus d’une fois unis l’un à l’autre comme le font l’homme et la femme. La réponse est-elle que notre île n’était

pas un jardin de désir, comme celui où nos premiers parents allaient nus, et s'accouplaient aussi innocemment que des bêtes ? Je crois que ton maître en aurait volontiers fait un jardin de labeur ; mais faute d'un objet digne de ses travaux, il s'abaissa à transporter des pierres, de même que les fourmis, par manque d'une meilleure occupation, portent de-ci de-là des grains de sable.

« “Il reste enfin un dernier mystère : quel était ton dessein quand tu as pris la mer sur ta bûche et éparpillé des pétales sur l'eau ? Je vais te dire ma conclusion : tu as éparpillé les pétales à l'endroit où ton navire avait coulé, et tu les a éparpillés à la mémoire de quelqu'un qui avait péri dans le naufrage, peut-être un père, ou une mère, ou une sœur, ou un frère, ou peut-être toute ta famille, ou peut-être un ami très cher. Sur les peines de Vendredi – j'ai pensé un jour le dire à M. Foe, mais je ne l'ai pas fait –, on pourrait bâtir une histoire entière ; alors qu'il y a peu à extraire de l'indifférence de Cruso.

« “Il me faut partir. Vendredi. Tu pensais qu'aucun labeur n'était plus dur que de porter des pierres. Mais quand tu me verras au bureau de M. Foe, occupée à faire des marques avec la plume, songe à chaque marque comme à une pierre, songe au papier comme à l'île, et imagine que je doive disperser les pierres sur toute la surface de l'île, et que sitôt cela fait, le maître d'œuvre n'étant pas satisfait (Cruso fut-il jamais satisfait de ton travail ?), je doive les ramasser à nouveau (c'est, dans l'image que j'ai choisie, raturer les marques) et les disposer suivant une autre configuration, et ainsi de suite, jour après jour ; tout cela parce que M. Foe a fui devant ses créanciers. Il me semble parfois que c'est moi qui suis devenue esclave. Tu sourirais, bien sûr, si tu pouvais comprendre.”

« Les jours passent. Rien ne change. Nous n'avons pas de nouvelles de vous, et les gens de la ville ne prennent pas plus garde à nous que si nous étions des fantômes. Je fus une fois au marché de Dalston, avec une nappe et un coffret de cuillers, que je vendis pour acheter le strict nécessaire. Sinon, nous subsistons grâce aux produits du jardin.

« La jeune fille a repris son poste près de la barrière. Je m'efforce de faire comme si elle n'était pas là.

« Le travail d'écrire se révèle bien lent. Après l'agitation de la mutinerie et la mort du capitaine portugais, après que j'ai rencontré Cruso et que j'ai quelque peu appris à connaître la vie qu'il mène, qu'y a-t-il à dire ? Il y avait trop peu de désir chez Cruso et chez Vendredi : trop peu de désir de s'échapper, trop peu de désir d'une vie nouvelle. Sans désir, comment est-il possible d'élaborer une histoire ? C'était une île d'indolence, en dépit du terrassement. Je me demande ce qu'ont fait, dans le passé, les historiens de l'état de naufragé – si, dans leur désespoir, ils ne se sont pas mis à inventer des mensonges.

« Et pourtant je persévère. Un peintre qui entreprend de représenter une scène terne – deux hommes occupés à creuser la terre dans un champ par exemple – dispose de moyens qui lui permettent de rendre son sujet attrayant. Il peut faire contraster la teinte dorée de la peau du premier avec le teint charbonneux du deuxième, créant ainsi un jeu entre le clair et le foncé. En dépeignant avec art leurs attitudes, il peut indiquer lequel des deux est le maître, lequel l'esclave. Et, pour rendre sa composition plus animée, il est libre d'y introduire des éléments peut-être absents le jour où il réalise sa peinture mais présents en d'autres occasions, par exemple : dans le ciel, volant en rond au-dessus des personnages, deux mouettes dont l'une a le bec entrouvert pour crier, et dans un coin, au sommet d'un escarpement lointain, une bande de singes.

« Nous voyons donc le peintre choisir, composer, rendre des détails afin de donner à sa scène une richesse agréable. Le conteur, en revanche (pardonnez-moi, je ne vous sermonnerais pas sur l'art du conteur si vous étiez ici en chair et en os !), doit deviner quels épisodes de son histoire recèlent des promesses de richesse et démêler leur sens caché, puis les tresser ensemble comme on tresse une corde.

« Comme tout métier, le démêlage et le tressage peuvent s'apprendre. Mais quant à déterminer quels épisodes recèlent des promesses (comme les huîtres recèlent des perles), ce n'est pas abusivement que cet art porte le nom de divination. Ici, l'écrivain ne peut de lui-même rien réaliser : il doit attendre la

grâce de l'illumination. Si j'avais su, dans l'île, qu'il m'incomberait un jour d'être notre conteur, j'aurais mis davantage de zèle à interroger Cruso. "Reportez-vous dans le passé, Cruso", aurais-je dit, allongée près de lui dans le noir – "Ne pouvez-vous vous rappeler un moment où le but de notre présence ici a été d'un seul coup placé en pleine lumière ? En marchant à flanc de colline, en grimpant sur les falaises à la recherche d'œufs, n'avez-vous jamais été brusquement frappé par le caractère vivant de cette île, ne l'avez-vous pas sentie respirer comme une grande bête d'avant le Déluge qui aurait dormi au long des siècles, insensible aux insectes qui trottaient sur son dos en grappillant de quoi subsister ? Vus d'une perspective plus vaste, Cruso, sommes-nous des insectes ? Ne valons-nous pas mieux que les fourmis ?" Ou tandis qu'il agonisait sur le *Hobart*, j'aurais pu lui dire : "Cruso, tu nous laisses en arrière, tu t'en vas là où nous ne pouvons te suivre. N'y a-t-il pas de dernière parole que tu souhaites proférer, du point de vue d'un homme qui part ? N'y a-t-il pas une chose que tu souhaites confesser ?"

« Nous avançons péniblement dans la forêt, la jeune fille et moi. C'est l'automne, nous avons pris la diligence jusqu'à Epping, et nous marchons maintenant vers Cheshunt, bien qu'il y ait sous nos pieds une couche de feuilles si épaisse, teintées d'or, de brun et de roux, que je ne peux être sûre de ne pas avoir quitté le chemin.

« La jeune fille est derrière moi.

« "Où m'emmenez-vous ? demande-t-elle pour la centième fois.

« — Je vous emmène voir votre vraie mère, réponds-je.

« — Je sais qui est ma vraie mère, dit-elle. Vous êtes ma vraie mère.

« — Vous reconnaîtrez votre vraie mère quand vous la verrez, réponds-je. Marchez plus vite, nous devons être de retour avant la nuit."

« Elle trotte pour aligner son pas sur le mien.

« Nous nous enfonçons dans la forêt, à des lieues de toute habitation humaine.

« “Reposons-nous”, dis-je.

« Côte à côte, nous nous asseyons contre le tronc d’un grand chêne. Dans son panier, elle prend du pain, du fromage et une gourde d’eau. Nous mangeons et buvons.

« Nous reprenons notre route laborieuse. Nous sommes-nous fourvoyées ? Sans cesse, elle perd du terrain.

« “Jamais nous ne serons de retour avant la nuit, se plaint-elle.

« — Il faut me faire confiance”, réponds-je.

« Au plus obscur du cœur de la forêt, je m’arrête. “Reposons-nous encore”, dis-je. Je lui enlève sa cape et je l’étale sur les feuilles. Nous nous asseyons. “Venez près de moi”, dis-je ; et je passe un bras autour d’elle. Un léger tremblement parcourt son corps. C’est la deuxième fois que je l’autorise à me toucher. “Fermez les yeux”, dis-je. Le calme est si grand que nous entendons nos vêtements se frôler, l’étoffe grise des siens contre l’étoffe noire des miens. Sa tête repose sur mon épaule. Au milieu d’une mer de feuilles mortes nous voilà assises, elle et moi, deux êtres substantiels.

« “Je vous ai amenée ici pour vous parler de vos origines, commencé-je. Je ne sais qui vous a dit que votre père était un brasseur de Deptford qui s’est enfui aux Pays-Bas, mais cette histoire est fausse. Votre père est un nommé Daniel Foe. C’est l’homme qui vous a envoyée surveiller la maison de Newington. De même que c’est lui qui vous a assurée que j’étais votre mère, je jurerais qu’il est l’auteur de l’histoire du brasseur. Il entretient des régiments entiers dans les Flandres.”

« Elle fait mine de parler, mais je lui impose le silence.

« “Je sais que vous direz que ce n’est pas vrai, poursuis-je. Je sais que vous direz que vous n’avez jamais rencontré ce Daniel Foe. Mais posez-vous la question à vous-même : par quel moyen avez-vous appris que votre vraie mère était une certaine Susan Barton, demeurant dans telle et telle maison de Stoke Newington ?

« — Je me nomme Susan Barton, murmure-t-elle « — Voilà une preuve qui ne pèse pas lourd. Vous trouverez bien des Susan Barton dans ce royaume, si vous avez le désir de les chercher. Je le répète : ce que vous savez de vos origines vous est parvenu sous forme d'histoires, et ces histoires proviennent d'une seule et même source.

« — Qui est donc ma vraie mère ? dit-elle.

« — Vous êtes née de votre père. Vous n'avez pas de mère. La souffrance que vous éprouvez est celle de l'absence et non celle de la perte. Ce que vous espérez retrouver en ma personne, vous ne l'avez en vérité jamais eu.

« — Née de votre père, répète-t-elle. C'est une expression que je n'ai jamais entendue."

« Elle secoue la tête.

« Qu'ai-je voulu dire par ces mots, née de votre père ? Je m'éveille dans la grisaille d'une aube londonienne, et la formule résonne encore faiblement à mes oreilles. La rue est déserte, je le remarque de la fenêtre. La jeune fille est-elle partie pour toujours ? L'ai-je expulsée, bannie, l'ai-je perdue enfin dans la forêt ? Restera-t-elle assise près du chêne jusqu'à ce que les feuilles tombées la recouvrent, elle et son panier, et que plus rien ne s'offre aux yeux qu'un champ teinté d'or et de roux ? »

« Cher M. Foe,

« Il y a quelques jours, Vendredi a découvert votre robe (je veux dire, la robe qui est dans la garde-robe) et vos perruques. Est-ce que c'est la robe d'un Maître de Guilde ? J'ignorais qu'il y eut une guilde des auteurs.

« La robe l'a poussé à danser, ce que je ne l'avais jamais vu faire auparavant. Le matin, il danse dans la cuisine, dont les fenêtres donnent à l'est. Si le soleil brille, il se met dans une tache de lumière, les bras tendus, tournoyant les yeux fermés pendant des heures, sans être en proie à la fatigue ni au vertige.

L'après-midi, il change de lieu et va au salon, dont la fenêtre donne à l'ouest, pour y continuer sa danse.

« Quand la danse s'empare de lui, il n'est plus lui-même. Il échappe à tout commerce humain. Je prononce son nom, mais il feint de ne pas entendre ; je tends la main, mais il l'écarte. Pendant qu'il danse un bourdonnement plus grave que sa voix habituelle monte de sa gorge ; parfois on croirait qu'il chante.

« Pour moi, peu m'importe le temps qu'il passe à chanter et à danser tant qu'il remplit ses quelques obligations. Car je ne veux pas creuser la terre pendant qu'il tournoie. La nuit dernière, j'ai décidé de lui prendre la robe, pour le ramener à la raison. Mais quand je me suis glissée dans sa chambre il était éveillé, et déjà ses mains s'agrippaient à la robe, qui était étalée sur le lit, comme s'il avait lu dans mes pensées. Aussi ai-je battu en retraite.

« Vendredi et sa danse : je me plains peut-être de la triste vie que je mène dans votre maison, mais du moins ne manqué-je jamais de choses à écrire. C'est comme si votre encore était pleine de mots, comme des animalcules en suspension, que je pêche dans l'encrier, qui coulent de ma plume et prennent forme sur le papier. Du rez-de-chaussée à l'étage, de la maison à l'île, de la jeune fille à Vendredi : il semble qu'il suffise d'établir les pôles, "ici" et "là-bas", "maintenant" et "alors" ; après quoi les mots font les allées et venues d'eux-mêmes. Je ne me doutais pas qu'il était si facile d'être un auteur.

« À votre retour, vous trouverez la maison bien vide. D'abord les huissiers l'ont pillée (je ne peux employer de terme plus doux), puis, à mon tour, j'ai pris des babioles (j'en tiens l'inventaire ; vous n'avez qu'à demander et je vous l'enverrai). Je suis malheureusement forcée de vendre dans les quartiers où vendent les voleurs, et d'accepter les prix offerts aux voleurs. Lors de mes expéditions, je porte une robe et une coiffe noires que j'ai trouvées à l'étage, dans la malle dont le couvercle est marqué des initiales M.J. (qui est M.J. ?). Cette tenue ajoute quelque années à mon âge : je me fais l'effet d'une veuve de quarante ans victime de soucis pécuniaires. Pourtant, malgré mes précautions, je me vois la nuit, dans mes insomnies, prise au collet par un commerçant rapace, menacée

d'être livrée à la maréchaussée, contrainte enfin, pour me libérer, de faire don de vos chandeliers.

« La semaine dernière, j'ai vendu le seul miroir laissé par les huissiers, le petit miroir à cadre doré qui était posé sur votre commode. Oserai-je avouer que je suis heureuse de sa disparition ? Comme j'ai vieilli ! À Bahia, les Portugaises au teint olivâtre ne voulaient pas croire que j'avais une fille adulte. Mais la vie avec Cruso a ridé mon front, et la maison de Foe a creusé ces rides. Est-ce une maison de dormeurs que la vôtre, comme la caverne où des hommes ferment les yeux sous un règne et se réveillent sous un autre avec de longues barbes blanches ? Le Brésil semble aussi lointain que le temps d'Arthur. Est-il possible que j'aie une fille là-bas, qui s'éloigne davantage de moi chaque jour, de même que je m'éloigne d'elle ? Les horloges du Brésil vont-elles au même pas que les nôtres ? Pendant que je vieillis, reste-t-elle éternellement jeune ? Et comment se fait-il qu'à l'époque de la poste à deux sous je partage une maison avec un homme venu du plus profond des temps barbares ? Tant de questions ! »

« Cher M. Foe,

« Je commence à comprendre pourquoi vous vouliez que Cruso possédât un mousquet et qu'il fût assailli par des cannibales. Je pensais que c'était le signe de votre absence de considération pour la vérité. J'oubliais qu'étant écrivain vous saviez avant tout le grand nombre de mots que l'on peut extraire d'un banquet cannibale, le petit nombre que l'on peut extraire d'une femme qui cherche à s'abriter du vent. Tout est affaire de mots, de nombre de mots, n'est-ce pas ?

« Assis à table avec sa perruque et sa robe, Vendredi mange de la purée de pois. Je m'interroge : De la chair humaine a-t-elle jadis franchi ces lèvres ? En vérité, les cannibales sont terribles ; mais il est plus que tout terrible de penser aux petits enfants des cannibales, fermant les yeux de plaisir tandis qu'ils mâchent la graisse savoureuse de leurs prochains. Je frémis. Assurément, manger de la chair humaine doit être comme de

tomber dans le péché : dès lors qu'on est tombé une fois, on s'en découvre le goût, et l'on tombe par la suite d'autant plus volontiers. Je frémis en regardant Vendredi danser dans la cuisine, les plis de sa robe tourbillonnant autour de lui et la perruque lui battant la tête, les yeux fermés, l'esprit au loin, mais pas sur l'île, soyez-en sûr : non, il ne songe pas aux joies de la terre à creuser et des pierres à transporter, il est retourné plus loin dans le temps, quand il était un sauvage parmi les sauvages. N'est-ce pas seulement une question de temps avant que le nouveau Vendredi créé par Cruso ne se défasse comme une peau de serpent qui mue, avant que ne revienne l'ancien Vendredi des forêts cannibales ? Ai-je été tout ce temps injuste à l'égard de Cruso : est-ce pour le punir de ses péchés qu'il a coupé la langue de Vendredi ? Il eût mieux valu qu'il lui arrachât les dents !

« Il y a quelques jours, en fouillant des tiroirs à la recherche d'objets à porter au marché, j'ai trouvé un coffret de flûtes à bec dont vous avez dû jouer autrefois : vous jouiez peut-être de la grosse flûte basse tandis que vos fils et vos filles jouaient des plus petites. (Qu'est-il advenu de vos fils et de vos filles ? Ne pouvait-on se fier à eux pour vous abriter des rigueurs de la loi ?) J'ai sorti la plus petite, la soprano, et je l'ai posée à un endroit où Vendredi la trouverait. Le lendemain matin je l'ai entendu s'en amuser ; il l'eut bientôt assez maîtrisée pour jouer l'air de six notes que j'associerai toujours avec l'île et avec la première maladie de Cruso. Il l'a joué sans arrêt toute la matinée. Quand je suis venue lui en faire remontrance, je l'ai trouvé tournoyant lentement, la flûte aux lèvres, les yeux fermés ; il n'a pas pris garde à moi, et peut-être n'a-t-il même pas entendu mes paroles. Comme cela est bien d'un sauvage, de maîtriser un instrument inconnu – autant qu'il peut le faire, n'ayant pas de langue et de se contenter ensuite de répéter toujours le même air ! C'est une forme d'incuriosité, n'est-ce pas ? une forme de paresse. Mais je m'écarte.

« Pendant que j'astiquais la flûte basse, comme sans y songer j'en tirais quelques notes, il me vint à l'esprit que, s'il existait un langage qui fût accessible à Vendredi, ce serait le

langage de la musique. Aussi, ayant fermé la porte, m'exerçai-je à souffler et à poser mes doigts comme j'avais vu des gens le faire, jusqu'à ce qu'enfin je sus jouer assez bien le petit air de Vendredi, ainsi que deux ou trois autres, plus mélodieux à mes oreilles. Tout le temps que je jouais, ce que je fis dans le noir, pour épargner la chandelle. Vendredi, éveillé au rez-de-chaussée dans sa propre obscurité, écoutait les accents plus graves de ma flûte, dont il n'avait jamais pu entendre les pareils.

« Ce matin, quand Vendredi commença à danser et à jouer de la flûte, j'étais prête : je m'assis sur mon lit à l'étage, les jambes croisées, et je jouai l'air de Vendredi, d'abord à l'unisson avec lui, puis dans les intervalles où il ne jouait pas ; je continuai à jouer aussi longtemps que lui, au point que j'en eus les mains endolories et que la tête me tournait. La musique que nous faisions manquait d'agrément : il y avait tout le temps une discordance subtile, et pourtant nous semblions jouer les mêmes notes. Nos instruments étaient cependant faits pour jouer ensemble, sinon pourquoi auraient-ils été dans le même étui ?

« Lorsque Vendredi se tut un moment, je descendis à la cuisine. "Ainsi, Vendredi, dis-je avec un sourire, nous voilà devenus musiciens ensemble." Et, levant ma flûte, je jouai de nouveau son air, tant et si bien qu'une sorte de contentement m'envahit. Je pensai : il est vrai que je ne converse pas avec Vendredi, mais est-ce que cela n'est pas aussi bien ? La conversation est-elle autre chose qu'une sorte de musique dans laquelle le premier partenaire entonne d'abord le refrain repris ensuite par l'autre ? Quant à la nature du refrain de notre conversation, a-t-elle plus d'importance que la nature de l'air que nous jouons ? Puis je me demandai, continuant mes réflexions : la musique aussi bien que la conversation ne ressemblent-elles pas à l'amour ? Qui se hasarderait à attribuer à ce qui se passe entre deux amants un caractère substantiel (je parle de leurs gestes amoureux, et non de leurs paroles), et n'est-il pourtant pas vrai qu'un échange s'effectue entre eux, dans les deux sens, et qu'ils en sortent délassés et guéris pour un temps de leur solitude ? Tant que je partage la musique avec Vendredi, nous n'aurons peut-être, lui et moi, pas besoin

de langage. Et s'il y avait eu de la musique sur notre île, si Vendredi et moi nous avions rempli de mélodie l'air du soir, peut-être – qui sait ? – Cruso aurait-il enfin cédé, peut-être aurait-il pris la troisième flûte, et appris à la manier, si du moins ses doigts n'avaient pas déjà été trop raides, et peut-être, à nous trois, serions-nous devenus un ensemble (vous pouvez en conclure, M. Foe, que nous n'avons pas besoin de trouver dans l'épave un coffre de charpentier mais bien un jeu de flûtes).

« Pendant cette heure écoulée dans votre cuisine, je crois que j'acceptai aisément le sort qui m'était échu.

« Mais hélas, de même que nous ne pouvons échanger indéfiniment les mêmes formules – “Bonjour, monsieur” – “Bonjour” – et croire que nous conversons, ni répéter sans arrêt le même mouvement et appeler cela de l'amour, il en est ainsi avec la musique : nous ne pouvons jouer sans cesse le même air et nous en satisfaire. Ou du moins en est-il ainsi chez les gens civilisés. Je ne pus donc enfin me retenir de varier l'air, en transformant d'abord une ronde en deux blanches, puis en changeant complètement deux des notes, obtenant ainsi un air nouveau et fort joli, si plaisant à mes oreilles que j'étais sûre que Vendredi allait me suivre. Mais non, Vendredi persista dans l'air ancien, et les deux airs joués ensemble n'avaient rien d'un contrepoint agréable, mais au contraire, détonnaient et juraient. En vérité. Vendredi m'a-t-il seulement entendue, commençai-je à me demander ? Je cessai de jouer, et ses yeux (qui étaient toujours fermés quand il s'activait à jouer de la flûte et à tourner) ne s'ouvrirent pas ; je soufflai dans la flûte avec force, poussant de longs sifflements, et il n'eut même pas un battement de paupières. Je savais donc maintenant que pendant tout le temps où j'avais accompagné de ma musique la danse de Vendredi, convaincue que lui et moi nous formions un ensemble, il était resté insensible à moi. Et de fait, quand je m'avançai, quelque peu excédée, et l'empoignai pour mettre fin au tournoiement infernal, il ne sembla pas sentir mon attouchement davantage que s'il avait été effleuré par une mouche ; d'où je conclus qu'il était possédé, et que son âme était en Afrique plutôt qu'à Newington. Les larmes me vinrent aux yeux, j'ai honte de le

dire ; la grande joie que j'avais eue à découvrir qu'au moyen de la musique je pouvais enfin converser avec Vendredi volait en éclats, et je commençai amèrement à comprendre que ce n'était peut-être pas simplement sa stupidité qui l'enfermait en lui-même, ni la circonstance accidentelle de la perte de sa langue, ni même une incapacité à distinguer le langage du babil, mais un refus dédaigneux de tout commerce avec moi. En le voyant entraîné par le tourbillon de sa danse, je dus réfréner une envie de le frapper, de lui arracher la perruque et la robe et de lui apprendre ainsi à la dure qu'il n'était pas seul sur cette terre.

« Si j'avais frappé Vendredi, je me demande maintenant s'il aurait supporté le coup avec soumission ? Cruso, pour autant que j'ai vu, ne le châtiât jamais. L'amputation de sa langue lui avait-elle enseigné l'obéissance éternelle, ou au moins les apparences extérieures de l'obéissance, comme la castration prive un étalon de son impétuosité ? »

« Cher M. Foe,

« J'ai rédigé un acte octroyant à Vendredi sa liberté et je l'ai signé du nom de Cruso. J'ai glissé ce papier dans un petit sac que j'ai cousu et passé au cou de Vendredi à l'aide d'une cordelière.

« Si ce n'est pas à moi d'affranchir Vendredi, à qui est-ce ? Un homme ne peut être l'esclave d'un mort. Si Cruso avait une veuve, c'est moi ; s'il y a deux veuves, je suis la première. Quelle vie est-ce que je mène, sinon celle de la veuve de Cruso ? J'ai échoué sur le rivage de l'île de Cruso ; et c'est de là que tout le reste a découlé. Je suis la femme échouée sur le rivage.

« J'écris sur la route. Nous sommes sur la route de Bristol. Le soleil brille. Je marche devant, Vendredi suit, chargé du baluchon qui contient nos provisions ainsi que quelques objets pris dans la maison, et la perruque, dont il refuse de se défaire. Quant à la robe, il la porte en guise de manteau.

« Nous offrons à coup sûr un spectacle étrange ; une femme pieds nus, en culotte, accompagnée de son esclave noir (mes souliers me blessent, et les vieilles sandales en peau de singe sont tombées en morceaux). Quand des passants s'arrêtent pour nous interroger, je dis que je me rends chez mon frère, à Slough, et que des bandits de grand chemin nous ont volé, à mon valet et à moi, nos chevaux, nos vêtements et tous nos objets de valeur. Cette histoire me vaut des regards curieux. Pourquoi ? N'y a-t-il plus de bandits sur les routes ? Tous les bandits ont-ils été pendus pendant que j'étais à Bahia ? Est-ce que je n'ai pas l'air d'une femme à posséder des chevaux et des objets de valeur ? Ou est-ce que j'ai l'air plus allègre qu'il ne convient à quelqu'un qui s'est fait dévaliser quelques heures auparavant ?

« À Ealing, nous sommes passés devant une échoppe de savetier. J'ai sorti un livre de notre baluchon, un volume de sermons élégamment relié en veau, et j'ai proposé de l'échanger contre des souliers neufs. Le savetier a montré votre nom sur la page de garde.

« “M. Foe, de Stoke Newington, ai-je dit, décédé depuis peu.

« — N'avez-vous pas d'autres livres ?” a-t-il demandé.

« Je lui ai tendu les *Pèlerinages*, de Purchas, tome premier, et il m'a donné en échange une paire de souliers de solide façon, qui me vont bien. Vous protesterez qu'il a gagné au change. Mais le temps vient où il y a plus important que les livres.

« “Qui est le Noir ? a demandé le savetier.

« — C'est un esclave maintenant affranchi, que j'emmène à Bristol pour lui trouver un navire qui le ramènera chez lui.

« — La route est longue jusqu'à Bristol, a dit le savetier. Parle-t-il l'anglais ?

« — Il comprend un peu, mais il ne parle pas”, ai-je répondu.

« Encore cinquante lieues et davantage jusqu'à Bristol : encore combien de questionneurs, et combien de questions ? Quel bienfait ce serait d'être à mon tour frappée de mutisme !

« Pour vous, M. Foe, un voyage jusqu'à Bristol évoque peut-être des repas copieux dans les hôtelleries de la route, des rencontres divertissantes avec des inconnus de toutes les conditions. Mais rappelez-vous qu'en voyage une femme seule doit se conduire comme un lièvre, une oreille toujours dressée pour entendre les chiens. Si nous nous trouvons attaqués par des brigands, quelle protection Vendredi m'apportera-t-il ? Il n'a jamais eu l'occasion de protéger Cruso ; de fait, son éducation lui a enseigné à ne pas lever la main pour se défendre. Pourquoi estimerait-il qu'une attaque contre moi le regarde ? Il ne comprend pas que je le guide vers la liberté. Il ne sait pas ce que c'est que la liberté. La liberté est un mot, moins qu'un mot, un bruit parmi tant d'autres bruits que je fais quand j'ouvre la bouche. Son maître est mort, il a maintenant une maîtresse – voilà tout ce qu'il sait. N'ayant jamais souhaité de maître, pourquoi veillerait-il sur sa maîtresse ? Comment peut-il deviner que notre errance a un but, que sans moi il est perdu ? “Bristol est un grand port, lui dis-je. Bristol est le lieu où nous avons touché terre quand le navire nous a ramenés de l'île. Bristol est le lieu où tu as vu cette grande cheminée qui crachait de la fumée et qui t'a si fort surpris. De Bristol partent des navires qui vont vers tous les coins du globe, principalement vers les Amériques, mais aussi vers l'Afrique, qui fut jadis ta demeure. À Bristol, nous chercherons un navire qui te ramènera au pays de ta naissance, ou bien au Brésil pour que tu vives là-bas une vie d'homme libre.”

« Hier, le pire arriva. Nous fûmes accostés sur la route de Windsor par deux soldats ivres qui ne manifestèrent que trop clairement leurs intentions à mon égard. Je me dégageai, et en m'enfuyant par les champs je leur échappai. Vendredi courant sur mes talons, mais pendant tout le temps que nous courions je mourais de peur à l'idée qu'ils allaient tirer sur nous. Désormais j'attache mes cheveux sous mon chapeau et je me

couvre toujours d'un manteau, dans l'espoir de passer pour un homme.

« Dans l'après-midi, la pluie commença de tomber. Nous nous abritâmes sous une haie, voulant croire que ce ne serait qu'une averse. Mais le temps s'était vraiment mis à la pluie. Nous reprîmes donc notre lente et pénible marche, trempés jusqu'aux os, et nous arrivâmes enfin en vue d'une taverne. Non sans hésitation, je poussai la porte et j'entraînai Vendredi à l'intérieur, me dirigeant vers une table située dans le coin le plus sombre.

« Je ne sais si les gens du lieu n'avaient jamais vu d'homme noir auparavant, ou s'ils n'avaient jamais vu de femme en culotte, ou simplement s'ils n'avaient jamais vu de couple aussi piteux que celui que nous formions, mais toutes les conversations s'arrêtèrent à notre entrée, et nous traversâmes la pièce dans un silence tel que j'entendais clairement l'eau ruisseler du toit, dehors. Je me dis : c'est une grande erreur – nous aurions mieux fait, affamés ou pas, de chercher une meule de foin et de nous y abriter. Mais, payant d'audace, je tirai une chaise pour Vendredi, en lui faisant signe de s'asseoir. D'en dessous de la robe trempée montait l'odeur même que j'avais sentie quand les marins l'avaient traîné à bord du navire : une odeur de peur.

« L'aubergiste vint en personne à notre table. Je demandai civilement deux mesures de petite bière et une assiette de pain et de fromage. Au lieu de répondre, il nous dévisagea, d'abord Vendredi, puis moi.

« “C'est mon serviteur, dis-je. Il est aussi propre que vous et moi.

« — Propre ou sale, il doit porter des chaussures dans cette maison”, répondit-il.

« Je rougis.

« “Si vous vous occupez de nous servir, je m'occuperai du costume de mon serviteur, dis-je.

« — Ici, c'est une maison propre, nous ne servons ni les vagabonds ni les bohémiens”, dit l'aubergiste ; et il nous

tourna le dos.

« Pendant que nous nous dirigeons vers la porte, un rustre avança le pied et fit trébucher Vendredi, ce qui provoqua des rires bruyants.

« Nous rampâmes sous le couvert des haies jusqu'à la tombée de la nuit, puis nous nous glissâmes dans une grange. Je m'étais mise à trembler dans mes vêtements mouillés. En tâtonnant dans le noir, je trouvai une mangeoire pleine de foin propre. J'enlevai mes vêtements et je me tapis dans le foin comme une taupe, mais je n'éprouvais toujours aucune sensation de chaleur. J'en ressortis donc, je remis mes vêtements trempés et je restai debout dans le noir, misérable, claquant des dents. Vendredi semblait avoir disparu. Je ne l'entendais même pas respirer. Né dans la forêt tropicale, il aurait dû sentir le froid plus vivement que moi ; il marchait pourtant pieds nus au cœur de l'hiver sans se plaindre. "Vendredi", murmurai-je. Il n'y eut pas de réponse.

« Assez découragée, et ne sachant que faire d'autre, je tendis les bras et, la tête rejetée en arrière, je me mis à danser la danse tourbillonnante de Vendredi. C'est une façon de faire sécher mes vêtements, me dis-je : je les sèche en produisant une brise. C'est une façon de me réchauffer. Sans cela je mourrai de froid. Je sentis mes mâchoires se détendre, et la chaleur, ou une illusion de chaleur, se répandit peu à peu dans mes membres. Je dansai tant et si bien que la paille elle-même sembla se réchauffer sous mes pieds. J'ai découvert pourquoi Vendredi danse en Angleterre, pensai-je en souriant ; si nous étions restés chez M. Foe, jamais je ne l'aurais su. Et jamais je n'aurais fait cette découverte si je ne m'étais pas réfugiée, ruisselante d'eau, dans une grange vide et obscure. De cela nous pouvons déduire qu'un dessein dirige après tout nos vies, et qu'en attendant assez longtemps nous devons nécessairement voir ce dessein se révéler ; de même qu'en observant un tapissier à l'œuvre nous pouvons ne voir au premier coup d'œil qu'un enchevêtrement de fils ; mais, pour peu que nous soyons patients, des fleurs s'offriront peu à peu à nos regards, et aussi des licornes bondissantes et des tourelles.

« Agitant ces pensées, tournoyant, les yeux clos, le sourire aux lèvres, je tombai, je crois, dans une sorte d'extase ; car, lorsque la conscience me revint, j'étais debout, immobile, haletante, et j'éprouvais l'impression confuse d'avoir été très loin, d'avoir eu des visions merveilleuses. Où suis-je ? me demandai-je ; je m'accroupis et caressai la terre ; et quand il me revint que j'étais dans le Berkshire, une douleur poignante me frappa au cœur ; car ce que j'avais vu au cours de mon extase, quelle qu'en eût été la nature – je ne parvenais à rien évoquer de précis, mais je sentais rayonner en moi un souvenir diffus (me fais-je bien comprendre ?) –, avait été un message (mais de qui ?) m'annonçant que m'étaient ouvertes d'autres vies que celle-ci, où je cheminais péniblement avec Vendredi dans la campagne anglaise, vie dont j'étais déjà tout à fait écœurée. Et au même instant je compris pourquoi Vendredi avait passé des jours entiers à danser dans votre maison : c'était pour s'échapper, ou faire échapper son esprit, de Newington, de l'Angleterre, et aussi de moi. Car si Vendredi trouvait la vie avec moi aussi pesante que je trouvais, de mon côté, la vie avec lui, fallait-il s'en étonner ? Tant que nous sommes tous deux contraints à notre mutuelle compagnie, pensai-je, peut-être vaut-il mieux danser, tournoyer et ainsi connaître le ravissement. "C'est ton tour de danser, Vendredi", lançai-je dans les ténèbres ; sur quoi je montai dans ma mangeoire, entassai du foin sur moi et m'endormis.

« Je m'éveillai à l'aube, gorgée de chaleur, calme, délassée. Je découvris Vendredi endormi sur une claie derrière la porte et je le secouai, étonnée de le voir si paresseux, car je croyais que les sauvages ne dormaient que d'un œil. Mais il avait sans doute perdu ses habitudes de sauvage sur l'île, où ils n'avaient, Cruso et lui, aucun ennemi.

« Je ne voudrais pas donner à notre voyage à Bristol l'apparence d'avoir été davantage émaillé d'incidents qu'il ne le fut en réalité. Mais je dois vous parler de l'enfant mort.

« À quelques lieues en dehors de Marlborough, comme nous marchions d'un assez bon pas le long d'une route déserte, j'aperçus un paquet dans le fossé. J'envoyai Vendredi le

chercher, pensant je ne sais quoi, imaginant peut-être que c'était un ballot de vêtements tombé d'une voiture ; ou peut-être étais-je simplement curieuse. Mais quand je commençai à dérouler l'enveloppe d'étoffe je vis qu'elle était sanglante, et j'eus peur de continuer. Là où il y a du sang, pourtant, il y a de la fascination. Je continuai donc et je déballai le corps, mort-né ou peut-être étouffé, tout ensanglanté par le délivre, d'une petite fille, parfaitement formée, les mains serrées près des oreilles, les traits paisibles, venue au monde à peine une heure ou deux auparavant. De qui était-ce l'enfant ? Autour de nous, la campagne était déserte. Non loin de là se dressait un groupe de chaumières ; mais quel accueil aurions-nous reçu si, tels des accusateurs, nous avions ramené à leur porte ce qu'ils avaient rejeté ? Et si, croyant que l'enfant était le mien, ils mettaient la main sur moi et me traînaient devant les magistrats ? J'enveloppai donc de nouveau l'enfant dans son linge sanglant, je la remis au fond du fossé, et, comme une coupable, j'entraînai Vendredi loin de l'endroit. Malgré tous mes efforts, je n'arrivais pas à chasser de mes pensées la petite dormeuse qui ne s'éveillerait jamais, les yeux fermés qui ne verraient jamais le ciel, les doigts pliés qui ne s'ouvriraient jamais. Qui était cette enfant sinon moi, dans une autre vie ? Vendredi et moi, nous dormîmes cette nuit-là dans un bosquet (ce fut là que j'essayai de manger des glands, tant j'avais faim). Je n'avais pas dormi une minute que je me réveillai en sursaut, pensant qu'il me fallait retourner à l'endroit où était cachée l'enfant avant que les corbeaux ne s'en prissent à elle, les corbeaux et les rats ; et je me levai même en titubant avant de retrouver mes esprits. Je m'allongeai de nouveau, mon manteau tiré sur les oreilles, les joues ruisselantes de larmes. Vendredi hantait mes pensées, je ne pouvais l'empêcher, c'était un effet de la faim. Si je n'avais pas été là pour le réfréner, est-ce que, poussé par la faim, il aurait dévoré l'enfant ? Je me répétais que je lui faisais tort en voyant en lui un cannibale ou pire, un mangeur de morts. Mais Cruso avait semé dans mon esprit le germe de cette idée, et je ne pouvais plus regarder les lèvres de Vendredi sans me rappeler le genre de viande qui les avait sans doute franchies.

« J'admets sans réserve que de telles réflexions recèlent les germes de la folie. Nous ne pouvons refuser avec dégoût d'être

touchés par notre prochain parce que ses mains, propres aujourd'hui, ont été sales autrefois. Nous devons cultiver, tous autant que nous sommes, une certaine ignorance, un certain aveuglement, sans quoi la vie en société ne serait pas tolérable. Si Vendredi avait renoncé à la chair humaine pendant les quinze années passées sur l'île, pourquoi n'aurais-je pas cru qu'il y avait renoncé pour toujours ? Et si au plus profond de son cœur c'était resté un cannibale, une femme vivante au sang chaud n'aurait-elle pas fait un meilleur repas que le cadavre raide et froid d'un enfant ? Le sang martelait mes oreilles ; le craquement d'une branche, ou un nuage passant devant la lune, me faisaient croire à un assaut de Vendredi ; une partie de moi-même savait que c'était toujours le même Noir stupide, mais une autre partie, que j'étais incapable de maîtriser, insistait sur ses instincts sanguinaires. Aussi ne fermai-je pas l'œil de la nuit, jusqu'au moment où le ciel pâlit et où je vis Vendredi profondément endormi à quelques pas de moi, ses pieds calleux qui ne semblaient jamais sentir le froid dépassant de dessous sa robe.

« Bien que nous marchions en silence, il y a dans ma tête un bourdonnement de mots, et tous s'adressent à vous. Au sombre temps de Newington, je vous croyais mort : vous aviez succombé à la faim dans votre chambre meublée, et on vous avait enterré comme un pauvre ; on avait retrouvé votre trace et on vous avait envoyé à la prison du Fleet, où vous aviez péri de misère et d'abandon. Mais maintenant une certitude plus forte, que je ne peux m'expliquer, s'est emparée de moi. Vous êtes vivant, vous allez bien, et tandis que nous suivons la route de Bristol je vous parle comme si vous étiez à côté de moi, mon esprit familier, mon compagnon. Cruso aussi. Il y a des fois où Cruso me revient, aussi morose qu'il l'était aux temps anciens (et je le supporte).

« En arrivant à Marlborough, j'ai trouvé un libraire, et je lui ai vendu pour une demi-guinée les *Voyages en Abyssinie*, de Pakenham, in-quarto, ouvrage provenant de votre bibliothèque. Malgré ma satisfaction d'être soulagée du poids

de ce gros livre, j'en ai éprouvé aussi au regret, car je n'ai pas eu le temps de le lire et de m'instruire davantage sur l'Afrique, afin de mieux aider Vendredi à regagner son pays natal. Vendredi ne vient pas de l'Abyssinie, je le sais. Mais sur la route d'Abyssinie le voyageur doit traverser bien des royaumes ; pourquoi le royaume de Vendredi n'en ferait-il pas partie ?

« Comme le temps se maintient au beau, nous dormons, Vendredi et moi, au pied des haies. Par prudence, nous ne nous montrons guère, car nous formons un couple irrégulier.

« “Êtes-vous sa maîtresse ?” s'est enquis hier un vieillard, pendant qu'assis sur les marches de l'église nous mangions notre pain.

« Était-ce une question impudente ? Le bonhomme semblait sérieux.

« “C'est un esclave que le maître a affranchi sur son lit de mort, répondis-je ; je l'accompagne jusqu'à Bristol, où il embarquera pour l'Afrique et son pays natal.

« — Tu repars donc pour l'Afrique, dit le vieux en se tournant vers Vendredi.

« — Il n'a pas l'usage de la parole, intervins-je. Il a perdu sa langue dans son enfance, et maintenant il ne parle que par gestes. Par gestes et par actions.

« — Tu vas avoir beaucoup d'histoires à leur raconter en Afrique, n'est-ce pas ?” dit le vieillard, parlant plus fort comme on le fait avec les sourds. Vendredi posa sur lui un regard vide, mais il ne se laissa pas décourager. “Tu as vu bien des choses, j'en suis sûr, continua-t-il ; de grandes villes, des navires aussi grands que des châteaux. On ne te croira pas quand tu raconteras tout ce que tu as vu.

« — Il a perdu sa langue, il ne peut parler aucun langage, pas même le sien”, dis-je, souhaitant voir partir le bonhomme. Mais peut-être était-il sourd, lui.

« “Êtes-vous donc des bohémiens ? dit-il. Êtes-vous des bohémiens, vous et lui ?”

« L'espace d'un instant, je ne sus que dire.

« “Il a été esclave, et maintenant il repart pour l’Afrique, répétai-je.

« — Ouais, dit-il, mais nous les appelons bohémiens, ceux qui rôdent de-ci de-là, la figure sale, les hommes et les femmes tous ensemble pêle-mêle, prêts à tous les mauvais coups.”

« Puis il se mit debout et me fit face, appuyé sur sa canne, comme s’il m’avait défié de le contredire.

« “Viens, Vendredi”, murmurai-je, et nous quittâmes la place.

« Je pense maintenant avec amusement à cette escarmouche, mais sur le moment, j’en fus troublée. À vivre comme une taupe dans votre maison, j’ai tout à fait perdu mon teint brun d’insulaire ; mais il est vrai que sur la route je me suis à peine lavée, sans en éprouver de dommage. Je me rappelle une cargaison de bohémiens, de gens sombres et méfiants, chassés de la Galice en Espagne, débarquant à Bahia sur le rivage d’un continent inconnu. Deux fois nous avons, Vendredi et moi, été traités de bohémiens. Qu’est-ce qu’un bohémien ? Qu’est-ce qu’un bandit de grand chemin ? Ici, dans l’Ouest, les mots semblent avoir des sens nouveaux. Suis-je devenue une bohémienne sans le savoir ?

« Arrivés hier à Bristol, nous nous dirigeâmes aussitôt vers le port, que Vendredi parut à l’évidence reconnaître. Là, j’accostai chaque marin qui passait pour lui demander s’il avait connaissance d’un navire faisant route vers l’Afrique ou vers l’Orient. On nous indiqua enfin un navire faisant le service des Indes orientales qui se profilait dans la rade ; il devait appareiller vers Trincomalee et les îles des épices. Par un heureux hasard, vint alors se ranger à quai une gabare qui venait d’y porter des provisions, et le second mit pied à terre. Lui demandant pardon d’être à ce point souillés par le voyage, l’assurant que nous n’étions pas des bohémiens, je présentai Vendredi comme un ancien esclave des Amériques, qui avait maintenant le bonheur d’être affranchi et souhaitait retourner chez lui en Afrique. Hélas, continuai-je. Vendredi ne possédait ni l’anglais ni aucun autre langage, ayant laissé sa langue entre

les mains des trafiquants d'esclaves. Mais il était diligent et docile, et ne demandait pas mieux que de payer son passage vers l'Afrique en travaillant comme homme de pont.

« À ces mots, le second sourit.

« “L'Afrique est vaste, madame, plus vaste que je ne saurais vous le dire, répondit-il. Votre homme sait-il en quel lieu il désire être débarqué ? Car pour avoir été laissé aux rivages de l'Afrique, il n'en sera peut-être pas moins aussi éloigné de son pays natal que nous le sommes de la Moscovie.”

« J'esquivai sa question d'un haussement d'épaules.

« “Le temps venu, je suis convaincue qu'il saura où aller, dis-je ; jamais nous ne perdons le sentiment du pays natal. Acceptez-vous ou non de le prendre ?

« — A-t-il déjà navigué ? demanda le second.

« — Il a navigué, il a même essuyé un naufrage, répondis-je, c'est un marin aguerri.”

« Le second consentit donc à nous conduire au capitaine du bâtiment. Nous le suivîmes jusqu'à une gargote où le capitaine était assis avec deux marchands. Après une longue attente, nous lui fûmes présentés. Je racontai de nouveau l'histoire de Vendredi et son désir de retourner en Afrique.

« “Avez-vous été en Afrique, madame ? demanda le capitaine.

« — Non, monsieur, je n'y ai pas été, répondis-je, mais cela ne fait rien à l'affaire.

« — Et vous n'allez pas accompagner votre homme ?

« — Non point.

« — Permettez-moi donc de vous dire ceci, reprit-il, la moitié de l'Afrique est déserte et le reste est une forêt puante rongée par les fièvres. Votre Noir serait mieux en Angleterre. Cependant, s'il y est résolu, je veux bien le prendre.”

« À ces mots, mon cœur bondit de joie.

« “Avez-vous ses lettres d’affranchissement ?” demanda-t-il.

« Je fis signe à Vendredi (qui était resté planté comme un bâton tout au long de cette discussion dont il ne comprenait rien) que je voulais ouvrir le sac qui pendait à son cou, et je montrai au capitaine le papier signé du nom de Cruso, qui sembla lui convenir.

« “Très bien, dit-il en empochant le papier, nous débarquerons votre homme en Afrique, à l’endroit où il nous demandera de le faire. Mais le moment est venu de lui dire adieu : nous appareillons demain matin.”

« Je ne sais si ce fut l’attitude du capitaine ou le coup d’œil que je le vis échanger avec le second, mais j’eus tout à coup la certitude que les choses n’étaient pas ce qu’elles semblaient être.

« “Ce papier appartient à Vendredi, dis-je en tendant la main pour le recevoir, c’est la seule preuve qu’il ait de sa liberté.” Dès que le capitaine m’eut rendu le papier, j’ajoutai : “Vendredi ne peut pas embarquer tout de suite, car il a des effets à prendre en ville, dans notre logement.”

« Ils virent ainsi que j’avais percé à jour leur machination (qui était de vendre à nouveau Vendredi comme esclave) : le capitaine haussa les épaules et me tourna le dos, et l’affaire en resta là.

« Ce fut ainsi que le projet chimérique que j’avais échafaudé – Vendredi s’embarquerait pour l’Afrique et je rentrerais de mon côté à Londres en ayant enfin retrouvé mon indépendance – s’écroula devant moi. Je m’aperçus que lorsqu’un capitaine était honnête il ne voulait pas d’un matelot aussi peu prometteur que Vendredi. Seuls les moins scrupuleux – dont je rencontrai une multitude dans les jours qui suivirent – feignaient de nous faire bon accueil, voyant en moi sans doute une dupe facile et en Vendredi une proie tombée du ciel. L’un d’entre eux prétendit que sa destination était Calicut, et qu’il ferait escale au cap de Bonne-Espérance, où il promettait de débarquer Vendredi ; mais j’appris du maître de quai qu’il se rendait en fait à la Jamaïque.

« Ai-je été trop soupçonneuse ? Tout ce que je sais, c'est que je dormirais mal cette nuit si Vendredi était en haute mer, faisant voile une deuxième fois, et sans le savoir, vers les plantations. Une femme peut mettre au monde un enfant dont elle ne veut pas, et l'élever sans l'aimer, et être pourtant prête à le défendre au prix de sa vie. C'est en quelque sorte un tel lien qui s'est instauré entre Vendredi et moi. Je ne l'aime pas, mais il est à moi. Voilà pourquoi il reste en Angleterre. Voilà pourquoi il est ici. »

III

L'escalier était sombre et misérable. Le coup que je frappai résonna comme dans une pièce vide. Mais je frappai de nouveau, sur quoi j'entendis des pas traînants, et une voix derrière la porte, sa voix, basse et prudente.

« C'est moi, Susan Barton, annonçai-je, je suis seule avec Vendredi. »

La porte s'ouvrit et je le vis devant moi, le même Foe sur qui j'avais jeté les yeux pour la première fois à Kensington Row, mais plus maigre et plus vif, à croire que la vigilance et la frugalité lui convenaient.

« Pouvons-nous entrer ? » dis-je.

Il s'écarta et nous pénétrâmes dans son refuge. La pièce était éclairée par une seule fenêtre, par laquelle le soleil de l'après-midi coulait à flots. On avait vue sur le nord, par-dessus les toits de Whitechapel. L'ameublement se composait d'une table, d'une chaise et d'un lit fait à la va-vite ; un coin de la pièce était caché par un rideau.

« Ce n'est pas ce que j'imaginais, dis-je. Je pensais trouver une épaisse couche de poussière sur le sol, et de la pénombre. Mais la vie ne ressemble jamais à ce que nous imaginons. Je me rappelle avoir lu chez un auteur qu'après la mort il se peut que nous nous trouvions, non pas entourés de chœurs angéliques, mais dans un lieu tout à fait ordinaire, par exemple des bains publics, par une chaude après-midi, avec des araignées assoupies dans les coins ; sur le moment, cela ressemblera à n'importe quel dimanche à la campagne ; ce n'est que plus tard que nous nous rendrons compte que nous sommes en pleine éternité.

— C'est un auteur que je n'ai pas lu.

— Cette idée ne m'a pas quittée depuis l'enfance. Mais je viens m'informer d'un autre écrit. Notre histoire, l'histoire de

l'île – comment avance-t-elle ? Est-elle écrite ?

— Elle avance, mais elle avance lentement, Susan. C'est une histoire lente, qui s'écrit lentement. Comment avez-vous fait pour me trouver ?

— Tout à fait par bonne fortune. J'ai rencontré Mme Thrush, votre vieille intendante, à Covent Garden, après que nous sommes revenus de Bristol, Vendredi et moi (je vous ai écrit des lettres sur la route de Bristol, je les ai sur moi, je vous les remettrai). Mme Thrush nous a envoyés au garçon qui fait vos courses, avec un signe indiquant que nous étions dignes de confiance, et il nous a conduits jusqu'à cette maison.

— C'est une excellente chose que vous soyez venue, car j'ai besoin d'en savoir plus sur Bahia, et vous seule pouvez me renseigner.

— Bahia ne fait pas partie de mon histoire, répondis-je, mais je vais vous dire ce que je peux. Bahia est une ville bâtie sur des collines. Pour transporter les cargaisons du port jusqu'à leurs entrepôts, les marchands ont donc tendu un grand câble, avec des poulies et des treuils. De la rue, vous voyez toute la journée des balles de marchandises filer sur le câble au-dessus de vos têtes. Les rues grouillent de gens qui vont à leurs affaires, esclaves et hommes libres, Portugais, Nègres, Indiens et Métis. Mais on voit rarement les Portugaises dehors. Car les Portugais sont une race fort jalouse. Ils ont un dicton : Au cours de sa vie, une femme n'a que trois occasions de quitter sa maison : son baptême, son mariage et son enterrement. Une femme qui sort librement passe pour une putain. Je passais pour une putain. Mais il y a tant de putains là-bas, ou, selon le terme que je préfère employer, de femmes libres, que cela ne m'arrêtait pas. Le soir, à la fraîche, les femmes libres de Bahia revêtent leurs plus beaux atours, elles passent des cercles d'or autour de leur cou et des bracelets d'or à leurs bras, elles ornent leurs cheveux de bijoux en or, et elles arpentent les rues ; car là-bas, l'or est à bon marché. Les plus belles sont les femmes de couleur, les *mulatas*, comme on les appelle. La Couronne n'est pas parvenue à mettre fin au trafic privé de l'or, qui est extrait dans les mines de l'intérieur et vendu par les mineurs aux orfèvres. Je n'ai hélas à vous montrer aucun

exemple de l'art de ces excellents artisans, pas même une épingle ; tout ce que j'avais m'a été pris par les mutinés. Je suis arrivée sur le rivage de l'île sans rien d'autre que les vêtements que je portais, rouge comme une betterave à cause du soleil, les mains écorchées et couvertes de cloques. Si je n'ai pas charmé Cruso, il ne faut pas s'en étonner.

— Et Vendredi ?

— Vendredi ?

— Vendredi s'est-il jamais épris de vous ?

— Comment savoir ce qui se passe dans le cœur de Vendredi ? Mais je ne crois pas. » Je me tournai vers Vendredi, qui était resté tout ce temps accroupi près de la porte, la tête sur les genoux. « M'aimes-tu, Vendredi ? » lançai-je doucement. Vendredi ne leva même pas la tête. « Nous avons vécu trop près l'un de l'autre pour nous aimer, M. Foe. Vendredi est devenu mon ombre. Nos ombres nous aiment-elles, même si elles ne sont jamais séparées de nous ? »

Foe sourit.

« Parlez-moi encore de Bahia, dit-il.

— Il y a beaucoup à dire sur Bahia. Bahia en elle-même est un monde. Mais pourquoi ? Bahia n'est pas l'île. Bahia n'a été qu'une étape sur mon chemin.

— Il n'en est peut-être pas ainsi, répondit Foe prudemment. Reprenez votre histoire au début et vous verrez. L'histoire commence à Londres. Votre fille est enlevée ou elle s'enfuit, soit l'un soit l'autre, cela n'a pas d'importance. Pour la retrouver vous partez pour Bahia, car, selon certains renseignements, elle serait là-bas. À Bahia, vous ne restez pas moins de deux ans, deux années infructueuses. De quoi vivez-vous pendant ce temps-là ? Comment faites-vous pour vous vêtir ? Où dormez-vous ? À quoi passez-vous vos journées ? Qui sont vos amis ? Ce sont des questions qui se posent, auxquelles nous devons répondre. Et quel a été le sort de votre fille ? Même dans les grands espaces du Brésil, une fille ne s'évanouit pas comme de la fumée. Se peut-il qu'elle vous recherche pendant que vous la recherchez ? Mais voilà assez

de questions. Pour finir vous désespérez. Renonçant à votre quête, vous partez. Peu après votre fille arrive à Bahia, venue de l'intérieur ; elle est à votre recherche. Elle entend parler d'une Anglaise de haute taille qui s'est embarquée pour Lisbonne, et elle fait de même. Elle hante les ports de Lisbonne et de Porto. Auprès des rudes marins, elle passe pour une simple d'esprit et ils la traitent avec bonté. Mais personne n'a eu vent d'une Anglaise de haute taille qui aurait débarqué d'un navire venant de Bahia. Êtes-vous aux Açores, les yeux tournés vers la mer, éplorée, telle Ariane ? Nous ne savons. Le temps passe. Votre fille désespère. Puis, par hasard, il lui vient aux oreilles l'histoire d'une femme sauvée d'une île où elle avait été abandonnée en compagnie d'un vieil homme et de son esclave noir. Cette femme se trouverait-elle être sa mère ? Elle suit la piste des rumeurs, qui la conduit de Bristol à Londres, jusqu'à la maison où la femme en question est entrée pour peu de temps comme servante (c'est la maison de Kensington Row). Là, elle apprend le nom de cette femme. C'est le même que le sien.

« Nous avons donc en tout cinq parties : la perte de la fille ; la quête de la fille au Brésil ; le renoncement à la quête, et l'aventure de l'île ; la reprise de la quête par la fille ; et les retrouvailles entre la fille et sa mère. C'est ainsi que nous fabriquons un livre : d'abord la perte, puis la quête, et enfin les retrouvailles ; d'abord le début, puis le milieu, et ensuite la fin. Quant à la nouveauté, elle est apportée par l'épisode de l'île – qui constitue à proprement parler le deuxième chapitre de la partie médiane –, et par le retournement où la fille reprend la quête abandonnée par sa mère. »

Toute la joie que j'avais éprouvée à parvenir jusqu'à Foe s'échappa de moi. Je sentis mes membres s'alourdir.

« L'île par elle-même ne constitue pas une histoire, dit Foe d'une voix douce en posant une main sur mon genou. Nous ne pouvons lui donner vie qu'en l'insérant dans le cadre d'une histoire plus vaste. Par elle-même, elle ne vaut pas mieux qu'un esquif qui prend l'eau et dérive jour après jour dans un océan désert jusqu'au jour où, humblement, sans faire de vagues, il coule. L'île manque d'ombre et de lumière. Elle est beaucoup trop uniforme. Elle est à l'image d'une niche de

pain. Elle nous permettra certainement de rester en vie, si la lecture nous manque jusqu'à l'inanition ; mais qui va la choisir s'il est possible de déguster des friandises et pâtisseries plus savoureuses ?

— Dans les lettres que vous n'avez pas lues, dis-je, je me disais convaincue que, si l'histoire semble stupide, c'est qu'elle s'obstine à ne pas parler. L'ombre dont vous éprouvez l'absence existe : c'est la perte de la langue de Vendredi. »

Foe ne répondit pas, et je poursuivis.

« L'histoire de la langue de Vendredi est une histoire qui ne peut être racontée, ou que je ne peux raconter. C'est-à-dire qu'on peut raconter bien des histoires sur la langue de Vendredi, mais que l'histoire véritable est enfouie au cœur de Vendredi, qui est muet. L'histoire véritable ne sera pas connue tant que nous n'aurons pas trouvé un moyen ingénieux de donner une voix à Vendredi.

« M. Foe, continuai-je, éprouvant une difficulté croissante à parler, quand je vivais dans votre maison, je restais parfois éveillée à l'étage, écoutant le battement du sang dans mes oreilles et le silence de Vendredi au rez-de-chaussée, un silence qui montait le long de l'escalier comme de la fumée, comme un jaillissement de fumée noire. Avant longtemps il me devenait impossible de respirer, je sentais que j'étouffais dans mon lit. Mes poumons, mon cœur, ma tête étaient pleins de fumée noire. Il me fallait bondir hors du lit, ouvrir les rideaux, passer la tête au-dehors, respirer de l'air frais et vérifier qu'il y avait toujours des étoiles dans le ciel.

« Je vous ai parlé dans mes lettres de la danse de Vendredi. Mais je ne vous ai pas raconté toute l'histoire.

« Après que Vendredi eut découvert votre robe et votre perruque, et qu'il les eut prises comme livrée, il passait des journées entières à tournoyer, à danser et à chanter, à sa façon. Ce que je ne vous ai pas dit, c'est que lorsqu'il dansait il ne portait que la robe et la perruque. Lorsqu'il se tenait immobile il était couvert jusqu'aux chevilles ; mais lorsqu'il tournoyait, la robe se déployait et se tendait autour de lui, si bien qu'on

aurait pu croire qu'il dansait dans le dessein de dévoiler sa nudité.

« Or, lorsque Cruso me conta que les marchands d'esclaves avaient coutume de couper la langue à leurs prisonniers pour les rendre plus dociles, j'avoue que je me demandai s'il n'employait pas une comparaison, par respect des convenances : si l'amputation de la langue ne renvoyait pas en outre à une autre mutilation, plus atroce ; et si par "esclave muet", je ne devais pas entendre, "esclave émasculé".

« Quand, ce premier matin, ayant entendu le fredonnement, j'allai jusqu'à la porte pour découvrir Vendredi en pleine danse, sa robe volant autour de lui, je fus si stupéfaite que je restai les yeux écarquillés, sans honte, devant ce qui était jusqu'alors resté caché de moi. Certes, j'avais déjà vu Vendredi nu, mais cela avait toujours été de loin : sur notre île, nous nous étions conformés autant que possible à la décence, et Vendredi n'avait pas fait exception.

« Je vous ai parlé de la répugnance que j'éprouvai quand Cruso ouvrit la bouche de Vendredi pour me montrer qu'il n'avait pas de langue. Ce que Cruso voulait me faire voir, ce dont je détournai les yeux, c'était ce moignon épais, au fond de la bouche, dont je me figurai toujours, par la suite, qu'il remuait et se cabrait sous le coup de l'émotion, chaque fois que Vendredi tentait d'exprimer ses pensées, comme un ver coupé en deux se contorsionne dans les affres de l'agonie. Depuis ce soir-là, j'avais toujours eu à craindre de me voir infliger le spectacle d'une mutilation encore plus hideuse.

« Sous l'effet de la danse, rien n'était immobile et pourtant tout était immobile. La robe tourbillonnante était une cloche écarlate posée sur les épaules de Vendredi et l'enfermant ; Vendredi était le pilier noir qui en constituait le centre. Ce qui avait été caché de moi fut révélé ; je devrais plutôt dire que mes yeux restèrent ouverts à ce qui leur était présenté.

« Je vis, et je crus que j'avais vu, encore que je me fusse ensuite rappelé Thomas, qui avait vu, lui aussi, mais ne put être persuadé de croire tant qu'il n'eut pas mis sa main dans la blessure.

« Je ne sais si l'on peut relater de telles choses dans un livre, à moins de les recouvrir à nouveau de figures. La première fois que j'entendis parler de vous, on me dit que vous étiez un homme très secret, une sorte de prêtre, qui, dans l'exercice de votre métier, entendiez les confessions les plus ténébreuses des pénitents les plus désespérés. Je n'irai pas m'agenouiller devant lui comme un de ses gibiers de potence, jurai-je alors, apportant mon lot de confidences inavouables : je dirai clairement ce qui peut être dit et je tairai ce qui ne peut pas l'être. Voilà pourtant que je déverse devant vous mes secrets les plus sombres ! Vous êtes comme un de ces libertins notoires contre lesquels les femmes se prémunissent, pour se retrouver enfin sans défense face à eux, sa notoriété même étant l'arme la plus subtile du séducteur.

— Vous ne m'avez pas dit tout ce que j'ai besoin de savoir sur Bahia », dit Foe.

Je me fis cette réflexion (ne l'ai-je pas déjà confessé ?) : Il est pareil à l'araignée patiente tapie au cœur de sa toile, attendant que sa proie vienne à elle. Et lorsque nous nous débattons entre ses griffes, qu'elle ouvre la gueule pour nous dévorer, et que nous exhalons notre dernier cri, elle fait un mince sourire et dit : « Je ne vous ai pas demandé de venir me voir, vous êtes là de votre propre chef. »

Un long silence s'écoula entre nous. « Jetée sur des rivages que je n'avais jamais cru voir » – les mots me vinrent en dépit de moi-même. Quel était leur sens ? De la rue monta le bruit d'une voix de femme qui récriminait. Sa tirade n'en finissait pas. Je souris – je ne pus m'en empêcher – et Foe sourit, lui aussi.

« Quant à Bahia, repris-je, c'est délibérément que j'en parle aussi peu. L'histoire par laquelle je désire me faire connaître est l'histoire de l'île. Vous la qualifiez d'épisode, mais je la considère comme une histoire à part entière. Elle commence le jour où j'ai dérivé jusqu'à ses côtes et se termine par la mort de Cruso et mon retour en Angleterre avec Vendredi, pleine d'un nouvel espoir. À l'intérieur de cette histoire principale s'insèrent d'autres histoires : comment j'en suis venue à échouer sur l'île (selon le récit que j'en fais à Cruso), le

nauffrage de Cruso et ses premières années sur l'île (selon le récit que m'en fait Cruso), ainsi que l'histoire de Vendredi, qui n'est pas à proprement parler une histoire mais plutôt une énigme ou un trou dans la narration (je me la représente comme une boutonnière, soigneusement surfilée sur tout le tour, mais vide, dans l'attente d'un bouton). Examinée dans son ensemble, c'est une narration dotée d'un commencement et d'une fin, et aussi de digressions plaisantes ; il ne lui manque qu'un milieu substantiel et varié, à l'endroit où Cruso passe trop de temps à défricher les terrasses et moi trop de temps à arpenter le rivage. Vous avez proposé naguère de fournir un milieu en inventant des cannibales et des pirates. Je n'en ai pas voulu parce qu'ils n'existaient pas en vérité. Vous proposez maintenant de réduire l'île à un épisode dans l'histoire d'une femme qui cherche sa fille perdue. Cette suggestion, je la refuse aussi.

« Vous commettez une erreur tout à fait révélatrice en n'établissant pas de distinction entre mes silences et les silences d'un être tel que Vendredi. N'ayant pas la maîtrise des mots, Vendredi ne peut se défendre d'être remodelé jour après jour conformément aux désirs des autres. Je le dis cannibale, il devient cannibale ; je le dis blanchisseur, il devient blanchisseur. Où est la vérité de Vendredi ? Vous allez répondre : Il n'est ni cannibale ni blanchisseur, ce ne sont que des appellations qui ne portent pas sur son essence, c'est un corps substantiel, il est lui-même, Vendredi est Vendredi. Mais il n'en est pas ainsi. Peu importe ce qu'il est à ses propres yeux (est-il quelque chose à ses propres yeux ? Comment nous le ferait-il savoir ?), il est aux yeux du monde ce que je fais de lui. C'est pourquoi le silence de Vendredi est un silence qu'il n'a pas choisi. Il est l'enfant de son silence, un enfant qui n'est pas encore né, un enfant en attente de naissance, mais qui ne peut pas naître. En revanche, le silence que je garde au sujet de Bahia et d'autres questions est le fruit d'un choix délibéré : c'est mon silence, il m'appartient. Je considère Bahia comme un monde, et le Brésil comme un monde encore plus vaste. Bahia et le Brésil n'ont pas leur place dans l'histoire d'une île, ils ne tiendraient pas à l'intérieur de ses limites. Par exemple : dans les rues de Bahia, vous verrez des Nègresses portant des plateaux de friandises à vendre. Je voudrais donner le nom de

quelques-unes de ces friandises. Il y a les *pamonhas*, ou galettes de maïs ; les *quimados*, faits de sucre, qu'on appelle en français *bonbons* ; le *pão de milho*, une sorte de gâteau léger au maïs, et le *pão de arroz*, fait avec du riz ; il y a aussi le *rolete de cana*, ou roulé à la canne à sucre. Ce sont les noms qui me reviennent ; mais il y en a bien d'autres, des sucrées et des salées, et on les trouve toutes sur le plateau de la même marchande, au coin de n'importe quelle rue. Pensez, outre cela, à tout ce qui peut se trouver d'étrange ou de nouveau dans cette ville vigoureuse, où des foules de gens déferlent dans les rues jour et nuit, Indiens nus de la forêt, Dahoméens au teint d'ébène, fiers Lusitaniens, sang-mêlé de toutes les teintes, où de gras négociants sont portés sur des litières par leurs esclaves au milieu de processions de flagellants, de danseurs tourbillonnants, de marchands d'aliments divers, et de tous ceux qui vont assister à des combats de coqs. Comment pourriez-vous renfermer Bahia entre les couvertures d'un livre ? Ce sont les lieux de petite taille, à la population clairsemée, que l'on peut subjuguier et soumettre au moyen de mots – ainsi, les îles désertes et les maisons solitaires. De plus, ma fille n'est plus à Bahia ; elle est partie vers l'intérieur, elle a gagné un monde si vaste et si étrange que j'ai peine à le concevoir, un monde de plaines et de plantations comme celui que Cruso a laissé derrière lui, l'empire des fourmis, où tout est sens dessus dessous.

« Je ne suis pas, le comprenez-vous, un de vos voleurs ou bandits de grand chemin, qui bafouillent une confession, après quoi on les pousse à coups de fouet vers le gibet de Tyburn et le silence éternel, et vous restez libre d'arranger leurs histoires à votre fantaisie. J'ai encore le pouvoir de diriger et de corriger. Et par-dessus tout, de taire. C'est par de tels moyens que je m'efforce encore d'être le père de mon histoire. »

Foe parla.

« Il y a une histoire que j'aimerais vous raconter, Susan ; elle remonte au temps où j'étais visiteur à Newgate. Une femme, convaincue de vol, au moment où elle allait être conduite à la charrette qui devait l'emmener à Tyburn, demanda un prêtre pour lui faire sa confession véridique ; car, dit-elle, la confession qu'elle avait faite auparavant était

mensongère. On appela donc l'aumônier ordinaire. Elle lui confessa à nouveau les vols dont elle était accusée, et quelques autres de surcroît ; elle confessa de nombreuses impuretés et blasphèmes ; elle confessa avoir abandonné deux enfants et en avoir étouffé un troisième au berceau. Elle confessa avoir un mari en Irlande, un mari déporté dans la Caroline et un mari emprisonné à Newgate en même temps qu'elle, tous vivants. Elle donna le détail des crimes qu'elle avait commis dans sa jeunesse et des crimes de son enfance, jusqu'au moment où, le soleil se trouvant déjà haut dans le ciel et le gardien heurtant lourdement à la porte, l'aumônier la fit taire. "Il m'est difficile, dit-il, de croire, Mme..., que la durée d'une seule vie peut avoir suffi pour commettre tous ces crimes. Êtes-vous vraiment une aussi grande pécheresse que vous voudriez me le faire croire ? — Si je ne dis pas la vérité, révérend père, répondit la femme (qui était, je le précise, irlandaise), est-ce qu'alors je n'insulte pas au sacrement, et n'est-ce pas un péché pire encore que ceux dont je me suis confessée, qui demanderait une nouvelle confession et un nouveau repentir ? Et si mon repentir n'est pas véritable (est-il véritable ? — je scrute mon propre cœur et je ne peux le dire, tant il y fait sombre), est-ce que dans ce cas ma confession n'est pas mensongère, et cela n'est-il pas un péché redoublé ?" Et la femme aurait continué à se confesser et à mettre en doute sa confession toute la journée, jusqu'à ce que le charretier s'assoupît, jusqu'à ce que les marchands de petits pâtés et les spectateurs rentrassent chez eux, si l'aumônier, levant les mains, n'avait pas donné d'une voix forte l'absolution à la femme, bien qu'elle protestât que son histoire n'était pas terminée, après quoi il se hâta de partir.

— Pourquoi me racontez-vous cette histoire ? demandai-je. Suis-je la femme pour qui l'heure d'être conduite au gibet a sonné, et êtes-vous l'aumônier ?

— Vous êtes libre de donner à cette histoire l'application que vous voulez, répondit Foe. Pour moi, la morale de l'histoire est qu'il vient un jour où nous devons rendre compte de nous-même devant le monde, après quoi nous devons accepter pour toujours de nous taire.

— Pour moi, la morale en est que celui-là a le dernier mot, qui dispose de la force la plus grande. Je parle du bourreau et de ses assistants, grands et petits. Si j'étais l'Irlandaise, je reposerais malaisément dans ma tombe, sachant à quel interprète l'histoire de mes dernières heures a été confiée.

— Je vous conterai alors une deuxième histoire. Une femme (une autre femme) fut condamnée à mort – j'ai oublié pour quel crime. Comme le jour fatal approchait, elle sombra dans un désespoir croissant, car elle ne trouvait personne qui prît en charge son nourrisson, une petite fille, qui était avec elle dans la cellule. Enfin un de ses geôliers, apitoyé par sa détresse, s'en entretint avec sa femme, et ils se mirent d'accord pour adopter l'enfant. Quand cette condamnée vit l'enfant en sécurité dans les bras de sa mère nourricière, elle se tourna vers ses gardiens et leur dit : "Faites maintenant de moi ce que vous voulez. Car je me suis échappée de votre prison ; de moi, il ne vous reste ici que l'enveloppe" (elle parlait, je pense, de l'enveloppe que le papillon laisse derrière lui à sa naissance). Cette histoire est ancienne ; nous ne traitons plus les mères de façon aussi barbare. Elle n'en garde pas moins sa portée morale, et cette portée est la suivante : Il existe plus d'un moyen d'accéder à la vie éternelle.

— M. Foe, je n'ai pas l'art d'enchaîner les paraboles les unes aux autres, comme un magicien qui sort des roses de sa manche. Je vous l'accorde, il fut un temps où j'espérais être célèbre, voir les têtes se tourner dans la rue et entendre les gens murmurer : "C'est Susan Barton, la naufragée." Mais c'était une ambition vaine, et il y a longtemps que j'y ai renoncé. Regardez-moi. Cela fait deux jours que je n'ai pas mangé. Mes vêtements sont en haillons, j'ai les cheveux sales et mal coiffés. J'ai l'air d'une vieille femme, une vieille bohémienne crasseuse. Je dors à l'abri des porches, dans les cimetières, sous les ponts. Croyez-vous que cette vie de mendicante réponde à mes désirs ? Il suffirait d'un bain, d'habits neufs et d'une lettre de recommandation signée de vous pour que je trouve dès demain une place de cuisinière-femme de chambre, et même une bonne place, dans une maison respectable. Je pourrais retrouver à tous points de vue la vie d'un corps substantiel, cette vie que vous recommandez.

Mais ce genre de vie est abject. C'est la vie d'une chose. Une putain utilisée par les hommes est utilisée comme un corps substantiel. Les vagues m'ont prise et m'ont rejetée sur une île, et un an plus tard les mêmes vagues ont apporté un navire pour me sauver ; mais l'histoire véritable de cette année-là, telle qu'elle devrait être considérée dans le grand projet de Dieu, je l'ignore toujours, j'en reste aussi ignorante que l'enfant qui vient de naître. Voilà pourquoi je ne peux trouver le repos, voilà pourquoi je m'attache à vous comme de la fausse monnaie, vous suivant jusqu'à votre cachette. Serais-je ici si je ne croyais pas que vous m'êtes destiné, que vous êtes le seul être destiné à raconter ma véritable histoire ?

« Connaissez-vous l'histoire de la Muse, M. Foe ? La Muse est une femme, une déesse, qui vient la nuit rendre visite aux poètes et leur fait engendrer des histoires. Dans leurs récits ultérieurs, les poètes disent qu'elle vient à l'heure où leur désespoir est le plus profond et leur insuffle le feu sacré, après quoi leur plume auparavant sèche se met à couler. Lorsque j'ai écrit mon mémoire pour vous, et que j'ai vu à quel point il ressemblait à l'île sous ma plume, morne, vide, sans vie, j'ai souhaité qu'il existât un homme-Muse, un dieu juvénile qui vînt la nuit rendre visite aux femmes-auteurs et qui fît couler leur plume. Mais désormais, je sais ce qu'il en est. La Muse est à la fois déesse et fécondateur. Je n'étais pas destinée à être la mère de mon histoire, mais à l'engendrer. Ce n'est pas moi la promise : c'est vous. Mais en vertu de quoi devrais-je défendre ma cause ? A-t-on jamais demandé à un homme qui vient faire sa cour d'argumenter au moyen de syllogismes ? Pourquoi me le demanderait-on ? »

Foe, sans répondre, alla jusqu'à l'alcôve entourée de rideaux et revint, un bocal à la main.

« Ce sont des gaufrettes à la pâte d'amandes, faites à la façon italienne, dit-il. Hélas, je n'ai que cela à vous offrir. »

J'en pris une et je la dégustai. Elle était si légère qu'elle fondit sur ma langue.

« La nourriture des dieux », dis-je.

Foe sourit et secoua la tête. Je tendis une gaufrette à Vendredi, qui me la prit nonchalamment.

« Le petit Jack ne va pas tarder à venir, annonça Foe ; je l'enverrai alors nous chercher à dîner. »

Il y eut un silence. Mon regard se porta au-dehors, sur les clochers et les toits.

« Vous vous êtes trouvé une belle retraite, dis-je ; un véritable nid d'aigle. J'ai écrit mon mémoire à la chandelle, dans une chambre sans fenêtre, le papier posé sur mes genoux. Est-ce pour cette raison, croyez-vous, que mon histoire est si ennuyeuse – parce que ma vision était bouchée, parce que je n'y voyais rien ?

— Ce n'est pas une histoire ennuyeuse, mais elle est trop uniforme, dit Foe.

— Elle n'est pas ennuyeuse, tant que nous nous rappelons qu'elle est vraie. Mais pour une aventure, elle est on ne peut plus ennuyeuse. C'est pourquoi vous m'avez pressée d'y introduire les cannibales, n'est-ce pas ? » Foe pencha la tête judicieusement, d'un côté, puis de l'autre. « En Vendredi ici présent, vous avez affaire à un cannibale vivant, poursuivis-je. Regardez-le. Si nous devons en juger par Vendredi, les cannibales ne sont pas moins ennuyeux que les Anglais.

— Ils perdent leur vivacité, j'en suis certain, quand ils sont privés de chair humaine », répondit Foe.

On frappa à la porte et le garçon entra, celui qui nous avait guidés jusqu'à la maison.

« Bienvenue, Jack ! lança Foe. Dame Barton, que tu as déjà rencontrée, va dîner avec nous, veux-tu donc bien demander de doubles portions ? »

Il sortit sa bourse et donna de l'argent à Jack.

« N'oubliez pas Vendredi, intervins-je.

— Et une portion de plus pour le serviteur Vendredi, bien entendu », dit Foe.

Le garçon s'en alla.

« J'ai trouvé Jack parmi les enfants perdus et orphelins qui dorment dans la fosse aux cendres, à la verrerie. D'après sa propre estimation, il a dix ans, mais c'est déjà un détrousseur notable.

— Ne tentez-vous pas de le corriger ? demandai-je.

— En le rendant honnête, je le condamnerais à l'asile des pauvres, dit Foe ; enverriez-vous un enfant à l'asile pour l'amour de quelques mouchoirs ?

— Non ; mais vous, vous l'envoyez à la potence, répliquai-je. Ne pouvez-vous le prendre avec vous, lui donner des rudiments d'instruction et le mettre en apprentissage ?

— Si je devais suivre ce conseil, combien ferais-je coucher sur mon plancher d'apprentis que j'ai sauvés de la rue ? dit Foe ; on me prendrait pour un maître-voleur et on m'enverrait moi-même à la potence. Jack a sa propre vie à vivre, et elle vaut mieux que toutes celles que je pourrais concevoir pour lui.

— Vendredi aussi a une vie à lui, dis-je, mais ce n'est pas pour autant que je mets Vendredi à la rue.

— Et pourquoi pas ? demanda Foe.

— Parce qu'il est sans défense, dis-je ; parce que Londres lui est inconnue. Parce qu'on le prendrait pour un fugitif, et qu'il serait vendu et déporté en Jamaïque.

— Ne pourrait-il pas plutôt lui arriver d'être recueilli par ceux de son espèce, qui s'occuperaient de lui et le nourriraient ? dit Foe. Il y a plus de Nègres à Londres que vous ne le croiriez. Promenez-vous sur Mile End Road par une après-midi d'été, ou à Paddington, et vous verrez. Vendredi ne serait-il pas plus heureux avec d'autres Nègres ? Il pourrait jouer pour quelques sous avec des musiciens des rues. Il existe beaucoup de petits orchestres ambulants. Je lui ferais cadeau de ma flûte. »

Je jetai un coup d'œil à Vendredi. Me trompais-je, ou y avait-il dans ses yeux une lueur de compréhension ? « Comprends-tu ce que dit M. Foe, Vendredi ? » lançai-je. Il me rendit un regard morne.

« Si nous avions des foires de louage à Londres, comme ils en ont dans les provinces de l'Ouest, dit Foe, Vendredi pourrait aussi se mettre dans la file, la houe sur l'épaule, et être embauché comme jardinier, sans qu'un seul mot soit échangé. »

Jack revint alors, chargé d'un plateau couvert d'où montait une odeur appétissante. Il posa le plateau sur la table, puis murmura quelques mots à l'oreille de Foe.

« Laisse-nous quelques minutes, et fais-les monter ensuite », dit Foe ; puis, s'adressant à moi : « Nous avons de la visite, mais commençons par manger. » Jack avait apporté du rôti de bœuf et de la sauce, ainsi qu'une miche à trois sous et un pichet de bière. Comme il n'y avait que deux assiettes, nous mangeâmes les premiers, Foe et moi, après quoi je remplis de nouveau mon assiette et je la tendis à Vendredi.

On frappa à la porte. Foe ouvrit. La lumière éclaira la jeune fille que j'avais laissée dans la forêt d'Epping ; derrière elle, dans l'ombre, il y avait une autre femme. Tandis que j'étais encore figée par la stupeur, la jeune fille traversa la pièce, me serra dans ses bras et m'embrassa sur la joue. Une sensation de froid m'envahit et je crus tomber par terre.

« Et voici Amy, dit la jeune fille, Amy, de Deptford, ma nourrice quand j'étais petite. »

Un martèlement résonnait dans mes oreilles, mais je me forçai à regarder Amy en face. Je vis une femme de mon âge, élancée, au visage agréable ; des boucles blondes dépassaient de son bonnet.

« Je suis heureuse de faire votre connaissance, murmurai-je, mais je suis sûre de ne vous avoir vue de ma vie. »

Quelqu'un me toucha le bras. C'était Foe ; il me mena jusqu'au fauteuil, me fit asseoir et me donna un verre d'eau.

« C'est un étourdissement passager », dis-je.

Il acquiesça de la tête.

« Nous voici donc tous rassemblés, dit Foe. Asseyez-vous, je vous prie, Susan, Amy. »

Il indiqua le lit. Le petit Jack, debout près de Foe, me dévisageait avec curiosité. Foe alluma une deuxième lampe et la posa sur la cheminée.

« Dans un moment, Jack ira chercher du charbon et nous fera un feu, n'est-ce pas, Jack ?

— Oui, monsieur », dit Jack.

Je parlai.

« Il se fait tard ; nous n'allons pas pouvoir rester, Vendredi et moi, dis-je.

— Qu'il ne vous vienne pas à l'idée de partir, dit Foe. Vous n'avez nulle part où aller ; de plus, n'y a-t-il pas longtemps que vous ne vous êtes trouvée en pareille compagnie ?

— Jamais, répondis-je. Jamais de ma vie je ne me suis trouvée en pareille compagnie. Je prenais cet endroit pour une maison meublée, mais je vois qu'il s'agit d'un lieu de réunion pour acteurs. Je gaspillerais mon souffle, M. Foe, en disant que ces femmes me sont inconnues, car vous répliquerez simplement que j'ai oublié, puis vous leur ferez signe et elles se lanceront dans de longues histoires sur un passé où elles affirmeront que j'ai moi aussi joué un rôle.

« Que puis-je faire, sinon protester que ce n'est pas vrai ? Je suis aussi bien informée que vous des nombreuses, très nombreuses façons qui existent de nous abuser nous-mêmes. Mais comment vivre, si nous ne croyons pas que nous savons qui nous sommes, et qui nous avons été ? Si j'étais aussi obligeante que vous me demandez de l'être – si j'étais prête à concéder, bien qu'à ma connaissance ma fille ait été engloutie par les plaines herbeuses du Brésil, qu'il est également possible qu'elle soit en Angleterre depuis un an, et qu'elle soit présentement dans cette pièce, sous une forme sous laquelle je ne parviens pas à la reconnaître (car la fille que je me rappelle est grande, elle a les cheveux sombres, et un nom qui lui est propre) – si j'étais comme une bouteille sautant sur les vagues et renfermant un morceau de papier qui peut être aussi bien un message d'un galopin qui pêche dans le canal que d'un marin à la dérive en pleine mer – si j'étais un simple réceptacle prêt à accueillir la première histoire dont on veut me garnir,

assurément vous m'écarteriez de vous, assurément vous vous diriez : "Ce n'est pas une femme, c'est une maison de mots, creuse, dépourvue de substance."

« Je ne suis pas une histoire, M. Foe. Il se peut que je passe à vos yeux pour une histoire parce que j'ai commencé sans préambule le récit que j'ai donné de moi-même, où je me suis dépeinte glissant par-dessus bord dans l'eau et nageant jusqu'au rivage. Mais ma vie n'a pas commencé au milieu des vagues. Il y a eu avant les eaux de la mer une vie dont on peut remonter le cours, jusqu'à ma quête désolée au Brésil, et de là jusqu'aux années où ma fille était encore avec moi, et ainsi de suite jusqu'au jour de ma naissance. Tout cela constitue une histoire que je ne souhaite pas raconter. Je choisis de ne pas la raconter parce qu'il n'est personne, pas même vous, à qui je doive fournir la preuve que je suis un être substantiel doté dans le monde d'un passé historique substantiel. Je préfère raconter l'île, parler de moi-même, de Cruso, de Vendredi et de ce que nous avons fait là-bas : car je suis une femme libre qui affirme sa liberté en racontant son histoire conformément à son propre désir. »

Je marquai une pause, essoufflée. La jeune fille et la nommée Amy me regardaient intensément, à ce que je vis, et de plus, leur attitude paraissait amicale.

Foe hocha la tête comme pour m'encourager. Debout, le seau à charbon à la main, le garçon ne bougeait pas. Même Vendredi avait les yeux fixés sur moi.

Je traversai la pièce. Je remarquai qu'en me voyant arriver la jeune fille ne tressaillit pas. Quelle épreuve me reste-t-il à faire ? pensai-je ; puis je la pris dans mes bras, l'embrassai sur les lèvres, et la sentis s'amollir et m'embrasser en retour, presque comme l'on rend le baiser d'un amant. M'étais-je attendue à ce qu'elle se dissolve quand je la toucherais, sa chair s'effritant et s'envolant comme des cendres de papier ? Je l'empoignai et enfonçai mes doigts dans ses épaules. Était-ce là en vérité la chair de ma fille ? Ouvrant les yeux, je vis le visage d'Amy penché à quelques pouces à peine du mien, et ses lèvres aussi étaient entrouvertes comme pour un baiser.

« Elle diffère de moi en tout », murmurai-je.

Amy secoua la tête.

« C'est véritablement l'enfant de votre matrice, répliqua-t-elle. Elle vous ressemble par des côtés secrets. »

Je m'écartai.

« Je ne parle pas de côtés secrets, dis-je, je parle d'yeux bleus et de cheveux châains. »

J'aurais pu mentionner aussi la petite bouche molle et sans défense, si j'avais voulu être blessante.

« C'est l'enfant de son père, tout autant que celle de sa mère », dit Amy.

Je faillis répondre que si la jeune fille était l'enfant de son père, alors son père devait être mon opposé ; or nous n'épousons pas nos opposés, mais des hommes qui nous ressemblent de façon subtile. Mais je vis que ce serait sans doute parler en pure perte, car la lueur qui brillait dans l'œil d'Amy était sotte plutôt qu'amicale.

« M. Foe, dis-je en me tournant vers lui – et je crois maintenant qu'il y avait vraiment du désespoir dans mon regard, et qu'il le vit –, je ne sais plus dans quel genre de maison je suis tombée. Je me dis que cette enfant, qui affirme porter mon propre nom, est un fantôme, un fantôme substantiel, si tant est que de tels êtres existent, qui me hante pour des raisons que je ne saisis pas, et qui traîne à sa suite d'autres fantômes. Elle tient lieu de la fille que j'ai perdue à Bahia, me dis-je, et vous l'envoyez pour me consoler, mais comme vous ne maîtrisez pas l'art d'évoquer les fantômes, vous en faites venir un qui ne ressemble en rien à ma fille. Ou bien vous pensez par-devers vous que ma fille est morte, et vous évoquez son fantôme, mais on vous attribue un fantôme qui porte par hasard mon nom, accompagné d'une suivante. Telles sont mes hypothèses. Quant au garçon, je ne sais si c'est un fantôme ou pas, mais cela n'a pas d'importance.

« Mais si ces femmes sont vos créatures, qui me visitent sur vos ordres et profèrent des paroles que vous avez préparées pour elles, qui suis-je alors et vous, qui êtes-vous ? Je me suis présentée à vous par des mots qui, je le savais, étaient les

miens – je me laissai glisser par-dessus bord, je me mis à nager, mes cheveux flottaient autour de moi, et ainsi de suite, vous vous souviendrez de ces mots –, et par la suite, pendant longtemps, quand j’écrivais ces lettres que vous n’avez jamais lues, qui, plus tard, n’ont pas été envoyées, et pour finir n’ont même plus été couchées sur le papier, j’ai continué à croire à mon propre rôle d’auteur.

« Pourtant, me trouvant enfin dans la même pièce que vous, alors qu’assurément je n’ai pas besoin de vous narrer chacune de mes actions – vous m’avez sous les yeux, vous n’êtes pas aveugle –, je continue à décrire et à expliquer. Écoutez ! Je décris l’escalier sombre, la pièce nue, l’alcôve entourée de rideaux, autant de détails qui vous sont mille fois plus familiers qu’à moi ; je parle de vos regards et de mes regards, je rapporte vos paroles et les miennes. Pour quoi parlé-je, à qui parlé-je, alors qu’il n’est nul besoin de parler ?

« Au commencement je pensais vous conter l’histoire de l’île et, cela fait, revenir à ma vie antérieure. Mais voici que ma vie entière devient de l’histoire et qu’il ne me reste rien qui m’appartienne. Je pensais que j’étais moi-même et que cette jeune fille était une créature d’un autre ordre prononçant des mots que vous aviez fabriqués pour elle. Mais je suis maintenant envahie par le doute. Il ne me reste rien que le doute. Je suis le doute même. Qui me prononce ? Suis-je moi aussi un fantôme ? À quel ordre est-ce que j’appartiens ? Et vous : qui êtes-vous ? »

Tout au long de ce discours, Foe était resté immobile près de la cheminée. Je m’attendais à ce qu’il répondît, car jusqu’alors jamais il n’avait été à court de mots. Mais non : sans préliminaires, il s’approcha de moi, me prit dans ses bras et m’embrassa ; et tout comme la jeune fille l’avait fait auparavant, je sentis mes lèvres répondre à son baiser (mais à qui adressé-je cette confession ?), comme les lèvres d’une femme répondent à celles de son amant.

Était-ce là sa réplique – que lui et moi, nous étions un homme et une femme, que l’homme et la femme sont au-delà des mots ? C’était alors une piètre réplique, plutôt une démonstration, et qui n’aurait satisfait aucun philosophe. Amy,

la jeune fille et Jack affichaient des sourires encore plus larges qu'auparavant. Le souffle me manquait ; je me dégageai.

« Il y a longtemps, M. Foe, dis-je, vous avez écrit l'histoire – (je l'ai trouvée dans votre bibliothèque et je l'ai lue à Vendredi pour passer le temps) – d'une femme qui avait passé une après-midi en conversation avec une amie très chère, et qui, à la fin de l'après-midi, serra son amie dans ses bras et lui fit ses adieux jusqu'à leur prochaine rencontre. Mais cette amie, sans qu'elle le sût, était morte la veille à bien des lieues de là, et elle avait conversé avec un fantôme. Son nom – vous vous en souvenez certainement – était Mme Barfield. J'en conclus que vous savez que des fantômes peuvent s'entretenir avec nous, et même nous serrer dans leurs bras et nous donner des baisers.

— Ma douce Susan », dit Foe (et je ne pus garder mon air sévère lorsqu'il proféra ces mots : il y avait bien des années que personne ne m'avait appelée douce Susan, et certes jamais Cruso ne m'avait appelée ainsi), « Ma douce Susan, pour ce qui est de savoir qui parmi nous est un fantôme, qui ne l'est pas, je n'ai rien à dire : c'est une question que nous ne pouvons que contempler en silence, comme un oiseau regarde une vipère, en espérant qu'elle ne nous dévorera pas.

« Mais si vous ne parvenez pas à vous délivrer de vos doutes, j'ai quelque chose à dire qui vous réconfortera peut-être. Regardons en face notre plus grande peur : la crainte d'avoir été, tous tant que nous sommes, appelés dans ce monde depuis un ordre d'existence différent (que nous avons maintenant oublié) par un magicien inconnu de nous, à la façon dont j'ai, selon vous, évoqué votre fille et sa compagne (ce que je n'ai pas fait). Je pose alors cependant cette question : Avons-nous pour autant perdu notre liberté ? En êtes-vous, en particulier, moins maîtresse de votre vie ? Devenons-nous nécessairement les marionnettes d'une histoire dotée d'une fin que nous ne pouvons voir et vers laquelle on nous traîne comme des criminels condamnés ? Nous savons, vous et moi, chacun à notre manière, à quel point l'écriture est une occupation divagante ; et il en est sûrement de même pour la magie. Assis à notre table, nous regardons par la fenêtre, et voici que passe un nuage ressemblant à un chameau ; à peine

avons-nous le temps de nous en apercevoir, que notre fantaisie nous a déjà transportés jusqu'aux sables de l'Afrique, et que notre héros (qui n'est personne sinon nous-même sous un déguisement) croise le cimetière avec un brigand maure. Un autre nuage, en forme de navire, vogue devant nous ; en un clin d'œil, nous voilà abandonnés sur une île déserte et plongés dans le désespoir. Avons-nous des raisons de croire que les vies qu'il nous est donné de vivre se déroulent suivant un dessein plus arrêté que ces aventures fantasques ?

« Vous direz, je le sais, que les héros et héroïnes des récits d'aventure sont des gens simples, incapables de doutes tels que ceux que vous éprouvez à l'égard de votre propre vie. Mais avez-vous réfléchi que vos doutes étaient peut-être des éléments de l'histoire que vous vivez, ne pesant pas plus lourd que n'importe laquelle de vos aventures ? Je pose simplement la question.

« Au long d'une vie passée à écrire des livres, j'ai souvent été perdu, croyez-moi, dans le labyrinthe du doute. J'ai découvert un artifice : je plante un signe ou un repère dans le sol à l'endroit où je me trouve, afin de disposer d'un but vers lequel revenir au cours de mes errances futures, et de ne pas me perdre encore davantage. Ayant posé ce repère, je poursuis ma route ; plus j'y reviens souvent (ce qui constitue pour moi un signe de ma cécité et de mon incapacité), plus je suis certain d'être perdu, mais plus je reprends courage à l'idée d'avoir trouvé le chemin du retour.

« Avez-vous songé (je conclurai là-dessus) que dans vos propres errances vous avez peut-être, sans le savoir, laissé derrière vous quelque repère de cette espèce ; ou, si vous choisissiez de ne pas vous croire maîtresse de votre vie, qu'un repère a été laissé à votre intention, qui serait ce signe de cécité dont j'ai parlé ; et que, faute de mieux, votre recherche d'un moyen de sortir du labyrinthe – si vraiment vous vous sentez égarée en l'absence d'un fil conducteur – pourrait partir de cette marque et y revenir autant de fois qu'il le faudra pour qu'enfin vous découvriez que vous êtes sauvée ? »

Foe, là-dessus, se détourna de moi pour accorder son attention à Jack, qui depuis un moment le tirait par la manche.

Ils échangèrent quelques mots à voix basse ; Foe lui donna de l'argent ; et, nous souhaitant joyeusement la bonne nuit, Jack prit congé. Mme Amy regarda alors sa montre et s'exclama devant l'heure tardive.

« Vivez-vous loin d'ici ? » lui demandai-je.

Elle me lança un regard étrange.

« Non, dit-elle, pas loin, pas loin du tout. »

La jeune fille semblait partir à contrecœur, mais je la serrai de nouveau dans mes bras, et lui fit un baiser, ce qui sembla la consoler. Ses apparitions, quelle qu'en fût la nature, me troublaient moins maintenant que je la connaissais mieux.

« Viens, Vendredi, dis-je, pour nous aussi, il est l'heure de partir. »

Mais Foe s'y opposa.

« Vous me ferez le plus grand des honneurs en passant la nuit ici, dit-il. De plus, comment trouverez-vous un lit ailleurs ?

— Tant qu'il ne pleut pas, nous avons le choix entre une centaine de lits, tous durs, répondis-je.

— Dans ce cas, restez avec moi, dit Foe ; du moins aurez-vous un lit moelleux.

— Et Vendredi ?

— Vendredi aussi, dit-il.

— Mais où va dormir Vendredi ?

— Où voudriez-vous qu'il dorme ?

— Je ne veux pas le renvoyer, dis-je.

— Il n'en est pas question, dit-il.

— Peut-il, dans ce cas, dormir dans votre alcôve ? dis-je en indiquant le coin de la pièce qui était fermé par des rideaux.

— Bien certainement, dit-il, j'y déroulerai une pailleasse, et j'y mettrai un coussin.

— Cela suffira », dis-je.

Pendant que Foe préparait l'alcôve, je fis lever Vendredi. « Viens, Vendredi, nous avons un toit pour la nuit, murmurai-je, et si le sort nous est favorable nous aurons un autre repas demain. »

Je lui montrai l'endroit où il devait dormir et tirai le rideau sur lui. Foe baissa la lumière et je l'entendis se dévêtir. J'hésitai un instant, me demandant ce que présageait pour l'écriture de mon histoire l'apparition d'une telle intimité entre son auteur et moi. J'entendis craquer les ressorts du lit. « Bonne nuit. Vendredi, murmurai-je, ne t'inquiète pas de ce qui se passe entre ta maîtresse et M. Foe, tout est pour le mieux. » Puis je me déshabillai, ne gardant que ma chemise, je défis mes cheveux et je me glissai entre les draps.

Nous restâmes un moment allongés en silence, Foe de son côté, moi du mien. Enfin Foe parla.

« Je m'interroge parfois, dit-il, sur ce qui arriverait si les créatures de Dieu n'avaient pas besoin de sommeil. Si nous passions nos vies éveillés, en serions-nous meilleurs ou pires ? »

À cet étrange discours je ne trouvai pas de réponse.

« Serions-nous meilleurs ou pires, veux-je dire, continua-t-il, si nous n'avions plus l'occasion de descendre nuitamment au fond de nous-mêmes et d'y rencontrer ce que nous y rencontrons ?

— Et qu'est-ce donc ? demandai-je.

— Notre face cachée, dit-il. Notre face cachée, et aussi d'autres spectres. » Puis, abruptement : « Dormez-vous, Susan ?

— Je dors fort bien, en dépit de tout, répondis-je.

— Et rencontrez-vous des spectres dans votre sommeil ?

— Je rêve, mais je n'appelle pas spectres les images qui me viennent en rêve.

— Que sont-elles donc ?

— Ce sont des souvenirs, des souvenirs de mes heures de veille, rompus, mêlés, transformés.

— Qu'en est-il de leur réalité ?

— Elles ont autant ou aussi peu de réalité que les souvenirs eux-mêmes.

— J'ai lu chez un vieil auteur italien l'histoire d'un homme qui visita l'Enfer, ou rêva qu'il le visitait, dit Foe. Là, il rencontra les âmes des morts. Une de ces âmes pleurait. "N'importe pas, mortel, dit l'âme en s'adressant à lui, que parce que je ne suis pas substantiel les larmes que tu me vois verser ne sont pas le fait d'une douleur véritable."

— Douleur véritable, certes, mais de qui était-ce la douleur ? dis-je. Du fantôme ou de l'italien ? » Je tendis les mains et pris celles de Foe. « M. Foe, savez-vous vraiment qui je suis ? Je vous ai abordé sous la pluie, un jour où vous étiez pressé de partir, et je vous ai retenu en vous parlant d'une île dont l'histoire vous était certainement indifférente. » (« Vous vous trompez du tout au tout, ma chère », dit Foe en m'étreignant). « Vous m'avez conseillé de l'écrire, continuai-je, espérant peut-être lire le récit d'actes sanglants commis en haute mer ou des mœurs licencieuses des Brésiliens. » (« Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai ! dit Foe en riant et en me serrant dans ses bras, vous avez d'emblée éveillé ma curiosité, j'avais hâte d'entendre ce que vous pouviez avoir à raconter ! ») « Mais je n'ai cessé de vous poursuivre avec mon histoire ennuyeuse, venant même aujourd'hui vous l'infliger dans votre refuge le plus reculé. Et je traîne derrière moi ces femmes, fantômes qui hantent un fantôme, comme des puces posées sur une puce. C'est l'impression que cela vous fait, n'est-ce pas ?

— Et pourquoi, Susan, me hanteriez-vous, comme vous dites ?

— Pour votre sang. N'est-ce pas pour cela que les fantômes reviennent : pour boire le sang des vivants ? N'est-ce pas en vérité pour cette raison que les ombres firent bon accueil à votre Italien ? »

Au lieu de répondre, Foe m'embrassa de nouveau, et me mordit la lèvre si violemment en plein baiser que je poussai un cri et m'écartai. Mais il m'attira contre lui et je le sentis sucer

la blessure. « Voici comment je me repais des vivants », murmura-t-il.

Puis il se coucha sur moi, et j'aurais pu me croire de nouveau dans les bras de Cruso ; car c'étaient des hommes d'un âge semblable, et le bas de leur corps était pesant, bien qu'ils n'eussent été gras ni l'un ni l'autre ; et ils se ressemblaient aussi dans leur façon d'agir avec une femme. Je fermai les yeux, m'efforçant de retrouver le chemin de l'île, de retrouver le vent et le mugissement des vagues ; mais non, l'île était perdue, séparée de moi par mille lieues d'eaux désertes.

Je calmai Foe.

« Permettez-moi, chuchotai-je, il existe un privilège associé à la première nuit, et que je revendique pour mien. » Je l'amenai donc patiemment à s'étendre en dessous de moi. Puis j'ôtai ma chemise et je le chevauchai (ce qui sembla le gêner, de la part d'une femme). « C'est ainsi que la Muse agit lorsqu'elle rend visite à ses poètes », chuchotai-je ; et je sentis mes membres devenir un peu moins inertes.

« Quelle chevauchée revigorante, dit Foe ensuite. Je suis secoué jusqu'aux os, il faut que je retrouve mon souffle avant que nous reprenions notre course.

— Les visites de la Muse sont toujours rudes, répliquai-je. Elle doit user de tout son pouvoir pour engendrer sa progéniture. »

Foe resta si longtemps immobile que je crus qu'il s'était endormi. Mais au moment où je commençai moi-même à m'assoupir, il parla : « Vous avez décrit dans votre narration Vendredi s'avançant à la pagaie sur les algues. Ces grands bancs d'algues sont la demeure d'une bête que les marins nomment *Kraken* – en avez-vous entendu parler ? – qui a des bras aussi épais que la cuisse d'un homme, longs de plusieurs aunes, et un bec pareil à celui d'un aigle. J'imagine le kraken gisant au fond de la mer, les yeux tournés vers le ciel à travers les frondes enchevêtrées des algues, ses bras multiples enroulés autour de lui, à l'affût. C'est dans cette orbite terrible que Vendredi gouverne sa fragile embarcation. »

Je ne voyais pas ce qui pouvait pousser Foe à parler de monstres marins à un moment pareil, mais je gardai le silence.

« Si un bras énorme avait surgi, avait enlacé Vendredi et, sans un bruit, l'avait attiré sous les vagues sans que jamais on le vît reparaître, en auriez-vous été surprise ? demanda-t-il.

— Un bras monstrueux sortant des profondeurs – oui, j'aurais été surprise. Surprise et incrédule.

— Mais auriez-vous été surprise de voir Vendredi disparaître de la face des eaux, de la face du monde ? » Foe se tut, l'air rêveur. De nouveau, il sembla sombrer dans la somnolence. « Vous dites, reprit-il – et je m'éveillai en sursaut –, vous dites qu'il dirigeait son bateau vers l'endroit où avait coulé le navire, qui était sans doute un négrier, et non un vaisseau marchand comme Cruso le prétendait. Eh bien : imaginez plusieurs centaines de ses compagnons d'esclavage – ou leurs squelettes – encore enchaînés dans l'épave, les petits poissons bigarrés (dont vous avez parlé) nageant gaiement à travers leurs orbites vides et dans les cages creuses qui avaient abrité leurs cœurs. Imaginez Vendredi à la surface, les yeux baissés vers eux, jetant des boutons et des pétales qui flottent l'espace d'un instant, puis s'enfoncent pour se poser parmi les ossements des morts.

« N'êtes-vous pas frappée, dans ces deux récits, de voir que Vendredi reçoit un appel monté des profondeurs – un appel ou une menace, selon les circonstances ? Pourtant Vendredi ne meurt pas. Dans son petit bateau, il flotte sur l'écorce même de la mort et reste sain et sauf.

— Ce n'était pas un bateau, mais une bûche de bois, dis-je.

— Dans toutes les histoires, je crois, il y a un silence, une vision cachée, une parole tue. Tant que nous n'avons pas prononcé ce qui était tu, nous ne sommes pas arrivés au cœur de l'histoire. Je demande : Pourquoi Vendredi a-t-il été attiré dans un péril aussi mortel, alors que la vie sur l'île était dépourvue de péril, et pourquoi en est-il sorti sain et sauf ? »

La question paraissait extravagante. Je n'y donnai pas de réponse.

« J'ai parlé du cœur de l'histoire, reprit Foe, mais j'aurais dû dire l'œil ; l'œil de l'histoire. Vendredi fait avancer sa bûche à la pagaie sur la pupille obscure – ou l'orbite morte – d'un œil qui le contemple depuis le fond de la mer. Il le traverse, et il en réchappe. Il nous laisse la tâche de descendre dans les profondeurs de cet œil. Faute de quoi, comme lui, nous voguons à la surface et revenons à terre sans avoir gagné en sagesse, pour y reprendre nos vies anciennes, et dormir sans rêves, comme des nourrissons.

— Ou une bouche, dis-je. Vendredi a vogué en toute innocence sur une grande bouche, un bec, comme vous l'avez appelé, qui était ouvert pour le dévorer. Il nous incombe de descendre dans la bouche (puisque nous parlons par images). Il nous incombe d'ouvrir la bouche de Vendredi et d'entendre ce qu'elle contient : du silence, peut-être, ou un mugissement, comme le mugissement d'un coquillage tenu contre l'oreille.

— Cela aussi, dit Foe. Je pensais à autre chose ; mais cela aussi. Nous devons faire parler le silence de Vendredi, ainsi que le silence qui entoure Vendredi.

— Mais qui le fera ? demandai-je. Il n'est pas difficile, couché dans un lit, de dire ce qu'il faut faire, mais qui va plonger dans l'épave ? Sur l'île, je disais à Cruso que Vendredi devait le faire, la taille entourée d'une corde pour plus de sécurité. Mais si Vendredi ne peut nous dire ce qu'il voit. Vendredi est-il alors dans mon histoire davantage qu'une figuration (ou une préfiguration) d'un autre plongeur ? »

Foe ne répondit rien.

« Tous mes efforts pour amener Vendredi au langage, ou pour apporter le langage à Vendredi, ont échoué, dis-je. Il ne s'exprime que par la musique et la danse, qui sont au langage ce que les cris sont aux mots. Il m'arrive de me demander s'il a eu dans sa vie antérieure la moindre maîtrise de la parole, s'il a une idée de ce que c'est que la parole.

— Lui avez-vous montré à écrire ? dit Foe.

— Comment pourrait-il écrire s'il ne peut pas parler ? Les lettres sont le miroir des mots. Même quand nous semblons écrire en silence, ce que nous écrivons est la manifestation

d'un discours qui se déroule en nous ou que nous nous faisons à nous-mêmes.

— Vendredi a cependant des doigts. S'il a des doigts, il peut former des lettres. L'écriture n'est pas condamnée à être l'ombre de la parole. Soyez attentive à vous-même quand vous écrivez, et vous remarquerez que certaines fois les mots se forment sur le papier *de novo*, comme disaient les Romains, jaillissant du plus profond des silences intérieurs. Nous sommes accoutumés à croire que notre monde a été créé par Dieu prononçant le Verbe ; mais je pose cette question : Ne l'a-t-il pas plutôt écrit, n'a-t-il pas écrit un Verbe si long que nous sommes encore loin d'en voir la fin ? Ne se peut-il que Dieu écrive constamment le monde, le monde et tout ce qui s'y trouve ?

— Quant à dire si l'écriture peut se former à partir de rien, je n'en ai pas la compétence, répondis-je. Peut-être en est-il ainsi pour les auteurs ; mais pas pour moi. Pour ce qui est de Vendredi, je demande cependant : Comment peut-on lui enseigner à écrire s'il n'y a pas de mots en lui, dans son cœur, que l'écriture vienne refléter, s'il n'y a au contraire qu'un tumulte de sensations et de désirs ? Pour ce qui est de l'écriture de Dieu, voici mon opinion : S'il écrit, il emploie une écriture secrète, qu'il ne nous est pas donné de lire, à nous qui faisons partie de ce qu'il écrit.

— Nous ne pouvons la lire, j'en conviens, c'était un élément de mon propos, puisque nous sommes ce qu'il écrit. Nous, ou quelques-uns d'entre nous : il est possible que parmi nous quelques-uns ne soient pas écrits, qu'ils soient, tout simplement ; certains (je pense surtout à Vendredi) sont peut-être écrits par un autre auteur, plus sombre. Cependant, l'écriture de Dieu reste un exemple d'écriture sans parole. La parole n'est qu'un moyen qui permet de formuler le mot, ce n'est pas le mot lui-même. Vendredi n'a pas l'usage de la parole, mais il a des doigts, et ces doigts seront ses moyens. Même s'il n'avait pas de doigts, même si les négriers les avaient tous tranchés, il peut tenir un bâton de fusain entre ses orteils, ou entre ses dents, comme les mendiants du Strand. L'araignée d'eau, cet insecte stupide, trace le nom de Dieu à la

surface des étangs, à ce que disent les Arabes. Personne n'est infirme au point de ne pouvoir écrire. »

Trouvant aussi peu profitable toute discussion avec Foe que l'avaient été les discussions avec Cruso, je tins ma langue, et il ne tarda pas à s'endormir.

La cause en fut-elle la nouveauté du lieu ou le corps de Foe serré contre le mien dans le lit étroit, je ne sais ; mais, malgré ma fatigue, je ne pus dormir. J'entendis d'heure en heure le veilleur de nuit frapper aux portes de la rue ; j'entendis, ou crus entendre, le trottement de pattes de souris sur le plancher nu. Foe se mit à ronfler. Je supportai le bruit aussi longtemps que je le pus ; puis je me glissai hors du lit, mis ma chemise et restai debout à la fenêtre à regarder les toits éclairés par les étoiles, à me demander combien d'heures nous séparaient de l'aube. Je traversai la pièce et tirai le rideau de l'alcôve de Vendredi. Dans la noirceur de poix de cet espace, dormait-il, ou ses yeux ouverts étaient-ils tournés vers moi ? Je fus à nouveau étonnée de la légèreté de son souffle. On aurait pu croire qu'il disparaissait à la tombée de la nuit, n'eût été son odeur, que j'avais prise jadis pour une odeur de feu de bois, mais en laquelle je reconnaissais maintenant sa propre odeur, somnolente et paisible. Je me sentis transpercée du douloureux regret de l'île. Poussant un soupir, je laissai retomber le rideau et retournai au lit. Le corps de Foe semblait gagner en ampleur dans son sommeil : il me restait à peine la largeur d'une main. Que le jour se hâte de venir, priai-je ; et aussitôt je m'endormis.

Quand j'ouvris les yeux, il faisait grand jour et Foe était à son bureau, le dos tourné vers moi, occupé à écrire. Je m'habillai et gagnai furtivement l'alcôve. Vendredi était étendu sur sa paillasse, drapé dans sa robe écarlate. « Viens, Vendredi, chuchotai-je ; M. Foe est à l'œuvre, il nous faut le quitter. »

Mais avant que nous ayons atteint la porte, Foe nous rappela.

« N'avez-vous pas oublié l'écriture, Susan ? dit-il. N'avez-vous pas oublié que vous devez montrer à écrire à Vendredi ? » Il me tendit une ardoise d'enfant et une craie. « Revenez à

midi pour que Vendredi fasse la démonstration de ce qu'il aura appris. Prenez ceci pour votre déjeuner. »

Et il me donna six sous, que j'acceptai, bien que le paiement ne fût pas grand pour une visite de la Muse.

Nous déjeunâmes donc bien de pain frais et de lait, puis nous trouvâmes un siège ensoleillé dans un cimetière. « Fais de ton mieux pour suivre, Vendredi, dis-je ; la Nature ne m'a pas destinée à enseigner, car je manque de patience. » Je dessinai sur l'ardoise une maison munie d'une porte, de fenêtres et d'une cheminée, et j'écrivis en-dessous les lettres m-e-s-o-n. « Voici l'image, dis-je en indiquant l'image, et voici le mot. » J'articulai un par un les sons qui forment le mot *maison*, en indiquant au fur et à mesure les lettres, puis je pris le doigt de Vendredi et je lui fis suivre les lettres tout en prononçant le mot ; enfin, je mis la craie entre ses doigts et je lui pris la main pour lui faire écrire m-e-s-o-n sous le m-e-s-o-n que j'avais écrit. J'essuyai alors l'ardoise complètement, de sorte qu'il ne restait plus d'image ; sinon dans l'esprit de Vendredi, et je guidai encore sa main pour lui faire former les lettres du mot, une troisième et une quatrième fois, jusqu'à ce que l'ardoise fût couverte de lettres. Je l'essuyai de nouveau complètement. « Et maintenant, fais-le tout seul. Vendredi », dis-je ; et Vendredi écrivit les cinq lettres m-e-s-o-n, ou cinq formes qui leur ressemblaient passablement : étaient-ce en vérité les cinq lettres, et représentaient-elles vraiment le mot *maison*, l'image que j'avais tracée, et la chose elle-même, il était le seul à le savoir.

Je dessinai un navire toutes voiles dehors, et je lui fis écrire *navir* ; puis j'entrepris de lui apprendre *Afrique*. Je figurai l'Afrique par une enfilade de palmiers parmi lesquels rôdait un lion. Mon Afrique était-elle l'Afrique dont Vendredi gardait le souvenir ? J'en doutais. J'écrivis néanmoins A-f-r-i-q-u-e et je l'aidai à former les lettres. Du moins savait-il maintenant que tous les mots ne comptent pas cinq lettres. Puis je lui enseignai m-è-r-e (une femme tenant un nourrisson dans ses bras) et, essuyant l'ardoise, je commençai le travail de repasser nos quatre mots. « Navire », dis-je en lui faisant signe d'écrire, a-n-a-n-a-n, écrivit-il, sans fin, ou peut-être a-u ; et il aurait

rempli toute l'ardoise si je ne lui avais pas retiré la craie de la main.

Je le regardai longuement, durement, au point qu'il finit par baisser les paupières et fermer les yeux. Était-il possible pour quiconque, si abruti fût-il par toute une vie de servitude muette, d'être aussi stupide que Vendredi paraissait l'être ? Se pouvait-il qu'au fond de lui-même il se raillât de mes efforts pour le faire accéder d'une façon ou d'une autre à l'usage de la parole ? Je tendis la main, le pris par le menton et tournai son visage vers moi. Ses paupières s'ouvrirent. Y avait-il quelque part dans les profondeurs de ces sombres pupilles une étincelle de moquerie ? Je ne la percevais pas. Mais même à supposer qu'elle fût là, ne serait-ce pas une étincelle africaine, à l'éclat invisible pour mes yeux anglais ? Je soupirai. « Viens, Vendredi, dis-je, retournons auprès de notre maître pour lui montrer l'état de nos études. »

Il était midi. Foe, fraîchement rasé, était de bonne humeur.

« Vendredi n'apprend pas, dis-je. S'il existe un portail donnant accès à ses facultés, il est fermé, ou je ne le trouve pas.

— Ne soyez pas abattue, dit Foe. Si vous avez semé une graine, c'est déjà un progrès suffisant. Persévérons : Vendredi peut encore nous surprendre.

— L'écriture ne pousse pas en nous comme un chou alors que nos pensées sont ailleurs, répliquai-je, non sans agacement. C'est un art que l'on acquiert par une longue pratique, comme vous devriez le savoir. »

Foe fronça les lèvres.

« Peut-être, dit-il. Mais de même qu'il existe bien des espèces d'hommes, de même il y a bien des espèces d'écriture. Ne jugez pas votre élève trop hâtivement. Il peut encore, lui aussi, recevoir une visite de la Muse. »

Pendant que je parlais avec Foe, Vendredi s'était installé sur sa paillasse avec l'ardoise. Regardant par-dessus son épaule, je vis qu'il la remplissait, à ce qu'il me parut, d'un motif de feuilles et de fleurs. Mais en me rapprochant je vis

que les feuilles étaient des yeux, des yeux ouverts, dont chacun était posé sur un pied humain : des lignes et des lignes d'yeux à pieds : des yeux qui marchaient.

Je tendis le bras pour prendre l'ardoise, pour la montrer à Foe, mais Vendredi s'y cramponna. « Donne ! Donne-moi l'ardoise. Vendredi ! » ordonnai-je. Sur quoi, au lieu de m'obéir, Vendredi fourra trois doigts dans sa bouche, les mouilla de salive et nettoya l'ardoise.

Je reculai, dégoûtée.

« M. Foe, j'exige ma liberté ! m'exclamai-je. Cela dépasse ce que je peux supporter ! C'est pire que l'île ! Il est comme le vieux de la rivière ! »

Foe tenta de me calmer.

« Le vieux de la rivière, murmura-t-il, je crois que je ne sais pas à qui vous faites allusion.

— C'est une histoire, ce n'est qu'une histoire, répondis-je. Il était une fois un homme qui eut pitié d'un vieillard qui attendait au bord de l'eau, et proposa de le porter de l'autre côté. L'ayant fait parvenir sain et sauf malgré la crue, il s'agenouilla pour le déposer sur l'autre berge. Mais le vieux refusa de descendre de ses épaules : loin de là, il serra les genoux autour du cou de celui qui l'avait délivré, lui battit les flancs et, en bref, en fit une bête de somme. Il allait jusqu'à lui retirer la nourriture de la bouche, et le chevaucher ainsi aurait fini par le tuer si l'homme ne s'était pas sauvé en ayant recours à une ruse.

— Oui, je reconnais maintenant cette histoire. C'est une des aventures de Sinbad le Persan.

— Très bien : je suis Sinbad le Persan et Vendredi est le tyran que je porte sur mes épaules. Quand je marche, je suis avec lui, quand je mange, je suis avec lui, il me regarde quand je dors. Si je ne puis me libérer de lui j'étoufferai certainement !

— Douce Susan, ne vous mettez pas en rage. Bien que vous disiez être l'âne et Vendredi votre cavalier, soyez sûre que si Vendredi retrouvait sa langue il affirmerait l'inverse.

Nous déplorons la barbarie de celui qui l'a mutilé, mais nous qui sommes devenus plus tard ses maîtres, n'avons-nous pas de motif d'en être secrètement reconnaissants ? Car tant qu'il reste muet nous pouvons nous dire que ses désirs nous sont obscurs, et continuer à faire de lui ce que nous voulons.

— Les désirs de Vendredi ne me sont pas obscurs. Il désire être libéré, tout comme moi. Nos désirs sont clairs, les siens et les miens. Mais comment Vendredi va-t-il recouvrer sa liberté, lui qui a été esclave toute sa vie ? Voilà la vraie question. Devrais-je le libérer en le lâchant dans un monde de loups et m'attendre à ce qu'on m'en félicite ? Quelle libération est-ce d'être embarqué pour la Jamaïque, ou mis dehors en pleine nuit, un shilling dans la main ? Même dans son Afrique natale, muet, sans amis, connaîtrait-il la liberté ? L'aspiration à la liberté, nous la ressentons tous dans notre cœur ; mais parmi nous, qui peut dire ce qu'est en vérité la liberté ? Quand je serai délivrée de Vendredi, connaîtrai-je alors la liberté ? Cruso était-il libre, en étant despote d'une île qui n'appartenait qu'à lui ? S'il l'était, cela ne lui apportait aucune joie, autant que j'aie pu le découvrir. Quant à Vendredi, comment Vendredi peut-il savoir ce que signifie la liberté alors que c'est à peine s'il sait son nom ?

— Nous n'avons pas besoin, Susan, de savoir ce que signifie la liberté. La liberté est un mot comme les autres. C'est une bouffée d'air, sept lettres sur une ardoise. Ce n'est que le nom que nous donnons au désir dont vous parlez, au désir d'être libre. C'est le désir qui nous importe, et non le nom. Même si nous ne pouvons dire avec des mots ce que c'est qu'une pomme, il ne nous est pas interdit de manger cette pomme. Il nous suffit de connaître le nom de ce qui nous est nécessaire et de pouvoir utiliser ce nom pour satisfaire nos besoins, comme nous utilisons des pièces de monnaie pour acheter de quoi manger quand nous avons faim. Ce n'est pas un gros travail d'enseigner à Vendredi ce qu'il lui faut de langage pour suffire à ses besoins. On ne nous demande pas de faire de Vendredi un philosophe.

— Vous parlez comme le faisait Cruso, M. Foe, quand il apprenait à Vendredi *Rapporte* et *creuse*. Mais de même qu'il n'y a pas deux espèces d'homme, l'Anglais et le sauvage, de

même les aspirations profondes de Vendredi ne seront pas satisfaites par *Rapporte*, *Creuse* ou *Pomme*, ni même par *Navire* et *Afrique*. Il y aura toujours en lui une voix qui murmurerait des doutes, que ce soit sous forme de mots, de sons ne portant aucun nom, de mélodies ou d'intonations.

— Si nous nous consacrons à la recherche de trous dont la forme est exactement adaptée à de grands mots tels que *Liberté*, *Honneur*, *Félicité*, j'en conviens, nous passerons une vie entière à glisser, à trébucher et à chercher, et tout cela en vain. Ce sont des mots sans demeure, errant comme les planètes ; et voilà tout. Mais posez-vous la question, Susan : tout comme ce fut un stratagème de négrier de priver Vendredi de sa langue, cela ne peut-il être un stratagème de négrier de le tenir en sujétion pendant que nous ergotons sur des mots dans un débat qui est, nous le savons, sans fin ?

— Vendredi n'est pas plus en sujétion que mon ombre, qui me suit partout. Il n'est pas libre, mais il n'est pas en sujétion. Il est selon la loi son propre maître, et il n'a cessé de l'être depuis la mort de Cruso.

— Cependant, Vendredi vous suit : vous ne suivez pas Vendredi. Les mots que vous avez écrits et accrochés à son cou affirment qu'il est affranchi ; mais à regarder Vendredi, qui va les croire ?

— Je ne suis pas une propriétaire d'esclaves, M. Foe. Et avant que vous vous disiez : Paroles dignes d'une vraie propriétaire d'esclaves ! ne devriez-vous pas prendre garde ? Tant que vous me faites la sourde oreille, que vous rejetez chaque mot que je prononce, vous en méfiant comme s'il portait en lui le poison de l'esclavage, me traitez-vous mieux que les négriers ne traitaient Vendredi quand ils l'ont privé de sa langue ?

— Je ne vous priverais de votre langue pour rien au monde, Susan. Laissez Vendredi ici pour l'après-midi. Allez vous promener. Prenez l'air. Visitez les environs. Je suis tristement cloîtré. Soyez mon espionne. Revenez me rapporter comment va le monde. »

Je partis donc me promener et, dans l'animation des rues, je commençai à retrouver ma bonne humeur. J'avais tort, je le savais, de reprocher mon état à Vendredi. S'il n'était pas asservi, n'était-il pas cependant le captif sans défense de mon désir de faire raconter notre histoire ? En quoi différait-il de ces Indiens sauvages que les explorateurs ramènent avec eux, au milieu d'une cargaison de perroquets, d'idoles en or, d'indigo, de peaux de panthère, pour montrer qu'ils ont véritablement été aux Amériques ? Et Foe n'était-il pas lui aussi une sorte de captif ? J'avais trouvé qu'il tardait à agir. Mais ne se pouvait-il pas plutôt qu'en vérité il se fût efforcé pendant tous ces mois de déplacer un rocher si lourd qu'aucun homme au monde ne pourrait le bouger ; que les pages que je voyais sortir de sa plume, loin d'être, comme je l'avais supposé, de vains bavardages sur des courtisanes et des grenadiers, eussent été la même histoire sans cesse répétée, une version succédant à l'autre, et chaque fois mort-née : l'histoire de l'île, à qui il ne parvenait pas plus que moi à donner la vie ?

« M. Foe, dis-je, j'ai pris une résolution. »

Mais l'homme assis à la table n'était pas Foe. C'était Vendredi, vêtu de la robe de Foe, la perruque de Foe, aussi sale qu'un nid d'oiseau, posée sur sa tête. Il tenait dans sa main, en suspens au-dessus des papiers de Foe, une plume d'oie au bout de laquelle luisait une goutte d'encre noire. Je poussai un cri et bondit vers lui pour la lui arracher. Mais à cet instant la voix de Foe se fit entendre depuis le lit où il reposait.

« Laissez-le, Susan, dit-il d'un ton las, il s'habitue à ses instruments, c'est un élément de l'apprentissage de l'écriture.

— Il va souiller vos papiers, m'écriai-je.

— Mes papiers sont déjà souillés, il ne peut les gâter davantage, répliqua-t-il ; venez vous asseoir près de moi. »

Je m'assis donc aux côtés de Foe. À la cruelle lumière du jour, je ne pouvais éviter de remarquer les draps crasseux sur lesquels il était étendu, ses ongles longs et sales, les poches gonflées qu'il avait sous les yeux.

« Une vieille putain, dit Foe comme s'il avait lu dans mes pensées ; une vieille putain qui ne devrait exercer son métier que dans le noir.

— Ne dites pas cela, protestai-je. Ce n'est pas faire métier de putain, que d'accueillir les histoires des autres et de les renvoyer dans le monde mieux habillées. S'il n'y avait pas d'auteurs pour remplir cet office, le monde en serait plus pauvre. Devrais-je vous maudire du nom de putain parce que vous m'avez ouvert votre porte et vos bras, et que vous avez recueilli mon histoire ? Vous m'avez donné un foyer quand je n'en avais aucun. À mes yeux, vous êtes ma maîtresse, ou même, si j'ose prononcer ce mot, mon épouse.

— Avant de me déclarer vos sentiments trop librement, Susan, attendez de voir quel fruit je vais porter. Mais puisque nous parlons d'enfantement, l'heure n'est-elle pas venue pour vous de me dire la vérité sur votre enfant à vous, la fille perdue à Bahia ? Lui avez-vous vraiment donné naissance ? Est-elle substantielle, ou est-elle elle aussi une histoire ?

— Je vais répondre, mais pas avant que vous m'ayez dit, de votre côté : la jeune fille que vous m'envoyez, la jeune fille qui se fait appeler de mon nom, est-elle substantielle ?

— Vous la touchez ; vous l'étreignez ; vous lui donnez des baisers. Oseriez-vous prétendre qu'elle n'est pas substantielle ?

— Non, elle est substantielle, de même que ma fille est substantielle, et que je suis substantielle ; et vous êtes, vous aussi, substantiel, ni plus ni moins que n'importe lequel d'entre nous. Nous sommes tous vivants, nous sommes tous substantiels, nous demeurons tous dans le même monde.

— Vous avez omis Vendredi. »

Je me tournai vers Vendredi, toujours occupé à écrire. Le papier posé devant lui était couvert de taches, comme l'ouvrage d'un enfant qui n'a pas l'habitude de manier une plume, mais on y voyait de l'écriture, une sorte d'écriture, des lignes et des lignes d'o serrés étroitement les uns contre les autres. Près de son coude se trouvait une autre page entièrement écrite, et son contenu était le même.

« Vendredi apprend-il à écrire ? demanda Foe.

— Il écrit, à sa manière, dis-je. Il écrit la lettre o.

— C'est un début, dit Foe. Demain, il faudra que vous lui enseigniez la lettre a. »

IV

L'escalier est sombre et misérable. Sur le palier, je trébuche sur un corps. Il ne tressaille pas, il ne fait pas un bruit. À la lumière d'une allumette je discerne une femme ou une jeune fille, les pieds remontés à l'intérieur d'une longue robe grise, les mains repliées sous les aisselles ; à moins qu'elle n'ait des membres extraordinairement courts, les membres rabougris d'une infirme ? Son visage est enveloppé dans une écharpe de laine grise. J'entreprends de le dévoiler, mais l'écharpe est sans fin. Sa tête ballotte. Elle ne pèse pas plus lourd qu'un sac de paille.

La porte n'est pas verrouillée. À travers une fenêtre unique le clair de lune inonde la pièce. Sur le plancher résonne un trottement rapide : une souris ou un rat.

Ils sont couchés dans le lit côte à côte, sans se toucher. La peau, sèche comme du papier, est tendue sur les os. Leurs lèvres se sont recroquevillées, révélant leurs dents, de sorte qu'ils semblent sourire. Leurs yeux sont fermés.

Je tire les couvertures, retenant mon souffle, m'attendant au désordre, aux débris, à la décomposition ; mais ils sont calmes et recueillis, l'un et l'autre vêtus de chemises. Il y a même une vague odeur de lilas.

Dès la première traction, le rideau qui entoure l'alcôve se déchire. Il règne dans ce coin de la pièce une obscurité totale et, ici, mes allumettes refusent de prendre. En m'agenouillant, en tâtonnant, je finis par trouver Vendredi étendu de tout son long sur le dos. Je touche ses pieds, durs comme du bois, puis, à l'aveuglette, le long de l'étoffe lisse et lourde qui enveloppe son corps, je remonte jusqu'à son visage.

Bien que sa peau soit chaude, je dois chercher çà et là avant de trouver dans sa gorge la pulsation de l'artère. Elle est faible, comme si son cœur battait en un lieu lointain. Je tire

doucement ses cheveux. On dirait vraiment de la laine d'agneau.

Ses dents sont serrées. J'enfonce un ongle entre la rangée du haut et celle du bas, m'efforçant de les séparer.

Je m'allonge près de lui, le visage tourné vers le sol, une odeur de vieille poussière dans les narines.

Au bout d'un temps très long, si long qu'il se peut même que j'aie dormi, il s'agite, soupire et se tourne sur le côté. Le bruit que fait son corps est léger et sec, comme des feuilles tombant sur des feuilles. J'approche une main de son visage. Ses dents s'écartent. Je me serre contre lui, et je reste en attente, une oreille collée à sa bouche.

D'abord, il n'y a rien. Puis, à condition de ne pas tenir compte du battement de mon propre cœur, je parviens à entendre un mugissement très lointain, très faible : comme elle disait, le mugissement des vagues dans un coquillage ; et par là-dessus, comme une corde de violon effleurée une ou deux fois, la plainte du vent et le cri d'un oiseau.

Je me rapproche encore, prêtant l'oreille à d'autres bruits : le gazouillis des moineaux, le choc d'une pioche, l'appel d'une voix. De sa bouche, sans un souffle, surgissent les bruits de l'île.

Au coin de la maison, plus haut qu'à hauteur d'homme, une plaque est vissée au mur. *Daniel Defoe, Auteur* dit l'inscription en blanc sur bleu ; les mots qui viennent ensuite sont trop petits pour être lus.

J'entre. Bien que ce soit une belle journée d'automne, la lumière ne pénètre pas dans ces murs. Sur le palier je trébuche sur le corps, léger comme de la paille, d'une femme ou d'une jeune fille. La pièce est plus sombre qu'auparavant ; mais en tâtonnant sur le manteau de la cheminée, je trouve un bout de chandelle que j'allume. La flamme en est d'un bleu terne.

Le couple est allongé dans le lit face à face ; elle a sa tête au creux du bras de l'homme.

Vendredi, dans son alcôve, s'est tourné vers le mur. Autour de son cou – je ne l'avais pas remarqué auparavant – une

cicatrice laissée par une corde ou par une chaîne dessine comme un collier.

La table est vide, à l'exception de deux assiettes poussiéreuses et d'une cruche. Sur le sol se trouve une écritoire munie de charnières et d'un fermoir en cuivre. Je la hisse jusqu'à la table et je l'ouvre. Le feuillet du dessus, jauni, s'émiette sous mon pouce, formant une demi-lune parfaite. Approchant la chandelle, je lis les premiers mots tracés d'une écriture haute et arrondie : « Cher M. Foe, il me fut enfin impossible de continuer à ramer. »

Poussant un soupir, je me laisse glisser par-dessus bord, et c'est à peine si je fais une éclaboussure. Entraînée par le courant, la barque s'éloigne, dansant sur les vagues, poussée vers le sud, vers le royaume des baleines et des glaces éternelles. Autour de moi flottent les pétales éparpillés par Vendredi.

Je me mets à nager vers les sombres falaises de l'île ; mais quelque chose de doux et de lourd me frôle la jambe, quelque chose me caresse le bras. Je suis dans le grand banc d'algues ; les frondes montent et retombent au rythme de la houle.

Poussant un soupir, faisant à peine une éclaboussure, je plonge la tête sous l'eau. Je descends en m'agrippant aux panneaux d'écoutille, des pétales pleuvant autour de moi comme des flocons de neige.

La masse sombre de l'épave est tachetée de blanc ici et là. Elle est énorme, plus grosse que le Léviathan : une carcasse démâtée, fendue par le milieu, calée de tous côtés par des amas de sable. Les membrures sont noires, le trou d'entrée est encore plus noir. Si le kraken est tapi quelque part, c'est ici qu'il est tapi, guettant de ses yeux sous-marins, durs, encapuchonnés.

Le sable s'élève sous mes pieds en lents tourbillons. Il n'y a pas de banc de petits poissons bigarrés. Je pénètre dans le trou.

Je suis sous le pont, le côté bâbord du navire sous les pieds, avançant à tâtons entre des barrots et des entretoises gorgés d'eau. Le bout de chandelle est accroché à une ficelle passée à

mon cou. Je le tiens devant moi comme un talisman, bien qu'il ne répande pas de lumière.

Quelque chose de mou se met en travers de mon chemin, un requin peut-être, un requin mort sur lequel croissent en abondance les fleurs charnues de la mer, ou bien le corps d'un gardien enveloppé de multiples épaisseurs de tissu pourrissant. Je rampe à quatre pattes pour le contourner.

Je ne pensais pas que la mer pouvait être sale. Mais sous mes mains, le sable est mou, gluant, visqueux, il échappe à la circulation des eaux. On croirait la boue des Flandres dans laquelle gisent maintenant des générations de grenadiers morts, qui ont pris, à force d'être piétinés, les postures du sommeil. Si je cesse de bouger, ne serait-ce qu'un instant, je commence à m'enfoncer, pouce par pouce.

J'arrive à une cloison et à un escalier. Au sommet de l'escalier, la porte est fermée ; mais il me suffit de donner un coup d'épaule pour faire céder la muraille d'eau, et libérer l'entrée.

Ce n'est pas un établissement de bains à la campagne. Dans l'espace noir de cette cabine l'eau est immobile et morte, c'est la même eau qu'hier, que l'année dernière, qu'il y a trois cents ans. Susan Barton et son capitaine mort, gras comme des cochons dans leurs vêtements de nuit blancs, leurs membres sortant tout droits de leurs troncs, leurs mains plissées par une longue immersion, tendues dans un geste de bénédiction, flottent comme des étoiles contre le plafond bas. Je me glisse en dessous d'eux.

Dans le coin le plus éloigné, sous les traverses, à demi enseveli dans le sable, les genoux remontés, les mains entre les cuisses, je trouve Vendredi.

Je tire sur ses cheveux laineux, je touche la chaîne qui entoure sa gorge. À genoux, penché au-dessus de lui, les mains et les genoux s'enfonçant dans la vase, je lui parle, je tente de lui parler : « Vendredi, qu'est-ce que ce navire ? »

Mais ce lieu n'est pas fait pour les mots. Chaque syllabe, prise par l'eau au moment même où elle sort, s'imprègne et se

disperse. En ce lieu, les corps sont leur propre signe. C'est la demeure de Vendredi.

Il se tourne et se retourne jusqu'au moment où il se trouve étendu de toute sa longueur, son visage tourné vers le mien. La peau est tendue sur les os, les lèvres sont rétractées. Je passe un ongle sur ses dents, cherchant une entrée.

Sa bouche s'ouvre. De l'intérieur de lui-même sort un flot lent, sans respiration, sans interruption. Ce flot traverse son corps et s'écoule sur moi ; il traverse la cabine, il traverse l'épave ; baignant les falaises et les rivages de l'île, il se répand vers le nord et vers le sud, jusqu'aux extrémités de la terre. Doux et froid, obscur et sans fin, il déferle sur mes paupières, sur la peau de mon visage.

DU MÊME AUTEUR

Au cœur de ce pays

roman

Maurice Nadeau/Papyrus, 1981
réédition Le Serpent à Plumes, 1999
Seuil, 2006
et « Points », n°P1846

En attendant les barbares

roman

Maurice Nadeau/Papyrus, 1981
réédition Seuil, 1987
et « Points », n° P720

Michael K., sa vie, son temps

roman

Booker Prize
prix Femina étranger 1985
Seuil, 1985
et « Points », n° P719

Terres de crépuscule

nouvelles

Seuil, 1987
et « Points », n° P1369

L'Âge de fer

roman

Seuil, 1992
et « Points », n°P1036

Le Maître de Pétersbourg

roman Seuil, 1995
et « Points », n°P1186

Scènes de la vie d'un jeune garçon

récit autobiographique
Seuil, 1999
et « Points », n°P947

Disgrâce

roman
Booker Prize
Commonwealth Prize
National Book Critics Circle Award
Prix du meilleur livre étranger 2002
Seuil, 2001
et « Points », n °PI035

Vers l'âge d'homme

récit autobiographique
Seuil, 2003
et « Points », n °P1266

Elizabeth Costello Huit leçons

roman
Seuil, 2004
et « Points », n °P1454

L'Homme ralenti

roman
Seuil, 2006
et « Points », n °P1809

Doubler le cap

Essais et entretiens
Seuil, 2007

Paysage sud-africain

essai
Verdier, 2008

Journal d'une année noire

roman
Seuil, 2008
et « Points », n °P2273

L'Été de la vie

roman
Seuil, 2010
et « Points », n °P2667

De la lecture à l'écriture

Chroniques littéraires – 2000-2005
Seuil, 2012